ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

Almanach de l'Université de Gand, Gand, 1909.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation **(email : bibdir(at)ulb.ac.be)**

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives &Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

ALMANACH
DES
ETUDIANTS LIBÉRAUX
DE L'UNIVERSITÉ DE GAND
25e Année 1909

CLICHÉS F. & R. BUYCK FRÈRES GAND

Manufacture de Couverts et d'Orfèvrerie

en Métal extra-blanc (nickel) argenté et en argent massif

Orfèvrerie WISKEMANN

Usines à BRUXELLES et à ZURICH

Rue des Foulons, 25

Téléphone 1838

GAND

Couverts - Services de Table - Orfèvrerie de Luxe

UNIS ET DE TOUS STYLES

Services de Thé et à Café. — Plateaux. — Corbeilles. — Candelabres électriques. — Jardinières. — Surtouts de Table. — Services de Toilette. — Vases. — Coupes d'honneur, etc.

ORFÈVRERIE D'ARGENT. — OBJETS SUR COMMANDE

Argenture. — Dorure. — Réargenture. — Nickelage. — Galvanoplastie. — Réparations.

MATÉRIEL COMPLET EXTRA-SOLIDE

pour Hôtels. — Restaurants. — Cafés. — Bars. — Paquebots. — Cercles. — Pensionnats. — Mess d'Officiers, etc.

Catalogues et Devis gratuitement sur demande.

GRAND PRIX

EXPOSITIONS INTERNATIONALES

LIÈGE 1905. — MILAN 1906

PRIX DE FABRIQUE

LA MAISON NE FOURNIT QUE DES ARTICLES DE TOUT PREMIER ORDRE.

BOUCHERIE-RESTAURANT

PENSION BOURGEOISE

G. VAN SCHOORISSE

7, Place de la Calandre 7,

(Maison : JACQUES VAN ARTEVELDE)

GAND

Abonnement au Mois — Abonnement au Cachet

CUISINE BOURGEOISE, EXCELLENTE ET SOIGNÉE.

CAFÉ DES ARTS

Rue du Théâtre, 8, GAND

VANDERMENSBRUGGHE

BIÈRE TRIPLE

de la Brasserie **VERSAVEL**

Pianos - Harmoniums - Musique - Lutherie

P. & A. BEYER

Successeurs de V. GEVAERT

MAISON DE 1er ORDRE, FONDÉE EN 1846

Digue de Brabant, 14, GAND

TÉLÉPHONES :

301 Bureaux et Magasins **1403** Fabrique

MAISON Ve TABAR

Rue de Flandre, 94

CHAPELLERIE DE LUXE

Recommandée à MM. les Étudiants
pour ses Casquettes (feuilles de choux) et Bérêts

PRIX MODÉRÉS

Photographie
LAHMER

Rue de Flandre, 24, GAND

MÊME MAISON :

Rue Leys, 14, ANVERS

Portraits artistiques et modernes

EN

Platine, Charbon et Bromure

PEINTURE

Agrandissements d'après tout portrait ou dessin.

CADRES ET CHEVALETS

les plus nouveaux et les plus modernes en toutes grandeurs et à tous prix.

L'atelier est ouvert de 8 h. du matin jusqu'à 8 h. du soir.

FABRIQUE DE CIGARES

MAISON

Aug. Vandersluys

Rue de Brabant, 24, GAND

MARQUES DE CIGARES RECOMMANDÉES :

Rosi	6	pour fr.	**0,50**
Méridiana	6	» »	**0,50**
Flor de Ganda	5	» »	**0,50**
Pedro	5	» »	**0,50**
Ovido	7	» »	**1,00**
Créma	7	» »	**1,00**
Bellona	5	» »	**1,00**
Flor de Cielo	4	» »	**1,00**
Rosa Rica	pièce	»	**0,30**

Demandez le nouveau cigare " **BELLONA** „
à 15 centimes.

A. VAN DEN HEEDE

Rue du Soleil, 15

PRINCIPALE MAISON DE :

FLEURS NATURELLES

FLEURS ARTIFICIELLES

CHAPELLES ARDENTES

à prix modérés.

Vases en Cristal, Bronze, Grès et Porcelaines.

TÉLÉPHONE 227

HOTEL DE LA CLOCHE

Quai des Tonneliers, GAND-SUD (à côté de la Maison des Étudiants)

PENSION

CUISINE EXCELLENTE

Prix modérés

Ouvert après les spectacles

Consommations de Premier Choix.

HOTEL GANDA

RESTAURANT-TAVERNE

Digue de Brabant, 17, 19, 21, rue de Flandre, 48

GAND (Près de la Gare du Sud)

Installations nouvelles de premier ordre

Chauffage à vapeur — Lumière électrique

— TÉLÉPHONE DANS TOUTES LES CHAMBRES —

ASCENSEUR (Lift) — Salle de Bains

CHAMBRES CONFORTABLES DEPUIS FR. 3,00

Dîners et Soupers à Prix fixes et à la Carte

PLATS DU JOUR — PENSION — CUISINE SOIGNÉE

Dortmunder Union Bier
Augustiner Bräu, Munich, Pilsen, Bières Anglaises.

Propriétaire : STENGER & Cie.

Téléphone 1080.

Imprimerie Administrative et Commerciale

" La Tour Rouge „

F. & R. BUYCK Frères

1ere USINE :
55, rue St-Georges
Téléphone 616

2me USINE :
Coupure, 39 (Rive Gauche)
Téléphone 645

GAND

Fabrique spéciale de Registres

TRAVAUX DE LUXE ET DE LABEUR

Spécialité d'éditions périodiques et journaux

Atelier de lignure et réglure.

25me ANNÉE

ALMANACH DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

DE

l'Université de Gand.

— 1909 —

TOUS DROITS RÉSERVÉS

TOUT ARTICLE N'ENGAGE QUE LE SIGNATAIRE

ALMANACH

DES

ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

DE

L'UNIVERSITÉ DE GAND

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE LA

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

25me ANNÉE

GAND
IMPRIMERIE F. & R. BUYCK FRÈRES, RUE ST-GEORGES, 55.
COUPURE, 39 *(Rive gauche)*

1909

A Messieurs

Eugène Dauge

PROFESSEUR ORDINAIRE DE LA FACULTÉ DE DROIT

ET

Camille De Bast

SÉNATEUR DE L'ARRONDISSEMENT GAND–EECLOO

Les Etudiants Libéraux de Gand.

AVANT-PROPOS

Saluons avec un légitime orgueil cette œuvre de l'Almanach, qui se maintient depuis 25 *années* !

En dépit de toutes les difficultés propres à la publication, malgré les revers politiques, notre Almanach est resté une preuve de vitalité estudiantine libérale : né sous la domination cléricale, il n'a cessé de paraître chaque année, réflétant la vie joyeuse des étudiants, rappelant aux anciens leurs années d'Université, en affirmant — c'est peut-être là sa principale raison d'être — nos aspirations politiques empreintes de ces idées d'émancipation sociale, de liberté de conscience et d'égalité des charges !

Le passé de notre Almanach est le meilleur garant de son avenir. Aussi avons-nous l'intime conviction, que cette fois encore, nos amis feront le meilleur accueil à la modeste publication que nous avons l'honneur de soumettre à leur bienveillante critique !

Nous avons cette année, donné une part plus large aux caricatures et poires estudiantines; que nos lec-

leurs n'y voient pas d'allusions méchantes ou sardoniques, mais uniquement de la facétie et de la boutade !

A côté de ces pages anonymes, le lecteur trouvera des signatures universellement connues; car des hommes éminents, haut placés dans le monde politique et littéraire, ont bien voulu contribuer à notre succès, par leur collaboration généreuse, s'imposant ainsi, une fois de plus, à notre admiration, à notre sympathie, à notre gratitude.

Adressons à tous ceux qui ont travaillé à l'élaboration de notre volume, à tous ceux qui ont aidé le comité dans sa lourde tâche, nos chaleureux et sincères remerciements.

En dédiant l'Almanach cette année à l'éminent professeur de la faculté de Droit, Monsieur Eugène Dauge, et à notre distingué sénateur Monsieur Camille De Bast, nous ne faisons que rendre le tribut d'hommage que doivent les Etudiants libéraux à leurs professeurs et aux hommes politiques qui illustrent le parti.

Que Messieurs Dauge et De Bast reçoivent l'expression de nos sentiments de dévouement et de respect.

ANDRÉ GOMBAULT.

COMITÉ DE PUBLICATION.

Secrétaire :

ANDRÉ GOMBAULT.

Trésorier :

CHARLES HERQUELLE.

Membres :

GEORGE POLL,
JEAN DE LANIER,
RENÉ DUIVÉPART,
DU BOIS.

Membres correspondants :

Liége : PAUL MAGNETTE.
Bruxelles : SCHMALZIGAUG, VAN REMOORTEL.
Anvers : KALBUSCH, ROULEZ.
Mons : DE VALÉRIOLA, NAGANT.
Gembloux : J. BOCK.

Délégués du Comité de la Générale :

GASTON VAN LOO,
LOUIS TIBERGHIEN.

PARTIE ACADÉMIQUE

UNIVERSITÉ DE GAND.

I. — ADMINISTRATION.

RUE DES FOULONS, 13.

Recteur pour les années 1908-1909. : M. Leboucq.

Administrateur-Inspecteur : M. J. F. Vanderlinden.

Secrétaire du Conseil Académique 1908-1909 : M. De Ceuleneer.

Collège des Assesseurs pour l'année 1908-1909 : MM. H. Leboucq, J. Vercouillie, Ch. De Lannoy, J. Richald, E. Lahousse, A. De Ceuleneer.

Inspecteur des études : M. Mansion.

Commissaires pour les affaires de la bibliothèque : MM. J. Bidez, R. De Ridder, A. Demoulin, H. Leboucq.

Receveur du Conseil académique : M. A. Verschaffelt.

Secrétaire de l'Administrateur-Inspecteur : M. L. Hombrecht.

Conservateur général des bâtiments et du mobilier : M. Van Hamme.

Commis-rédacteurs : MM. F. Euytaert, et M. Ralet.

Appariteurs : MM. J. Ladon et Segers.

II. — PERSONNEL ENSEIGNANT.

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES

Doyen : M. Vercouillie. *Secrétaire* : M. De Vreese.

Professeurs ordinaires : MM. Bidez, boul. Léopold, 59; Bley, rue d'Egmont, 8; Cumont, rue des Vanniers, 29; De La Vallée-Poussin, boulevard du Parc, 13; De Ceuleneer, rue de la Confrérie, 5; Fredericq, rue des Boutiques, 9; Hoffmann, boul. des Hospices, 116; Hulin, place de l'Evêché, 3; Logeman, boulevard des Hospices, 343; Pirenne, rue neuve Saint Pierre, 132; Roersch, rue de l'Avenir, 75; Thomas, rue Plateau, 41; Van Biervliet, rue Metdepenningen, 5; Vercouillie, rue aux Draps, 21.

Chargés de cours : MM. Counson, rempart de la Biloque, 308; De Vreese, boulevard d'Akkerghem, 41; Preud'homme, rue Nassau, 4; Van der Haeghen, rue de la Colline, 77; Van Houtte, Pêcherie; Séverin, rue de la Concorde, 63.

FACULTÉ DE DROIT.

Doyen : M. De Lannoy; *Secrétaire* : M. Van den Bossche.

Professeurs ordinaires : MM. Dauge, rue Guinard, 18; De Brabandere, rue neuve Saint Pierre, 80; De Ridder, coupure, 36; Halleux, rue du Pont Madou, 9; Nossent, rue Haute, 23; Obrie, rue des chaudronniers, 44; Rolin, rue Savaen, 11; Van Wetter, boulevard du Jardin Zoologique, 48.

Professeurs extraordinaires : MM. Van den Bossche, rue Basse, 44; De Lannoy, chaussée de Courtrai, 32; Eeckhout, Bruxelles.

Professeurs à l'école spéciale de commerce : MM. Nicolaï, chaussée de Charleroy, 82, à Bruxelles et J. Cornet, à Mons.

Chargés de cours : MM. Beatse, rue Capouillet, 51, Bruxelles ; F. Goffart, V. Muller, Vermeersch, rue digue de Brabant, 77; M. Lauwick.

FACULTÉ DES SCIENCES.

Doyen : M. J. Richald; *Secrétaire* : M. A. Flamache.

Professeurs ordinaires : MM. J. Boulvin, boulevard du Fort, 18; Cloquet, boulevard Léopold, 9; Delacre, boulevard du Fort, 16; Demoulin, rue de la Vallée, 79; Dusausoy, chaussée de Courtrai, 107; Fagnart, place d'Armes, 7; Foulon, Coupure, 104; Haerens, boulevard Frère-Orban, Keelhoff, rue Van Monckhoven, 6; Mac Leod, rue du Héron, 3; Mansion, quai des Dominicains, 6; Plateau, chaussée de Courtrai, 148; J. Richald; Schoentjes, boulevard au Fort, 17; Servais, Icoupure, 153; Van Aubel, chaussée de Courtrai, 130; Vanderlinden, cour du Prince, 27; Van Rysselberghe, rue de la Sauge, 34; Wolters, rue du jardin, 55;

Professeurs extraordinaires : MM. De Bruyne, boulevard du Fort, 19; Stainier, Gembloux; Van Ortroy, quai des Moines, 37; Van de Vyver, boulevard de la Citadelle, 63.

Professeurs à l'Ecole du Génie Civil : MM. Delaroyère. rue de la Concorde, 61; Swaerts, rue Guinard.

Chargés de cours : MM. Colard, rue Philippe de Champagne, 12, Bruxelles; Flamache, square Guttenberg, à Bruxelles; Gesché rue Van Monckhoven; J. Meurissen; V. Renaud; Steels, boulevard de Bruxelles, 12; Steenackers, chaussée de Ninove, à Bruxelles; Stöber, boulevard Léopold, 45; Taïtsch, rue de Boom, 72, à Anvers.

Répétiteurs : MM. Claeys, rue Mertens, 38, Mont St-Amand; Cobbaert, rue du Compromis, 34; De Voldere, boulevard du Parc, 35; Mortier, quai des Augustins, 1; Stuyvaert, rue des Chanoines, 44; Van den Berghe, boulevard des Hospices, 9; Van Engelen, rue de la Corne, 11; Van Hove, rue des Car-

mes, 1, à Bruges; Van Hyfte, boulevard du Fort, 10; Wasteels, rue d'Akkergem, 17.

Conducteurs des Ponts et Chaussées attachés à l'Ecole du Génie Civil comme maîtres de topographie : MM. Mat, Simonis; rue de l'Ecole, 100; Toeffaert, ancien chemin de Bruxelles, à Gentbrugge.

Maîtres de dessin : MM. Cobbaert; De Cramer; Mortier.

FACULTÉ DE MÉDECINE.

Doyen : M. Lahousse; *Secrétaire* : M. H. De Stella.

Professeurs ordinaires : MM. De Cock, plaine St Bavon; Eeman, quai des Récollets, 8; Gilson, boulevard du Château, 501; Heymans, boulevard de la Citadelle, 81; Lahousse, St-Denis; Leboucq, coupure, 145; Van Cauwenberghe, nouvelle rue du Casino, 5; Vander Stricht, marché au lin, 11; Van Duyse, rue basse des Champs, 65; Van Ermenghem, chaussée de Courtrai, 137; Van Imschoot, rue de la Monnaie, 3; Verstraeten, place Van Arteveide, 6.

Professeurs extraordinaires : MM. De Stella, rue Royale, 16; Van der Linden, place Van Artevelde, 17.

Chargé de cours : M. Van Durme, rue du Séminaire, 5.

PROFESSEURS ÉMÉRITES.

Professeurs émérites : MM. Boddaert, Callier, Discailles, Montigny, Van Bambeke, Van der Mensbrugghe, Wolters.

Professeurs émérites du Génie Civil : MM. Mertens, Rottier, Swaerts.

Institut Supérieur d'Education Physique.

Aux termes de 2 arrêtés royaux du 30 juin 1908 :

1° Il est institué, dans la faculté de médecine de Gand, les grades et diplômes scientifiques de candidat, de licencié et de docteur en éducation physique;

2° Un Institut Supérieur d'éducation physique est annexé à la faculté de médecine de l'Université de Gand;

Par arrêté royal du 10 oetobre 1908, sont chargés, indépendamment de leurs autres attributions, de faire au susdit Institut savoir :

1° M. le docteur De Nobele, Jules, les cours d'éléments de l'anatomie et de la physiologie humaines, d'hygiène (partie générale) et de physiologie humaine (partie spéciale).

Il dirigera, en outre, les exercices pratiques élémentaires, d'hydrothérapie et d'électrothérapie;

2° M. le docteur Gommaerts, Florent, les cours d'éléments de la pédagogie, de méthodologie de l'éducation physique, d'hygiène et d'anatomie humaine (parties spéciales), d'analyse et d'esthétique des mouvements.

Un arrêté ministériel de même date autorise ces titulaires à prendre le titre de professeur à l'Institut Supérieur d'éducation physique annexé à la faculté de médecine de l'Université de Gand.

Aux termes d'un arrêté royal de même date, M, Schmiterlow, Georges, lieutenant au 8e de ligne de l'armée suédoise, est nommé, pour un terme d'un an, professeur à l'Institut susdit. Il y enseignera la pratique de la gymnastique et dirigera les exercices d'application.

POPULATION.

Le nombre des étudiants inscrits est de 1056.

Ce nombre est supérieur de 83 à celui de l'année précédente.

C'est le nombre le plus élevé que l'Université ait atteint depuis sa fondation.

EXAMENS.

Pendant les sessions d'octobre 1907 et de juillet 1908, 608 inscriptions ont été prises pour des examens académiques à l'Université de Gand.

574 récipiendaires se sont présentés aux examens, 34 ont fait défaut ou ont été empêchés pour motifs légitimes.

De ces 574 récipiendaires, 395 ont été admis, savoir :
4 avec la plus grande distinction;
39 avec grande distinction;
89 avec distinction;
263 d'une manière satisfaisante.

CONCOURS UNIVERSITAIRE POUR 1908-1909.

Cette année l'Université de Gand a remporté de nombreuses médailles. Ont été proclamés premiers :

MM. Polderman Fabrice (philologie romane); Goossenaerts Joseph, (philologie germanique); De Visscher Charles (droit civil); Van Houwer Pierre (procédure civile); De Bruycker César (sciences botaniques); Sarton Georges, (sciences chimiques); Mlle Schockaert Alice (sciences biologiques);- Van der Stricht René (sciences biologiques); Verdonck Armand (sciences thérapeutiques).

BOURSES DE VOYAGE.

Les épreuves du concours pour les bourses de voyage ont été subies avec succès par MM. De Stoop, Emile, né à Anvers, docteur en philosophie et lettres (groupe : histoire), et Van der Stricht, Nestor, né à Melle, docteur en médecine, chirurgie et accouchements.

CONCOURS POUR LES PLACES D'INGÉNIEUR DE L'ÉTAT.

Administration des Ponts et Chaussées : Concours pour 11 emplois d'ingénieur : 8 candidats sortant de notre Ecole du Génie Civil ont été admis; ils ont été classés 1^{r}, 2^{d}, 4^{e}, 5^{e}, 6^{e}, 8^{e}, 10^{e}, 11^{e}.

Service des voies et travaux de l'Administration des Chemins de fer de l'Etat. — Concours pour trois emplois d'ingénieurs : ils ont été conférés à trois élèves de notre école. — A la traction, il y avait 6 emplois à conférer : un élève de Gand s'est présenté, il a été classé en tête de liste.

PRIX SOUPART (*Période de* 1905-1908).

Dans sa séance du 14 juillet 1908, la faculté de médecine a à l'unanimité des membres présents, approuvé les conclusions du rapport de la Commission spéciale tendant à attribuer le prix Soupart à M. le Dr Dauwe, Octave, assistant à l'Université de Gand, pour son travail intitulé : *Traitement chirurgical du cancer et de l'ulcère de l'estomac.*

PRIX DENEFFE (*Période de* 1905-1908).

Dans sa séance du 23 juillet 1908, la faculté de médecine, sur la proposition de la Commission spéciale, a décerné le prix Deneffe à M. le Dr F. Daels, assistant à l'Université de Gand, pour son mémoire intitulé : *Au sujet de la césarienne vaginale.*

PRIX DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE GAND.

M. M. Ed. Bruneel, J. Vercouillie et Mod. Van Durme, étudiants, ont obtenu une récompense spéciale pour les travaux scientifiques qu'ils ont présentés à cette société.

CERCLES UNIVERSITAIRES.

GAND

Union des Anciens Étudiants.

Fondée le 3 *février* 1878.

Le but de cette société est de resserrer entre les anciens étudiants les liens de fraternité et de solidarité, et de contribuer, dans la mesure de ses moyens, à la prospérité de notre Université.

Grâce à sa situation florissante, elle a créé un grand nombre de bourses universitaires.

Nous ne saurions trop engager les camarades qui sortent de notre Université à s'inscrire comme membres de l'Union des Anciens, à laquelle la Société Générale s'est d'ailleurs affiliée.

La cotisation annuelle est fixée à 5 francs au moins.

Le comité pourra admettre comme membres protecteurs tous ceux qui, alors qu'ils n'auraient jamais été inscrits à l'Université de Gand, déclarent adhérer aux statuts et s'engagent à payer, à titre de rétribution annuelle, la somme de vingt-cinq francs au moins.

COMPOSITION DU COMITÉ
pour l'année académique 1908 - 1909.

MM. R. De Ridder, professeur à l'Université de Gand, *président.*
E. Discailles, professeur émérite de l'Université de Gand, *vice-président.*

MM. H. Schoentjes, professeur à l'Univeristé de Gand, *vice-président.*

H. Leboucq, recteur de l'Université de Gand, *secrétaire.*

H. Boddaert, avocat à la Cour d'appel de Gand, conseiller provincial, *secrétaire-adjoint.*

Ch. De Poortere, avocat à Bruges.

Jules Heyerman, avocat à Termonde.

P. Fredericq, professeur à l'Université de Gand.

E. Van Wetter, avocat à Audenarde.

V. Logie, inspecteur général honoraire du service de santé de l'armée à Bruxelles.

J. Snoeck, docteur en médecine à Bruxelles.

A. Van Cauwenberghe, docteur en médecine à Gand.

O. Van der Stricht, professeur à l'Université de Gand.

G. De Voldere, répétiteur à l'Université de Gand.

J,-B. Ménard, ingénieur industriel à Leuze.

A. Ruyssen, conducteur principal des ponts et chaussées à Audenarde.

G. Van Haute, ingénieur principal des ponts et chaussées à Gand, *membres.*

COMITÉ FÉDÉRAL POUR 1908-09.

Société Générale des Etudiants Libéraux : G. van Loo, Leroy, M. Glorie, Tiberghien, Malevez, *secrétaire.*

Cercle des Etudiants Wallons Libéraux : Léon Maurage, Vanderschueren, *président,* Meuris.

Colonies Scolaires : De Lanier, Camerman.

Médecine : Duivepart.

Piccalosa, *porte-drapeau.*

Baccu, *administrateur.*

Maison des Etudiants.

Fondée le 20 *décembre* 1894.

Depuis des années la Maison est le rendez-vous des étudiants après les cours du midi et du soir.

Les rires fusent, les conversations s'engagent et la plus cordiale sympathie nait entre les membres de toutes les sociétés fédérées.

C'est à qui de jouer un bridge, un domino, une partie de billard, cependant que d'autres lisent quelque quotidien, voire l'Illustration, ou bien s'érigent en maëstro en composant au piano des airs ultra-bachiques...

Administrateur : BACCU; *économe* : NEYRINCK.

CERCLES FÉDÉRES

Société Générale des Étudiants Libéraux

Fondée le 14 *décembre* 1875.

COMITÉ POUR 1908-1909 :

MM.

Président : G. van Loo *P.*
Vice-Président : M.Glorie *P.*
Vice-Président : F. Leroy *F.*
Secrétaire : Ch. Malevez *P.* — *adj.* Duchamps *P.*
Lenoir *F.*
Trésorier . Tiberghien *P.* — *adj.* R. Alers *F.*
Porte-drapeau : Herquelle *F.* — *adj.* Capsis *F.*
Bibliothécaire : Freyman *P.* — *adj.* Van Hoorden *L.*
Commissaire : M. Neyrinck *P.*

P. Section politique. — *F.* Section des fêtes.

LISTE DES MEMBRES.

MEMBRES D'HONNEUR.

MM.

Adam, L., médecin.
Biddaer, E., ingénieur.
Berger, M. ingénieur.
Beyaert, P., ingénieur.
Boddaert, H. avocat.
Bolle, H., avocat.
Bruneel, L., ingénieur.
Callier, A., prof. à l'Univ.
Carmen, L., lieut. d'art.
Claus, A. médecin.
Crombé, A., avocat.
De Geynst, M., ingénieur.
De Saegher, R., avocat.
Discailles, E., prof. émérite.
Dupureux, A., médecin.
Delepaulle, H., ingénieur.
Faimagne, E., ingénieur.
Février, E., ingénieur.
Ficaia, étudiant, Paris.

MM.

Gaspard, J., ingénieur.
Gevaert, H., industriel.
Heyvaert, avocat.
Lamborelle, P., médecin.
Lancosme, étudiant, Paris
Limbourg, G., ingénieur.
Marinus E., ingénieur
Montfort, artiste lyrique.
Neelemans, L., médecin.
Poissonnier, A., médecin.
Réveillaud, anc. président de l'Association de Paris.
Roque de Pinho, Al., ingénieur.
Ruwet, M., chef de station.
Soum, M., artiste lyrique.
Suetens, V. ingénieur.
Thooris, A., avocat.
Van Wetter, P., prof. à l'Univ.
Waxweiler, E., ingénieur.

MEMBRES EFFECTIFS.

Aharilas, Tsilenis, rue des Chanoines, 6.
Alegria, r. Kluyskens, 5.
Alers, r. basse des Champs, 3.
Apeloff, r. long. Casernes, 33.
Aisenbud, av. des Arts, 28.
Baccu, rue Bénard, 45.
Bakrakh, rue Guinard, 15.
Barbier, r. Guill. Tell, 48.
Battard, Boulev. Léopold, 17.
Bauters, Meulestede.
Bénislavski, rue Plateau, 21.
Buckley, r. des Foulons, 20.
Buchin, boulev. Citadelle, 4.
Baton, rue Rogier, 115.
Blairon, r. de l'Eléphant, 13.
Camerman, r. c. des Viol. 21.
Capsis, r. l. Casernes, 33.
Carpentier, G. pl. Calandre, 7.
Carpentier M. pl. Calandre 7.
Coanda, r. de la Corne, 6.
Calucci, r. Chanoines, 7.
Coppieters, b. Jard. Zool. 1.
Dauge J. r. Baguettes, 18.
Debbaut, Cour du Prince, 27.
De Brouckère, r. Roseraie, 113
De Decker, Aelter.
Dehoux, boul. St Liévin, 8.
De Lanier, ch. de Courtrai 27.
Delbecke, r. Guinard, 15.
De Moerloose, c. Courtrai, 23.
Demollin,
De Molowsky, av. Arts, 20.
De Muynck, rue Savaen, 17.
De Roovere, r. Chanoines, 3.
De Taye, Pêcherie, 149.
De Raedt,
De Sutter, b. Citadelle, 25.
De Villiers, b. Léopold, 31.
De Groot, r. Roseraie, 111.
D'hondt, r. de la Vallée, 31.
Duchamps, rue Savaen, 55.
Dupont, remp. chaudronn.
Duwelz, r. Bénard, 8.
Dubois, r. Plateau, 11.
De Busscher, r. Tonneliers, 36
Dispersyn Maurice,
r. porte de Damme St-Croix-lez-Bruges.
Degroodt, Jules,
rue de la Colline, 91.
De Maerschalck,
r. de l'Agneau, 18.
Dechesne, r. Ch. Quint, 53.
Etienne, r. Metdepen-ningen, 11.
Engeringh,
Fecheyr v. quai au Bois, 1.
Freyman, r. Marie Bourg. 19.
Fourmarier, b. Rogier, 10-12.
Fréson Ed. r. b. des Champs.
Govaerts, r. Metdepen., 20.
Ghevaert, ch. Hundelgem 469.
Glitsas, r. du Fort, 26.

Glorie, r. Kluyskens, 21.
Gobbe, av. des Arts, 49.
Gombault, Coupure, 51.
Gondry, Coupure, 109.
Grangero b. Léopold,
Grinznoff, b. citadelle, 62.
Gripari, r. Willems, 6.
Golard, Coupure, 38.
Geersens R. b. St Liévin, 14.
Geersens M. r. d'Assaut, 5.
Hamendt, pl. Laurent, 12.
Hanoteau, r. van Hulthem 14.
Hargot, r. Vallée, 37.
Herquelle remp. Chaudr. 19.
Hoffman, b. Hospices, 116.
Hosselet, r. du Rabot, 15.
Hoste, Oostcamp.
Hubert, b. St Liévin, 14.
Heirman, r. Baguettes, 11.
Jacquart, qu. des Moines, 49.
Konkowsky, av. Arts, 19.
Kourteff, r. Chanoines, 46.
Kyriakos, r. v. Hulthem, 47.
Kicinsky, r. De Crayer, 9.
Laroy, pl. Laurent, 8.
Lefebvre, r. Jordaens, 15.
Lens, r. Guinard, 15.
Lequeux, b. Citadelle, 108.
Lepez, r. Ch. Quint, 43.
Leroy F. r. v. Hulthem, 5.
Leon y Palmas hôtel royal
place d'Armes.
Levides, av. des Arts, 16.
Locquet, r. Puits aux
Cigales, 15, Audenarde
Legier W. r. Ch. Quint, 43.
Lenoir H. grand'pl. Lessine.
Malevez, r. Roseraie, 111.
Mardulyn, r. Metdepenn. 11.
Maron, Coupure, 109.
Maertens, quai Terplaet. 28.
Maurage, b. Citadelle, 125.
Mechelynck, r. d. Brabant.
Meurisse, r. du Cerf, 14.
Milliotis, r. l. Casernes, 19.
Motiecaraff Svetoslev,
rue van Hulthem, 75.
Montangie, r. Berlin, 16.
Ostende.
Neirynck, pl. d'Armes, 22.
Ouspensky, r. v. Hulthem, 5.
Paléologue, r. Wennemaer, 10.
Pachys, r. Conscience, 9.
Pante, r. Haute, 30.
Partoes, r. c. du jour, 16.
Paté F. b. Callier, 31.
Pauporté, qu. St Pierre, 1.
Penneman, ch. Courtrai, 6.
Pentheff, av. Arts, 31.
Perdikakis, r. Compromis, 14.
Photiadès, pl. van Duyse, 1.
Pirenne, r. n. St Pierre, 132.
Pogessiau, r. v. Hulthem, 32
Poll, r. Magelein, 6.
Porian, Gavere.
Priem, r. aux Draps, 38.
Putman, Oostcamp.
Quévrin, r. v. Hulthem, 73.
Raes, b. Lousbergs, 60.
Ranwez, r. Agneau, 21.
Ratcheff, r. v. Hulthem, 14.
Reintjes, r. b. des champs, 9.

Rochet, r. pont Madou, 16.
Rolin, r. Savaen, 11.
Rom M. r. Vallée, 69.
Rom R. r. Vallée, 69.
Rothlisberger, Coupure, 52.
Rustin, r. Van Lokeren, 41, Ledeberg.
Roman Maurice.
Romon Rackowsky, avenue des Arts, 19.
Schull, r. Metdepen–ningen, 20.
Selm, r. l. des casernes, 37.
Serruys, av, Léopold, 17, Ostende.
Snoeck, r. n. St Jacques, 38.
Schoentjens, b. du Fort, 17.
Steinkühler, r Guil. Tell, 44.
Stoops, r. d. Brabant, 74.
Studiti, r. Guinard, 7.
Siochi Pedro, r. Ch. Quint, 73
Sztromajer Phadée, r. Van Hulthem, 32.
Samokovlieff, r. Cuiller, 7.
Tanczewsky, r. de Craeyer9.
Tinant, remp. Chaudronn. 19
Thiry, r. Eléphant, 78.
Tiberghien, b. Callier, 7.
Thomas A. r. Traversière,28 Bruges.
Toumanoff, r. Conscience, 9.
Troch L. r. v. Hulthem, 17.
Tydgadt b. jard. zoolog. 49.
Tronef Velitchko, quai du Strop, 2.
Tsimas J. P. r. Vanniers, 20.
Valcke, villa des orchidées Meirelbeke.
Valentin, r. Wennemaer, 22.
Van Boxtael.
Van Buylaere, av. Arts, 20.
Van Cauberg, b. Bruxelles, 3.
Van de Kerkove, r. Berlin, 10, Ostende.
Van der Meylen, r. Plateau, 20.
Van de Woesteyne.
Van Wetter M. r. digue de Brabant, 35.
Van de Velde L. r. basse des champs. 26.
Van der Stricht, A. rue St Georges, 34.
Van Loo, av. Moines, 7.
Van der Schueren, rue Bréderode, 3.
Van den Heede A. rue du Soleil, 15.
Van den Heede G. rue du Soleil, 15.
Van de Putte, boul. des Hospices, 23.
Van Eeckhaute, Gentbrugge-sud.
Van der Haeghen r. de la Colline, 77.
Van de Walle chauss. d'Anvers, 11.
Van Hemelryck r. d. femmes St Pierre, 61.
Van Ryn, b. du Parc, 43.
Van Reysselberghe, r. de la Sauge, 34.

Van Hoorde,
rempart St Jean, 15.
Van Heuverswyn,
remp. d. chaudronniers, 23.
Van der Stricht,
ch. de Bruxelles, Melle.
Wilkin, r. Agneau, 12.
Willenz L. r. Chanoines, 42.
Wong Chi Shu,
rue Guinard, 15.
Wong R. J.
Zoppi, r. v. Hulthem, 3.
Zochowsky, r. Bénard, 52.

COMPTE-RENDU

DE

L'ANNÉE ACADÉMIQUE 1907-1908.

Dire que l'année académique 1907-1908 marquera dans les annales de la Générale serait de l'exagération. Certes, en comparant les bilans d'activités de nos deux derniers exercices, nous constatons qu'il y a progrès sensible; nos séances sérieuses et multiples, virent des discussions courtoises, l'on y vota de nombreux vœux, mais les résultats furent loin de répondre à nos légitimes aspirations.

Loin de nous, de vouloir nous attaquer aux différents comités qui se sont succédés, il nous semble qu'il faut plutôt l'attribuer à l'indifférentisme des membres, pour tout ce qui concerne la société, tout autant qu'à la facilité avec laquelle certains comitards se démettent de leur fonctions, provoquant ainsi par leur défection infailliblement du désarroi et un arrêt dans la bonne marche de la société.

Les élections générales nous avaient donné un comité inespéré, tant par la qualité, que parce qu'il réunissait en son sein des personnalités marquantes de nos cercles estudiantins, qui par un labeur en commun, s'appréciant, aurait pu faire beau et bien.

Mais il fallut déchanter et dès la rentrée, un remaniement complet s'imposa, et le camarade Van den Abeele voulut bien se charger de la présidence, qu'il se vit forcé d'abandonner en 1908 après les glorieuses journées du Congrès; c'est dans ces conditions qu'un nouveau comité, en grande partie jeune et

inexpérimenté, reprit les charges et malgré des débuts difficiles, termina sa gestion avec honneur.

La Générale perdit cette année, deux de ses membres protecteurs, Messieurs les professeurs Depermentier et Deneffe; elle se fit un devoir de rendre un dernier hommage à ces généreux caractères, qui ne cessèrent d'être tant qu'il leur était possible, un précieux soutien pour notre société.

Rappelons ensuite les conférences organisées au sein de la Générale.

Monsieur le député Mechelynck, développa devant une assistance nombreuse, les singulières complications que présentait la solution de la Question Congolaise; une étude de Monsieur Vaerendonck sur l'enseignement neutre complète la série peu nombreuse de nos conférences publiques.

Le camarade Gillon, vint nous relater, dans un style charmeur et impeccable, ses impressions au sujet de son voyage en Sicile, et plus tard le camarade Glorie, se chargea de nous faire connaître dans une causerie très détaillée, le caractère du paysan des Flandres.

Nous les remercions, et nous espérons que leur initiative sera dorénavant suivie par d'autres.

Nos membres eurent le plaisir d'être initiés par le calculateur Diamandi aux mystères du calcul mental, et d'apprécier grâce aux chanteurs Roland et Alberti, l'esprit de la chanson montmartoise.

Quant à nos séances, elles furent en grande partie occupées par la discussion de questions d'ordre administratif, qui malheureusement sont restées sans solution.

Nous rappellerons néanmoins que des débats très intéressants et toujours courtois, surgirent à propos de la question de l'Université flamande; et qu'après deux rapports des camarades Maertens et Rigidiotti, documentés et éloquents, en assemblée générale, on décida que le débat serait clos sans que l'on prit une décision, dans le but d'éviter des froissements entre membres.

En Février, le Congrès des Etudiants Libéraux tint ses assises en notre local, et quoique ce fut une tâche difficile et ardue, la

Générale ne faillit pas à sa vieille réputation et sut princièrement distraire et amuser les nombreux délégués étrangers, élites des sociétés estudiantines libérales belges, réunis à cette occasion à Gand.

Il n'entre pas dans mes attributions de vous entretenir des séances du Congrès, mais il m'est agréable de pouvoir dire que propositions et discussions y furent nombreuses, et que l'intérêt ne chôma pas un instant.

Plus de deux-cent-cinquante souscripteurs emplissaient le vaste vaisseau du Café du Pare, où se tenait le banquet, et ce furent des ovations chaleureuses qui saluèrent les discours de nos députés libéraux, qui, ainsi qu'un grand nombre de nos professeurs et de personnalités marquantes du parti, avaient tenu à rehausser par leur présence l'importance qu'ils attachaient à notre Congrès.

Les élections de 1908 particulièrement favorables au parti libéral gantois, permirent à la Générale de participer à différents meetings en ville, ainsi que de se faire représenter aux manifestations et cortèges de Mont-St-Amand, Eecloo et Wetteren.

Nos délégués furent invités à plusieurs banquets politiques, organisés par les cercles libéraux de Gand.

D'autre part, la symphonie de la Générale, dont nous regrettons l'existence éphémère, se révéla sous l'habile direction de son capelmeister à la fête des Colonies et de la Wallonne.

Quant à nos réunions joyeuses,elles furent, pour là plupart, pleines de joie et d'entrain. Inutile de vous rappeler l'enthousiasme qui salua les nombreux discours prononcés lors du tonneau de rentrée, et rappeler que la traditionnelle cérémonie du baptême des casquettes, pu grâce au comité des fêtes, épater les bleus et surprendre les anciens.

Nos professeurs libéraux, nous firent le plaisir d'assister particulièrement nombreux à la soirée très réussie organisée par la Générale en leur honneur, et à laquelle le camarade Pague se révéla mieux que jamais prestidigitateur accompli.

En Mars dernier, les jeunes gardes de Gand, vinrent comme de

tradition, fraterniser avec nos membres en une séance tonneau des plus animées.

Nos deux bals, avec punch, dont le second coïncidait avec le Congrès, furent aussi folâtres et aussi délirants que leurs devanciers, et pour clôturer dignement la série de nos réunions joyeuses, citons l'inoubliable excursion à Laerne, en char-à-bancs, par l'une de nos plus radieuses journées de Mai, où l'on chanta, but, trinqua, courut, et prouva que la verve, la gaité et l'entrain ne sont pas un vain mot aux tonneaux de la Générale.

L'école de Gembloux et l'Université de Bruxelles virent à l'occasion de leurs fêtes, le drapeau de notre société toujours sous la sauvegarde des plus gais, des plus vaillants et des plus résistants d'entre nous.

Voilà le bilan de notre activité en 1907-1908; sans qu'il soit particulièrement brillant, il prouve qu'il ne faut que peu à la Générale pour qu'elle retrouve sa prospérité, et ici je voudrais, vous prier, Camarades, de vous souvenir que ni la politique n'est pas la seule raison d'être de notre société, elle est néanmoins à la base de son existence. Que personne d'entre nous ne craigne d'affirmer son amour du drapeau bleu, et en manifestations bruyantes, et en s'intéressant aux questions sociales, principes de la politique actuelle, que nos conférences soient nombreuses, que nos participations aux réunions politiques soient efficaces, que d'un autre côté chacun prenne à cœur les intérêts de notre chère Générale, qu'en un travail commun nous unisse pour qu'Elle revive une nouvelle ère de prospérité et de puissance !

HARGOT.

Cercle des Etudiants Wallons Libéraux

sous la présidence d'honneur

de Mr le Professeur J. MASSAU

Fondé en 1868.

COMPTE-RENDU DE L'ANNÉE ACADÉMIQUE 1907-1908,

CAMARADES,

La quarantième année d'existence de la » Wallonne «, nous offre un tableau réconfortant d'activité et de prospérité, j'ajouterai même de gloire.

Notre cercle compte en effet 132 membres effectifs, De plus, au cours de cette année, les encouragements nous parvinrent de tous côtés; nul dévouement ne nous fit défaut tant de la part du comité que du côté des membres et même de la population gantoise.

Il suffira que je vous rappelle les dons généreux qui nous furent faits : notre nouveau drapeau nous fut offert par un gracieux groupe de dames; au moyen-âge, les damoiseaux, partant pour la guerre, n'étaient pas l'objet de plus grandes distinctions de la part de celles qui les voulaient vainqueurs; l'appui financier de tous nos professeurs et spécialement de notre président d'honneur M. Massau, ce même appui de tant de bourgeois de Gand tant pour organiser nos tonneaux que pour couvrir les frais des fêtes du quarantenaire de notre cercle, ces divers appuis, dis-je, nous ont permis de nous surpasser cette année. Il paraîtrait même qu'il y a des membres qui voudraient voir remplacer le lion brisé au haut de la hampe de notre drapeau par une corne d'abondance !

Le dévouement dont tous les camarades firent preuve pour l'organisation de nos fêtes et de nos tonneaux, ont conservé à la « Wallonne » son rang prépondérant parmi nos cercles fédérés.

Nous ferons une mention spéciale pour ces deux membres dévoués qui se partagèrent cette année les honneurs et surtout les charges de la présidence. Interprètes de toute la société et surtout du comité qui les voyant à l'œuvre de plus près a mieux apprécié leurs services, nous remercions chaleureusement les camarades Herrinck et Lequeux de leur inlassable dévouement. C'est à eux que nous devons notre brillante situation financière, c'est grâce à leurs heureuses initiatives que l'année 1907-1908 fera date dans l'histoire de notre chère « Wallonne ».

Nous parlions il y a un instant du 40e anniversaire de notre fondation et des fêtes qui furent célébrées en cette occasion.

Ces trois glorieuses journées de joie, qui d'ailleurs vous sont encore présentes à la mémoire, sont rappelées plus loin.

Nos douze tonneaux furent des plus réussis. Fidèles aux traditions de nos anciens, tous furent chaque fois vidés, tous furent des plus joyeux. Faut-il vous rappeler le tonneau de rentrée; le baptême des casquettes vierges immédiatement suivi en fonction même de cette virginité sans doute, du concours de couillon; le tonneau des profs, remarquable entre tous; notre excursion à la plaine Saint-Denis au cours de laquelle ,n'en déplaise à M. Béranger, le camarade Duhaut chanta désespérément sur un air trop connu :

Mon pantalon est décousu...

puis appelait : « Au secours ! Au secours !. »
...puis enfin dut son salut à une constitution velue, à un veston et à un pantalon de réserviste.

Faut-il rappeler encore le tonneau organisé en l'honneur de notre sympathique président d'honneur; toutes nos festivités enfin empreintes d'une intimité toute gauloise (et non teutonne) d'une camaraderie toute wallonne et toute libérale.

Mais là ne s'est pas limitée l'activité de notre cercle. Il a aussi affirmé en diverses occasions son attachement au drapeau bleu. Ce fut d'abord dans l'organisation même de nos fêtes qui furent bien libérales, ce fut ensuite en participant officiellement à plusieurs manifestations anti-cléricales.

Enfin, et c'est ici l'évènement le plus marquant, de cette année parce qu'il nous faut remonter à plus de dix ans pour le retrouver avec la même intensité, la «Wallonne» s'est affirmée le défenseur des idées, de la race, du peuple wallon. Elle s'est posée en digue contre les abus du flamingantisme, suivant ainsi ce mouvement d'opinion que depuis quelque temps nous voyons se manifester partout. Cette tendance, nous la trouvons d'abord dans cette invitation adressée à nos camarades français lors des fêtes du quarantenaire. Ils accoururent avec enthousiasme et tous nous avons applaudi ces paroles du camarade Lequeux : « Entre la France et la Belgique il n'y a pas de frontières » Plus tard nous eûmes à protester contre un vœu émis en faveur de la flamingantisation de notre Université. Et enfin pour couronner cette action anti-flamingante, nous organisâmes la magistrale conférence de M. Ach. Chainaye.

Français de Belgique, nous avons revendiqué l'honneur de notre origine, de notre civilisation, de notre langue, de notre « doux parler français » comme disaient nos pères du XIII^e^ siècle.

C'est notre vœu le plus ardent de voir le comité suivre la voie nouvelle que notre cercle s'est tracée. Qu'il continue à organiser des soirées bien joyeuses, bien rabelaisiennes même, qu'il cherche les occasions d'affirmer notre inébranlable attachement aux idées libérales, et enfin qu'il nous enseigne nos devoirs et nos droits de wallons, trop souvent lésés depuis 50 ans.

Qu'il fasse de nous tous et de ceux qui vont se joindre à nous l'an prochain, des étudiants dignes de ce nom, des libéraux dignes du drapeau bleu, des Wallons, dignes de la terre aimée qui nous a vu naître !

M. VANDERSCHUEREN.

Comité pour 1908-1909 : *Président* : LÉON MAURAGE; *Vice-Président* : M. VANDERSCHUEREN; *Secrétaires* : PH. LEBON et BALAES; *Trésorier* : MEURIS; *Porte-drapeau* : O. BARA; *Pompiers*: A. MORIAMÉ, G. TUMELAIRE, H. WAUTHY, H. LECLERCQ et MILLET.

Cercle Universitaire des Colonies Scolaires

sous la présidence d'honneur de

M. G. LAMPENS

Fondée en 1895.

Après avoir, l'an passé, à la même place, rendu compte des travaux de nos Colonies et avoir dévoilé les grandioses projets du Comité, nous nous trouvons heureux de nous faire aujourd'hui le reporter des festivités qui eurent lieu à la Bourse les 23 et 24 décembre 1907, au profit de notre œuvre.

A une des premières séances du cercle, le camarade van Loo, président, nous proposa l'organisation d'une fancy-fair, qui devait remplacer la fête traditionnelle au Grand Théâtre. Nous n'hésitions pas à la qualifier de téméraire et à traduire au Comité notre manque de confiance dans la réussite de cette entreprise — Notre scepticisme — fort heureusement — ne gagna pas nos camarades, et c'est de tout cœur que nous les félicitons de leur brillant succès.

Mais si le comité reçoit en premier lieu l'expression de notre admiration grande, comme ayant été la cheville initiale de ces fêtes charmantes, il nous est un devoir à remplir conjointement, et celui-là agréable entre tous : Nous prions Madame Braun de bien vouloir accepter le tribut de très vive reconnaissance que lui doivent tous les Etudiants qu'intéressent les Colonies Scolaires.

Elle fut pour nous d'un dévouement indicible et son adhésion était déjà un fort garant de réussite. M'est-il besoin de dire l'amabilité extrême avec laquelle Madame Braun accueillit notre demande et l'empressement qu'elle a bien voulu à nous accorder son concours.

Tous ceux qui la connaissent, tous ceux qui ont payé leur mo-

deste tribut à l'organisation d'une fête de bienfaisance savent assez la grande part qu'elle tient toujours à y prendre.

A nos remerciements nous associons également toutes ces Dames du Comité, toutes celles qui eurent la bonté de s'occuper de la construction des échoppes ou de la vente des mille fantaisies fraîches et gracieuses. A vous toutes Mesdames et Mesdemoiselles, nos très vifs remercîments !

Et que dire maintenant de l'organisation elle-même de cette fancy-fair? Que dire de l'animation fébrile qui régnait à la Bourse avant « le grand jour »? Mon rôle de reporter me permet de suivre de très près tous ces travaux préliminaires et de me rendre compte de l'importance d'une pareille entreprise. Que de pourparlers avant de trouver la couleur qui cadre bien ! Que d'hésitations avant de pouvoir prendre à parti telle guirlande plutôt que pour telle autre ! Et rien ne choquait l'œil. En aurait-il pu être autrement tandis que l'élément féminin dirigeait avec sa haute compétence du bon goût, l'œuvre des tapissiers, des peintres, du fleuriste, Partout c'était une rivalité de couleurs chatoyantes et de coquetterie des étalages. Nos étudiants sont certes bons garçons, mais ils n'ont pas ces doigts de fée !...

L'heure solennelle est enfin arrivée et les portes de la Bourse s'ouvrirent le 23 pour recevoir les autorités : le Bourgmestre Braun, le Collège Echevinal, nos Sénateurs et Députés, les membres libéraux de notre corps professoral vinrent largement étrenner les dames vendeuses et n'eurent que des notes d'admiration pour le coup d'œil féérique qu'offrait le local de la Ville.

Cuirs repoussés, chinoiseries, fleurs, barraque des étudiants, jouets, five o'clock, tabacs, constituèrent autant d'élégantes échoppes et se disputèrent deux jours durant l'affluence des visiteurs, qu'un beau mouvement de générosité avait amené à la place d'armes.

Plus loin c'était le bar où vinrent se réfugier les étudiants peu mondains. Ils apprécièrent à leur très juste valeur les boissons américaines que l'on y dégustait et que nos barmen leur servaient mieux que des professionnels.

Qui d'ailleurs aurait pu passer devant ce « great attraction »

sans y pénétrer : Le luxe avec lequel il était aménagé, les flots de lumière qui projetaient au loin leurs feux multicolores, attiraient instinctivement !

A l'autre extrémité était situé le restaurant, qui devait satisfaire les plus difficiles grâce aux soins qu'accordèrent à son installation, quelques dames du Comité. Enfin le clou de la fête fut sans contredit la « Revue » « *Merci Zulle* » composée par nos camarades pour la circonstance. Ils virent salle comble à chaque représentation, récompense bien méritée d'une œuvre très spirituelle et toute d'actualité.

Pour terminer la soirée, le corps des Punchistes consentit à se montrer au public et nous offrit le punch si réputé de nos bals d'étudiants. Le cadre ne convenait pas précisément à cette cérémonie et n'a pas pu impressionner les assistants comme il l'aurait fallu. Le tableau était original cependant et l'admiration qu'accordaient les jeunes filles aux biceps de nos Punchistes n'était pas sans intérêt pour l'observateur.

Ce genre de fêtes était inconnu des étudiants et le public gantois était très anxieux de savoir comment ceux-ci en auraient tiré parti. Celà explique le concours d'élégantes visiteuses qui se donnèrent rendez-vous à la Bourse ces jours-là. A tous ceux qui voulurent bien visiter les divers « stands » des Colonies, nous adressons nos vifs remerciements, car le résultat pécuniaire de notre première fancy-fair nous dévoile la grande générosité qui les y avait amené.Les annales estudiantines clameront longtemps en échos enthousiastes le souvenir de toutes ces jolies choses et des heures très joyeuses que tous nous y passâmes.

A la superbe recette du mois de décembre devait venir s'ajouter quelques semaines plus tard, la jolie somme recueillie par nos quêteurs les jours de carnaval. L'éloge de nos blancs pierrots n'est plus à faire et c'est un vrai réconfort de les voir, tous les ans, à pareille date, déambuler de par la ville, munis de leur caisse ,et se dévouer, pour adoucir les souffrances de nos pauvres enfants, au milieu des joies carnavalesques.

La série des festivités organisées par les Colonies prit fin par la soirée au carrousel au mois d'avril. Comme ses devancières,

cette fête réussit à merveille. L'établissement trop exigu pour contenir la foule des étudiants et de leurs compagnes vécut alors ses plus belles heures : pluie de fleurs, serpentins déroulant les courbes les plus folles, tempêtes de confettis donnaient à l'endroit sa note des plus beaux jours.

Après un bilan aussi brillant, le Comité eut à cœur de témoigner sa reconnaissance aux dames de la ville qui lui avaient facilité sa tâche : il ne pouvait mieux leur traduire ses remercîments qu'en les priant d'accepter le titre de dames protectrices. Et c'est ainsi que nous voyons aujourd'hui se joindre au nom de Madame Lampens, ceux de Mesdames Eraun, Leboucq, Pirenne, de Lanier, de Mesdemoiselles Steinkuhler et Sérésia. Nos Comitards auraient voulu que cette liste s'enrichisse de toutes celles qui les avaient aidé mais il en serait résulté qu'au sein des Colonies le beau sexe l'aurait emporté sur le sexe fort ! C'eut peut-être été très original mais nous aurions été bien fiers cependant !

GÉO.

Société Libérale des Étudiants en Médecine.

sous la présidence d'honneur de
M. le professeur A. VAN EAMBEKE

Fondée le 15 décembre 1880.

ILLUSTRES COMITARDS,

Depuis deux mois une pluie de lettres me parviennent, me priant, m'adjurant de vous faire un compte-rendu du cercle de la Médecine. Je me suis mis martel en tête, j'ai usé plusieurs plumes, consommé un litre d'encre à vous faire un résumé de l'activité de l'exercice 1907-08. Une anémie cérébrale fut le couronnement de mes efforts; malgré ma bonne volonté, je n'ai pu ordonner mes notes que je vous envoie telles quelles. Salut...

LE NEURASTHÉNIQUE.

Aux Membres du Comité de l'Almanach.

N. D. L. R. — En présence d'un... volume de notes force nous est d'extraire quelques phrases diagnostiques de l'état de la société et de l'état pathologique du secrétaire.

.....

La médecine se relève de la léthargie qui la tenait plutôt rêveuse depuis quelques années, les séances sont suivies avec un entrain endiablé, les tonneaux deviennent de vraies bacchanales.

.....

Depuis que le Gros a fait son apparition aux séances, je rentre régulièrement gris; il boit à en tomber mort, je deviens malade rien qu'à le voir vider sans sourciller, une série innombrable de verres d'Audenarde !

.....

— Sacré Gros, va !

— Hein ! t'es plein !

— Tu vois... eheu ! ...eheu !...

— Tu ne pourrais pas... cracher un peu plus loin? encore un pantalon à moule...

— Tout tourne. Est-ce que tu me tiens à gauche ou à droite, je ne sais plus... Mais tu es des deux côtés... Je vois double... Oh ! ma tête, ma tête...

— Allons,ouste !

.....

Je me lève à deux heures de l'après-midi... g... de bois, ...potion de Rivière à mes côtés... une foule d'affaires me reviennent à la mémoire... je me rendors avec sérénité...

.....

Les gens heureux n'ont pas d'histoire.

A. G.

Comité pour 1908-09 : *Président* : Duivepart; *Vice-Président* : Maertens; *Secrétaire* : De Backer; *Trésorier* : Faut; *Porte-drapeau* : Lefebvre; *Commissaires* : Nouille, Quévrain et Hubert.

Symphonie de la Générale.

Oui, les étudiants ont une symphonie ! Elle eut l'heur de faire ouïr ses accents mélodieux en mainte circonstance.

Sa grande audition, son jour de succès énorme fut celui où elle accompagna les chanteurs de la revue du quarantenaire de la « Wallone »; ce fut un moment de beau triomphe dont nous félicitons tous les instrumentistes.

Avant d'arriver à ce point de splendeur musicale, il y avait eu de nombreuses répétitions aussi amusantes les unes que les autres... Nous extrayons à titre documentaire l'impression de quelque éminent critique qui assista à une des premières...

.....

« Entre l'index et le pouce, tel un écolier qui tient un porte-« plume, le chef Hoste dont les yeux clignotent de derrière ses « bésicles, tient sa baguette. Un geste sec : Pluie d'accords, « envolées mystérieuses de notes suraigues, tonitruances d'un « cor, et, écorchement général du sens auditif. »

« On recommence : les seconds violons suivent à bâtons rompus les premiers tout en faisant résonner leur « sol » comme une vieille casserole, la flûte et la clarinette ne sont pas d'accord, le piston envoie des éclats sinistres, le cor se fait trompette thébaine et moi.... je déclanche... »

.....

A. G

Société littéraire des E. L.

La littéraire est plus modeste que l'Académie, ce qui prouve qu'elle lui est supérieure. Dédaignant le vain fracas des fêtes et la pâle éloquence des causeries publiques, elle reste cloîtrée dans sa mansarde comme un poète ou comme un moine. Elle contemple, elle rêve. Ses yeux sont-ils clos sur l'absolu de son âme? Qui le sait? Car on ne la voit pas; ou bien elle est diaphane ou bien elle vous fuit. Peut-être lorsque des pas profanes viennent ébranler le silence olympien de sa demeure, s'envole-t-elle doucement, tel un archange, vers les mânes des génies qui peuplent sa bibliothèque illustre ! (Oh ! mânes aimés, félicitez-vous d'être esprits, car si vous aviez un simple nez mortel, par ma barbe, la poussière vous secouerait d'éternuements bien honorifiques !)

La Littéraire est plus modeste que l'Académie; elle s'efface devant tout le monde et sa tour n'est pas d'ivoire; mais mon tour est d'y voir, à moi qui, l'an passé, ai reçu ses faveurs. Je veux la retrouver celle qui m'offrait des gâteaux savoureux, des thés parfumés, des liqueurs multicolores, de douces cigarettes d'Egypte. Je veux !

Et si vous la découvrez vous, mes amis, dites-lui que sa cour avec ses consuls et vice-consuls, n'attend qu'un de ces gestes pour la défendre encore. Dites-lui que son renoncement admirable certes, laisse l'intellectualité universitaire désemparée... Et, si elle vous semble d'humeur gentille, dites lui enfin que son trésor est encore assez florissant pour qu'elle puisse encore goûter avec nous d'autres délices que celles de la littérature !

L. V.

Comité pour 1908-09, désire garder l'anonymat.

Cercle d'Escrime de la Société Générale des Étudiants Libéraux.

sous la présidence d'honneur de

M. Albert FEYERICK.

La seconde année d'existence du cercle s'annonçait sous d'excellents auspices. Monsieur Albert Feyerick, le dévoué protecteur de l'Escrime, avait bien voulu accepter la présidence d'honneur de notre groupement, et nous avions su intéresser à notre œuvre plusieurs personnalités du monde de l'escrime.

Le nombre de membres inscrits au début de l'année, permettait de bien augurer du zèle des escrimeurs estudiantins, et le Comité se dit que le local dont il disposait à la maison des étudiants était trop réduit. On décida de transporter les assises du Cercle en un local plus vaste, qu'on trouva au Café du Nouveau Théâtre.

Pourtant, malgré les facilités qui leur étaient offertes, les membres ne répondirent pas à l'attente du Comité, et le nombre des fervents ne fut pas aussi grand qu'on pouvait l'espérer.

Quelques jeunes éléments se formèrent néanmoins, et la poule à l'épée qui clôtura l'année, dévoila l'adresse et la fougue de quelques néophites que l'excellent maître de Blicquy avait su former en six mois de leçons.

Grâce à la générosité de notre président d'honneur, de superbes prix furent offerts aux concurrents, qui se les disputèrent devant nos membres protecteurs qui avaient tenu à assister à ce assaut.

Espérons que cette année-ci ne verra pas la fin du cercle, et qu'au contraire, il marchera de succès en succès; et, puisque le gouvernement ne daigne pas tenir sa promesse d'accorder un subside à chaque groupement estudiantin s'occupant de sports, montrons-lui que les étudiants libéraux sauront se passer de son appui pour mener à bien une œuvre qui leur est chère !

W.

Président : Partoes *Trésorier* : ???

CERCLES NON-FÉDÉRÉS.

Les Corbeaux.

Corbeaux, bons copains,
Treize Vadrouilles, plein's d'entrain
Corbeaux, bons copains,
Faisons la noce, ou n'foulons rien ! ! !

L'ancienne vie estudiantine va renaître, parait-il, grâce à nos joyeux corbeaux; N'allez pas vous figurer en entendant ce gai refrain, que nos amis se consacrent entièrement à fêter Bacchus et ses apôtres. Leur but ne s'arrête pas là. Gueux avant tout, ils se proposent de seconder la G. en toutes circonstances, et par leur zèle, stimuler l'esprit actuel, trop enclin au repos.

A l'exception du chaud banquet de fondation, suivi d'une vadrouille funambulesque dans le monde oléagineux et copur-

chicoxybalisateur, la société dont la fondation est récente, n'a pas autre chose à enregistrer. La franche gaîté de tous les « z'oiseaux » laisse entrevoir le plus brillant avenir.

Comité : *Grand Maître* : PHILIASPHOQUE; *Maître* : BIDENZINC; *Trésorier* : L'ASTÈC; *Porte-drapeau* : RO-PACHA.

Médecin : LE GRAND; *Médecin-adjoint* : DJUMM; *Ambulancier* :LE RAPIDE; *Pompier* : SANGLIER; *Scribe* : BARON; *Brasseur* : L'AVOCAT; *Chansonniers* : LE NOIREAU, L'ANCIEN; *Première Mandoline* :CHAMBERLIN. Quelques postulants? ! ! !

P. S. — Pour tous renseignements, s'adresser à l'Hôtel de la Bohême.

't Zal Wel Gaan.

1907-1908. - Een bloeiend jaar, veel leden — tachtig tot negentig — wel gevulde zittingen met voordracht iederen vrijdag; ernstig werk geleverd binnen en buiten 't Zal; en de leute? Nog altijd de zelfde jolige vlaamsche leute,

Zie daar hoe in twee, drie trekken ons leven gedurende 't verloopen jaar kan geschetst worden.

Geen onweerwolkje dat kwam opdeinzen : onder het wijs beleid van zijn knappen voorzitter J. Vercouillie ging 't Zal krachtig vooruit.

Om een gedacht te geven van ons minnerlijk volbloedig leven zal ik maar aanstippen de wekelijksche vergadering in ons gezellig zaaltje op de Koornmarkt, vergaderingen waar de leden altijd even talrijk opkomen om er de vlaamsche liberale beginselen te hooren verdedigen en te bespreken, om er hunne dolle vlaamsche pat lucht te geven, zoo het ernstige voegende bij het vroolijke.

Voordrachtgevers ontbraken er niet, oudleden en leden kwa-

men daar het goede woord verkonden of leerrijke voordrachten houden. Zoo hadden wij dit jaar opvolgentlijk :

Prof. Vercouillie over « Het Volkslied ».
Prof. Basse over « Nederlandsche tongvallen ».
Prof. Meert over « De uitgebreidheid van 't Nederlandsch taalgebied ».
Prof. Logeman over « Taalstrijd in Noorwegen ».
Prof. Van Hauwaert over « Twee nieuwe figuren in de letterkunde ».
Prof. Fredericq over « De lijdengeschiedenis van 't wetsvoorstel Cooremans ».
Advokaat Buysse over « Het ontstaan van den vlaamschen liberalen volksbond ».
Mijnheer De Coster over « Parijs » met lichtbeelden.
Prof. Van de Weghe over « Een vlaamsch gezind amerikaan » en nog eens
Prof. Vercouillie over « Modernisme ».

Onze voorzitter Tjeef zette meermalen de leden aan ook eene voordracht te houden waarbij hij het goede voorbeeld gaf met te spreken over « Besmetting » en over «De voorhistorische Mensch» voorbeeld dat nagevolgd werd door Marnix Van Duyse en Adriaan Maertens die handelden over de « Evolutie van den Godsdienst » en over « Liberalismus ».

Gelijk ieder jaar gaf Jules De Smet ons eene auditie van zijne werken zoodat wij een besten liederavond De Smet beleefden.

Nu een woord over de leute ! Die werd in het geheel niet verwaarloosd, dank zij de meewerking van al onze dichters en zangers, waaronder Borelus, Guust, Pataat, Bruintje, Bûls en Goossens, de mannen van de veepartij met Marnix aan 't hoofd, en vooral dank zij de luimige gedichten van Krekel en « De Deftige Gazet » van Krekel en Cap.

Aan letterkunde werd er nog al meegedaan, hetgeen de menigvuldige liederen van Cremer getoondicht door Jules De Smet bewijzen; Krekel en Cap maakten ook nog eene studentenklucht Tante Euphrasie » die door 't Zal wel ganers opgevoerd werd.

Ik mag niet nalaten te vermelden onze jaarlijksche roeiwedstrijden aan 't Patijntje, die gelijk alle jaren veel bijval oogsten en geestdriftig door een veertigtal leden meegestreden werden.

Wat nu de werkzaamheden van 't Zal betreft buiten den kring zelf, zal ik niemand verwonderen als ik zeg dat daar ook zijne bedrijvigheid groot was. Als bewijs daarvan hoef ik slechts eene drooge opsomming te doen : ons welgelukt jaarlijksch feest in 't Van Crombrugghe's genootschap, de opvoering van « Tante Euphrasie » ter gelegenheid van een feestje der Turnvereeniging « De Vriendschap », onze deelneming aan andere feesten, liefdadigheidsconcerten, banketten, optochten te groot in getal om ze altemaal te noemen.

Nochtans mag ik niet verzwijgen de deelneming van 't Zal aan den feestavond Florimond Van Duyse, waar 't Zal te zamen met 't Willemsfonds den vlaamschen toondichter een gedenkpenning aanbood. Kort daarna hadden wij dan ook de eer en het genoegen Florimond Van Duyse en de hoogleeraars Van Duyse Vercouillie en Fredericq in ons midden te ontvangen.

Op het gebied der liefdadigheid bleef 't Zal ook niet ten achter zoo werden door 't Zal Wel Gaanders omhalingen gedaan op karnaval voor den liberalen schoolpenning « De Dageraad ».

Het mooiste werk nochtans van 't Zal Wel Gaan onder vlaamsch liberaal oogpunt gedurende het akademisch jaar 7-8 is geweest : de verdediging van de vlaamsche hoogeschool op het liberaal studenten-congres te Gent. De bespreking werd ingeleid door makker Adriaan Martens en als afgevaardigden van 't Zal namen er aan deel : Van Duyse, Miele, Martens, Bijls, Goossens en Hublé. Een dagorde werd dan ook gestemd ten gunste der vervlaamsching der Gentsche hoogeschool.

Dit is eene der schoonste overwinningen van 't Zal en eener zijner meest vrucht afwerpende werken. Het is eene stevige bekrachtiging van onze leus » Klauwaard en Geus « die aan alle liberale vlaamsche studenten als een spoorslag zou moeten zijn om hunne onverschilligheid af te werpen en ook in het harnas te springen met ons, leden van t' Zal. Daarom, makkers, schaart u

om ons; onder de beschermende vleugelen van den uil van 't Zal Wel Gaan wacht u wat ge zoekt :

Ernstig werk en vlaamsche jool.

De Schrijver : EUDORE DE BACKER.

Bestuur voor 1908-1909 : *Voorzitter* : EMILE MARTENS; 1ᵉ *Schrijver* : EUDORE DE BACKER; 2ᵉ *Schrijver* : VAN RIJN; *Schatbewaarder* : VAN DER HAEGHEN; *Vaandrig* : DE BRUYNE; *Boekbewaarder* : RAYMOND CAPIAU; *Commissaris* : EMILE COLLE.

Banquet annuel des Etudiants libéraux de la Faculté de droit.

Sous la présidence du camarade Gillon, les étudiants en droit de notre Université se réunirent au Rubens le 28 janvier 1908, à l'occasion de leur banquet annuel.

Et qu'il nous soit permis tout d'abord de dire toute notre reconnaissance aux anciens qui daignèrent témoigner de leur camaraderie à leurs cadets en venant fraterniser avec eux en ces traditionnelles agapes. Ce fut là une innovation, qui fut accueillie par tous les convives avec la plus grande joie! Et aux paroles qui nos furent adressées par Rob. Delmotte — paroles éloquentes qui traduisaient le plaisir et le bien-être qu'éprouvaient nos jeunes avocats à se retrouver au milieu de leurs camarades d'hier —

Nous ne pouvons répondre que par de sincères remercîments en émettant le vœu que tous les ans, à pareille date, les « vieux » voudront bien venir se distraire parmi nous et oublier pendant quelques heures joyeuses les soucis de leur cabinet....

Le camarade Gillon lève le premier son verre aux jeunes maîtres du barreau et aux « bleus » qui se sont fait inscrire à la Société de Droit. Il déplore la cléricalisation d'année en année plus accentuée, de nos facultés, et après avoir, en termes énergiques, fait le procès du Gouvernement, il boit au triomphe du programme libéral.

Il propose ensuite à l'assemblée d'élire président pour l'exercice 1908-1909, le camarade van Loo, du I^er^ doctorat, et secrétaire le camarade Poll de la candidature en droit. Ces propositions étant ratifiées par l'assemblée, le nouvel élu à la présidence remercie en termes heureux les convives du vote qu'ils viennent d'émettre, et boit à la prospérité de la Société de Droit.

Enfin le camarade de Lanier — pour lequel cette fois nous n'ajouterons aucun qualificatif — y alla également de son discours. Il avait ce soir là une envie toute particulière de taquiner Eloquence et fit fort bien présager de ses succès oratoires au barreau.

Une partie musicale termina le banquet et ce ne fut que fort avant dans la nuit que nos juristes regagnèrent leurs pénates non sans avoir déambulé joyeusement de par la cité.

GÉO.

Cercle des Etudiants rationalistes

sous la présidence d'honneur de

M. le Professeur VERCOUILLIE.

Notre cercle a continué à sommeiller de sa douce quiétude. Les séances et les conférences nous ont révélé le Néant.

Au moment où nous écrivons ces lignes, l'ancien enthousiasme va se réveiller et la réorganisation complète qui se prépare nous promet pour l'an prochain les féconds travaux d'antan.

VANDERSCHUEREN.

Société Académique d'Histoire

Fondée le 12 *janvier* 1887.

Saus la présidence du camarade A. Vlaminck, la Société académique d'histoire continue à reprendre conscience d'elle-même. Les membres, assidus plus que jamais aux séances, ont su grâce à leurs travaux personnels et à d'intéressants comptes-rendus augmenter l'agrément de ces petites réunions où M. Blommaert nous lut sa monographie : *Robert d'Aire, chancelier de Flandre,* travail qui fut imprimé dans les annales de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Gand, 1908. Le camarade De Saegher nous exposa l'article de *M. Bigwood, Gand et la circulation des grains en Flandre.* Le camarade Van Eeckhaute s'occupa d'histoire byzantine et fit revivre devant nous les personnages si caractéristiques dont nous parle M. F. Dishl : *Figures byzantines.* Le camarade Pirenne a démontré l'erreur de Kervyn de Lettenhove qui prétend que la lutte entre Richilde de Hainaut et les Flamands est une guerre de race.

Le camarade Vlaminck montra que M. Gumplovicz s'est trompé en prétendant que Baudouin II de Hainaut disparu près d'Antioche est rentré en Europe et y serait devenu évêque de Cruchwitz en Pologne.

Bon nombre de nouveaux camarades sont venus s'ajouter aux anciens. de telle sorte que l'année prochaine, la société espère enfin pouvoir faire paraître le premier volume de ses *Annales,*

Espérons que le nouveau comité réunisse les fonds nécessaires.

V. V.

Comité pour 1908-09. — *Président* : Blommaert, E.; *Vice-Président* : Pirenne, H. E.; *Secrétaire* : Vermast, V.; *Trésorier* : Van Eeckhaute.

Société des étudiants Bulgares.

local : Café Pierre.

Depuis près de vingt ans les étudiants bulgares se sont constitués en société. Elle comporte cette année 60 membres.

Leur but principal est avant tout de retrouver dans leurs réunions un peu de cet esprit de patrie sous forme de discussions, de conférences, de lectures, de livres, de journaux, de revues de leur pays d'origine.

Démocratiques avant tout, nos étudiants bulgares élisent au début de chaque séance, quelque président, tandis qu'un comité permanent assume la marche générale du cercle.

Les problèmes sociaux forment l'objet des principales discussions; une fraction de membres s'en occupe même tout particulièrement en faisant groupe à part.

Secrétaire : ROMANOFF; *Trésorier* : GULEFF; *Bibliothécaire* : BONEFF.

Association des élèves et Anciens élèves de l'Ecole spéciale de Commerce.

Les étudiants de l'école spéciale de commerce ont fondé une société sans couleur politique. Elle a pour but de fournir un complément aux études, par les travaux personnels des élèves, par l'abonnement aux publications économiques, par des conférences, excursions, etc.; enfin de rechercher et d'obtenir des positions pour les diplômés de l'école.

L'incontestable utilité et le but sérieux que la jeune association se propose, nous font augurer d'un juste et durable succès.

Comité pour 1908-09. — *Président* : M. SYMAYS; *Vice-Président* : M. VALCKE; *Secrétaire* : A. HEYSE; *Trésorier* : J. MORTIER; *Secrétaire-adjoint* : R. MIRY.

LIÈGE.

Fédération des étudiants libéraux unis.

La F. E. L. U. témoigne chaque de son activité coutumière qui ne le cède en rien aux années précédentes. Notre vaillante société pourra d'ailleurs bientôt fêter son 15e anniversaire, ce qui sera pour elle l'occasion de déployer une activité toute particulière.

En attendant, par les soins du comité, de nombreuses et intéressantes conférences ont été données au local, par des personnalités éminentes de la ville de Liége; il fut même organisé une conférence extraordinaire donnée par M. Paul- Emile Janson conférence qui obtint un succès des plus grands.

Cette année, la fédération a protesté avec énergie contre les nominations scandaleuses des professeurs louvanistes Janssens et Néve et a vôté un ordre du jour de blâme dont l'assemblée générale, à l'unanimité ,a demandé l'impression; quinze mille exemplaires de cet ordre du jour ont été répandus en ville.

On avait également parlé au Comité de la F. E. L. U. d'un grand meeting-protestation contre les récentes nominations. Espérons que ce projet sera rapidement réalisé.

Mais la Fédération s'est distinguée également lors des sorties collectes au profit des œuvres de bienfaisance, en fournissant de nombreux et dévoués camarades qui ont bien voulu collecter

La fanfare libérale s'est aussi produite maintes fois, durant l'année dernière; elle a participé avec succès à diverses fêtes et

c'est avec un réel plaisir que les étudiants libéraux la voient prendre la tête de nos cortèges. Malheureusement, l'année académique présente n'a pas encore entendu les sons vibrants du Chant des Gueux.

Bref, si en 1908-1909, le comité de la Fédération veut réaliser tous les beaux projets présentés et votés en séances, il y aura pour lui un beau travail à effectuer, effort dont le succès assurera la reconnaissance générale aux comitards.

N'oublions pas de mentionner la participation de la F. E. L. U. aux fêtes universitaires des villes étrangères; nos camarades ont porté le bon renom de l'Université de Liége à Paris, Bruxelles, Verviers, etc.

Président : Paul Grafé; *Secrétaire* : Max Gottschalk.
Local permanent : 23, rue de la Régence.

Association des Elèves des Ecoles spéciales.

L'A. E. E. S. s'apprête à fêter l'hiver prochain son 30e anniversaire.

C'est à présent une société des plus sérieuses, une vraie annexe à l'école des mines. D'ailleurs, son but est essentiellement scientifique et les professeurs soutiennent volontiers cette association.

Ils y donnent de nombreuses conférences très suivies, et les collections et la bibliothèque sont très fréquentées.

L'A. E. E. S. a pris, en Avril dernier, une belle initiative : elle a organisé le fameux meeting de protestation contre l'incurie gouvernementale qui a laissé quatre mois vacante la chaire de M. Habets, décédé. Ce meeting qui réunissait plus d'un millier d'étudiants, honoré de la présence de mandataires libéraux de la province, sénateurs, députés, conseillers, etc.,a eu pour effet de forcer le ministre à nommer un professeur immédiatement.

Cette année encore. des ordres du jour ont été votés, des séances agitées ont eu lieu, et le nombre considérable d'auditeurs, montre l'intérêt que portent les étudiants à notre chère université. L'A. E. E. S. a droit à toutes nos félicitations.

Président : Louis Detrez; *Secrétaire* : R. Losseau.
Local : Rue Florimond, 5, lettre H.

Association des Etudiants en droit.

Après une assez longue période de flemme, l'A. E. D. vient de renaître, avec un tout nouveau comité. Des conférences y seront données et il est à espérer qu'elles rencontreront bon accueil et assistance nombreuse. L'an dernier, malgré l'attrait que pouvaient présenter ces causeries, beaucoup se donnaient devant un nombre trop restreint de camarades.

Le Droit a cependant, l'hiver dernier, fêté dignement l'inauguration du monstrueux drapeau que lui ont généreusement offert les professeurs; banquet, cortège, revue d'ombres: tout a bien réussi.

Le Droit possède, à présent, à sa tête, un comité pur et vigoureux; espérons qu'il fera de bonne besogne.

Président : A. Legot; *Secrétaire* : R. Pecquier.
Local : Rue des Anglais, 15.

Association des Etudiants en Sciences Naturelles.

Enfin, vient d'être reconstitué par un groupe de dévoués camarades, et compte déjà une bonne soixantaine de membres.

Des conférences vont y être organisées périodiquement. Nos chauds camarades de l'A. E. S. N. ont réussi à faire entrer ces membres actifs dans leur cercle, plusieurs gentes étudiantes en sciences. Bravo !

Président : M. R. Herman; *Secrétaire* : Ch. Goffin.

Association des Etudiants en Médecine.

Cercle comprenant peu d'étudiants connus; cette association s'est toujours tenue à part, ne participe guère aux fêtes et jouit plutôt de l'antipathie des autres cercles universitaires.

Association Universitaire des Licences Commerciales.

Ce cercle de fondation encore récente, perche à présent en un épatant local au centre de la ville, local qui est le théâtre de séances intéressantes et de guindailles orgiaques tour à tour.

Cette année, malheureusement, a marqué un relâchement dans l'activité scientifique du cercle, malgré la parution d'un Bulletin Mensuel, sur le modèle de celui de l'A. E. E. S.

La création d'un cercle de vadrouilles « Le Lapin Blanc », doit être plus ou moins la cause de ce recul.

Association des Élèves des Hautes Études.

Voilà un puissant cercle dont personne ne niera la vitalité !

L'an dernier il a marqué brillamment sa 10e année d'existence par des fêtes très réussies, notamment une revue estudiantine très folichonne.

Cette année encore, de nombreuses séances ont été tenues et de nombreux bleus se sont fait inscrire.

***

Nous citerons encore, pour mémoire, des cercles de moindre importance : le Cercle des Etudiants en Notariat, en Pharmacie, le Burin, Cercle de Philosophie et Lettres, etc.

Cercle des Etudiants du Hainaut.

L'un des plus anciens cercles existant à l'Université de Liége et l'un des plus actifs. Organise chaque année un grand bal estudiantin qui réunit toute la jeunesse universitaire, amoureuse de la gent féminine. L'activité du Hainaut se dépense aussi en concours, séances intimes, etc. Il fête cette année encore de puissants anniversaires. Malheureusement, les chauds hennuyers deviennent assez casaniers; espérons que cela ne durera pas.

Union Luxembourgeoise-Belge.

Les Luxembourgeois ont dignement fêté leur longue période d'existence en mars dernier; banquet, guindaille, fête intime,le tout fut réussi à souhait. Les délégués étrangers se sont déclarés enchantés.

Union Luxembourgeoise-Grand-Ducale.

Les Grand-Ducaux forment une association des mieux constituée et marquée surtout par la solidarité qui règne entre les membres de ce cercle. Nos camarades grand-ducaux ont fêté l'an dernier brillamment leur 40me année d'existence par les solennités accoutumées.

***

Mentionnons encore rapidement les cercles suivants :
Cercle des étudiants Hesbignons, Namurois, du bassin de Seraing, de la Basse-Meuse, de Huy, Onze Taal.

***

Parmi les cercles divers citons : le Cercle Athlétique des Etudiants; l'Harmonie, qui a fêté son 5me anniversaire de haute et noble façon (revue, réception, banquet, excursion, etc.) la

Symphonie des Etudiants que vient de réorganiser le dévoué camarade Haus; le cercle des Bourses (œuvre philanthropique); la Purée; la Fumée; l'un des cercles les plus sympathiques de l'université de Liége. Ce cercle a organisé l'an passé des festivités monstres — banquet, représentation de gala, exposition d'art estudiantin, etc., auxquelles ont assisté des étudiants étrangers (allemands et anglais). La fumée est l'un des cercles les plus actifs de notre Alma Mater.

BRUXELLES.

L'Activité Estudiantine.

Association générale des Etudiants.

A tout seigneur, tout honneur. Il importait de donner la première place à la plus considérable de nos sociétés estudiantines.

On peut le dire, c'est bien l'association générale qui mène la danse à l'Université de Bruxelles. Son activité, sous la direction d'Emile Desguin, n'a fait que s'accroître. Sans parler des avantages nombreux dont jouissent dans la majorité des théâtres, concerts, etc., les membres de l'A. G., nous nous contenterons de retracer en quelques lignes, son œuvre pendant le premier trimestre de 1908-1909.

Un bal de rentrée, une assemblée générale à laquelle assistait M. le Recteur Errera et dont toute la Presse donna le compte-rendu.

Le 20 novembre : organisation de la Saint-Verhaegen : Cortège en musique, réception à l'Université, discours du président; puis fête intime, banquet et bal. Un punch sans pareil fut versé aux danseurs de chaque bal.

En ce moment encore, l'A. G. organise une *Grande revue estudiantine et congolaise*, signée Héraclès, qui passera le 5 février au théâtre communal flamand.

Les sections de l'A. G.

1. *Philosophie et Droit.* — section réorganisée depuis l'an dernier, et qui se porte à merveille sous la présidence de Willy van Remoortel.

Tous les quinze jours, séances, banquets, concours, etc....

2. *Sciences* : Président : Raymond Maigret. — Un des plus joyeux cercles de notre Alma Mater. Excursions, séances, guindailles et mangeailles sans fin.

3. *Médecine* : Président : Paul Goossens. — Section de vieilles mais joyeuses barbes.

4. *Pharmacie.* Président : Dupuis. — Cercle restreint, mais particulièrement chaud.

5. *Polytechnique. et Commerce* — Cette section reformée au cours de cette année, sous la présidence de Désiré De Peron, le sympathique géant de la Wallonne, a organisé déjà plusieurs séances et banquets des plus réussis.

On peut juger par cet exposé succinct, de l'activité considérable de notre Générale.

Pour les communications, s'adresser au camarade Gilet, 61, rue de la Victoire.

Cercle des étudiants Wallons.

Ce cercle, qui réunit des étudiants de toutes les facultés, est certainement le plus important, après notre association Générale. Tous les quinze jours, les membres se réunissent en des séances que préside Maigret aîné, et où la cordiale gaieté wallonne ne cesse de régner.

Etudiants Libéraux.

Chose curieuse, ce cercle, qui avait organisé une fort intéressante Rentrée, à laquelle assistaient le recteur, MM. P. Hymans et P. E. Janson, semble s'être évanoui.

A part une petite séance, où l'on s'occupa, mais en vain, de l'élection du nouveau comité, l'activité — politique ou estudiantine — du cercle fut nulle.

Fort heureusement le président sortant, camarade Jean Vauthier, s'occupe en ce moment de réorganiser cette vieille corporation, et notamment de lui donner au plus tôt un nouveau comité, qu'on élira par le poll.

Le comité définitif vient d'être nommé :

Président : Jean Vauthier;

Aussitôt en fonction, le sympathique camarade a déjà procuré aux membres du cercle, l'avantage d'une conférence sur l'esprit Social, par M. Feron.

Cercle Polytechnique.

Nos futurs ingénieurs, à la hauteur de leur réputation, savent comme il convient fêter la dive bouteille. Aussi leur banquet de Ste Barbe, par exemple, fut-il un modèle du genre. Mais ils savent aussi mériter les subsides que la bonne ville de Bruxelles leur accorde comme société savante (??).

Aussi, bien souvent, les voit-on se rendre en groupe dans quelque fabrique de la ville ou de la province, pour parfaire leur éducation pratique.

C'est ainsi qu'ils visitèrent, pendant les vacances de Noël, l'industrieuse cité lilloise, où les étudiants français les reçurent d'ailleurs avec une touchante cordialité.

Président ff. : Monti.

W. v. R.

Vlaamsche Vooruitstrevende Studentenkring

sous la présidence d'honneur de
Monsieur le professeur VERMEYLEN.

Le Kring? Toujours la même vie, la même activité, digne du troupeau d'Aristée.

L'année universitaire 1908, se clôtura par le traditionnel banquet, au cours duquel on dit un adieu ému à Fons Leemans, l'ancien président, le vieux dévoué, qui allait entrer dans la vie bourgeoise...

La rentrée. — Une folle ruée dans l'escalier, d'enthousiastes acclamations saluant l'avocat Hoste, qui vient évoquer la figure de ce grand Flamand : Jean Van Ryswyck.

Les conférences se succèdent : Docteur Pieter Tack : *Het Parlementarism*; Monsieur Nys : *de Verhouding der Vlaamsche belangen tot het Verplichtend Onderwijs*; notre président y va de sa petite causerie et nous tient tout une soirée sous le charme de sa parole. Le poète Willem Gyssels, le rénovateur de la chanson populaire, nous lit quelques unes de ses œuvres récentes; une séance est consacrée à Dautzenberg, le délicat chantre de « Natuur en liefde ».

De nombreux soupers que vient partager notre président d'honneur, réunissent les filles de Mère Flandre, et tant on leur sert macreuses, tadornes, tranches de jeunes bois de cerf qu'on fait frire, et autres mets qui faisaient les délices de Bruyérin Champier, ils se croient transportés au doux Luilekkerland, où

« Die tuijnen zijn worsten, die huijsen met vlaijen
Cappuijnen en kieckens 't vliechter al ghebraijen ».

Puis l'on apprend aussi de belles vieilles chansons, qui vous emportent dans la poétique douceur des siècles passés :

« Et nonne voulez-vous danser
.....
Les pauvres deux enfants de Roi
Qui s'aimaient tant que c'est vraie croix
Les chanter, même à basse voix »

Ainsi, « se gaussant de sottise à pleine gueule » les fils du beau pays flamand vont, chantant leur race et magnifiant leur langue, les yeux tournés vers le soleil d'espérance, sur la grand'route des temps à venir.

HOPPLUKKER.

Comité : *Président* : M. PEREMANS (médecine); *Vice-président* : L. CRICK (philosophie); *Secrétaire* : L. HARREWIJN (médecine); *Secrétaire-adjoint* : A. STRUYS (philosophie); *Trésorier* M. BROECHOVEN (notariat); *Bibliothécaire* : A. LOTENS (polytechnique); *Porte-drapeau* : R. VAN NILSEN (médecine).

Étudiants socialistes.

Nombreuses et intéressantes séances, où quelques uns de nos honorables prirent la parole. Le cercle organisa en outre une excursion fort réussie à Gand, en décembre.

Secrétaire : GEORGES BROHÉE.

***

Parlons maintenant des petits cercles, dont la seule préoccupation est le plaisir — dans ses formes les plus bachiques, souvent —

Il faut citer en premier lieu :

Le Cercle des Nébuleux, que le vénérable Lepovre conduit toujours à la joyeuse vadrouille. Nul parmi les étudiants belges; n'ignore ces vaillants nébuleux, qui sont — on peut l'affirmer — la fine fleur de notre jeunesse estudiantine.

Kuklos Libous : composée essentiellement d'anversois, cette religieuse congrégation se réunit, le samedi, dans son temple d'Anvers; c'est là que, sous la conduite du grand prêtre Héraclès les Libidineux font leurs dévotions. Après quoi le vénérable

doyen Papus conduit la beuverie. L'énorme coupe circule, et se vide comme par enchantement. Le kuklos Libous, qui compte trois ans d'existence, organise en ce moment son bal annuel d'Anvers, et probablement un bal à Bruxelles.

Ce sont les Libidineux, coiffés de leurs casquettes mauves, abondamment constellées, qui ont ouvert, à cheval, cette année, le cortège de la St Verhaegen.

Ils ont donné au Poesje d'Anvers, une grande soirée de gala, qui fit pendant à la soirée de l'Echo des Etudiants, chez Toone.

Nous ne ferons que citer, pour finir, les nombreux cercles de moindre importance, que nos étudiants bruxellois ont constitués :

Les Poiloïdes : tous polytechniciens.
Grand Poil : CITRON.

Les Vénusoïdes : tous étudiants en commerce.
Casquette en velours rouge foncé.

Les J. B. C. (joyeux Blennos club).

Les Borains : sous la présidence de Flameng; toujours vivace, toujours au premier rang parmi les vieux cercles estudiantins.

Le Psilt ! 33. — *Les Lapins*, cercle en voie de disparition.

Les Satyres, évanouis.

Les Punchistes (nous recommandons leur recette à nos lecteurs.)

Cercles de Jeu.

Les chauds Rhamsoïdes. (parc Léopold, médecine).

Les Maquereaux pinacoïdes, et le *Bridge club*, qui tiennent leurs séances au Worthington, à deux pas du « vénérable Ballon ». Ce cercle, où l'on pratique le Bridge, est composé de l'aristocratie de notre faculté de droit.

ORDRE DES PARADISIAQUES : La même aristocratie, avec quelques éléments bourgeois, constitue l'*Ordre des Paradisiaques*, redoutable et mystérieuse association qui remonte à Jean IV de Brabant.

Cercles Sportifs.

Sport Nautique Universitaire.
Ling Universitas.
Fédération sportive universelle de Bruxelles.

Il se forme en ce moment au sein de l'Association Générale, un *Cercle philharmonique* et un *Cercle hippique universitaire.*

On parle enfin de la création d'une section des étudiantes, membres de l'A. G.

Pour terminer, disons que les étudiants russes et polonais se réunissent de temps à autre.

On a pu juger, par ce court aperçu, de la vitalité intense que les étudiants bruxellois ont manifestée au cours de cette année.

Cela nous donne bon espoir pour les fêtes du 75me anniversaire, qui auront lieu en novembre prochain.

WILLY VAN REMOORTEL.

ANVERS.

Société Générale des Étudiants libéraux.

Président d'honneur M. L. STRAUSS

Correspondance : Institut supérieur de Commerce.
Local : Distillerie du Cirque, rue Léopold De Wael.

Le comité, au début de l'année 1907-1908, était composé comme suit : *Président* : R. Martroye; *Vice-Président* : de Herter; *Secrétaire* : F. Goossens; *Secrétaire-adjoint* : J. Randaxhe; *Trésorier* : N. Boeresen; *Trésorier-adjoint* : Triest; *Commissaires* : A. Baretta, E. Matelot, J. Grimard, *Porte-drapeau* : A. Deaugimont.

Différentes fois le comité reçut quelques modifications. Le camarade A. Baretta est remplacé par le camarade H. Bernard; le camarade P. Masson succède au camarade F. Goossens au poste de secrétaire et le camarade de Herterbrouck au camarade de Herter à la vice-présidence.

Le comité de rédaction à « l'Echo des Etudiants » était composé par les camarades A. Deaugimont, L. Rolin et J. Devos.

L'ancien camarade C. Thirifays est nommé membre honoraire de la Société.

Le nombre des membres pendant l'année académique 1907-1908 fut plus considérable que jamais et nous attribuons cette augmentation à l'influence bienfaisante du Congrès tenu à Anvers en janvier 1907.

Un fait déplorable s'est produit pendant l'année 1907-1908. Une société, les «Etudiants Libéraux Anversois», qui prétendait avoir son origine dans la nécessité pour les étudiants anversois de faire de la politique locale, mais dont le but caché était de soutenir la présidence mal assise de Martroye, avait formé une scission au sein de la S. G. E. L. A. cause des agissements de Martroye,les camarades C. Van Reybroeck, P. Masson, A. Deaugimont et J. Grimard préférèrent donner leur démission d'un comité dont l'existence s'annonçait éphémère.

En effet, le 7 janvier 1908, le comité Martroye fut renversé facilement après une discussion bien menée par l'opposition et le camarade Martroye fut même obligé de se retirer de la société à raison de ses menées.

Le nouveau comité, formé par C. Van Reybroeck, *président*; A. De Brakeleer, *vice-président*; P. Masson, *secrétaire*; A. Kalbusch, *secrétaire-adjoint*; L. Mannheim, *trésorier*; A. Deaugimont *trésorier-adjoint*; L. Mannheim, *porte-drapeau*; et J. Grimard, R. Farin et E. Matelot, *commissaires*, réussit à applanir la difficulté en faisant accepter la suppression des mots » Institut supérieur de Commerce « dans la dénomination de la société des E. L. A. Cette dernière société dut également promettre la soumission de ses statuts à l'examen de la S. G. E. L.

Cette question malheureuse eut été classée, si la conduite des E. L. A. au Congrès de Gand n'eut fait reprendre la discussion. Les E. L. A. se basant sur une décision d'un tribunal d'honneur formé au Congrès de Gand, prétendaient pouvoir se mettre sur le même pied que la S. G. E. L. Moyennant la réadmission du camarade Martroye à la S. G. E. L. le cercle des E. L. A. devait être dissous. Qu'en est-il advenu? On m'affirme que les E. L. A. subsistent toujours!

La S. G. E. L. a organisé pendant cette année plusieurs conférences parmi lesquelles nous pouvons citer celle de notre président d'honneur Monsieur L. Strauss sur « Le Congo Economique » et celle de notre sympathique professeur Monsieur M. De Cock sur les « Lois Electorales Belges ». Notre camarade A. Deaugimont nous a entretenu sur « L'Instruction obligatoire »

et un ordre du jour favorable fut voté à l'unanimité à la fin de la séance.

Notre société a envoyé des délégués aux fêtes de la St Verhaegen, à la Fédération progressiste, au Congrès de Gand, aux fêtes de la Wallonne à Gand, aux fêtes de Malines du 31 Mai, à l'inauguration des drapeaux de la Jeune Garde Libérale à Merxem, à Uccle le 21 juin et à Tongres.

La S. G. E. L. d'accord avec le cercle socialiste a organisé une manifestation à l'occasion des élections législatives de Mai 1908.

Le Comité pour l'année 1908-1909, fut constitué le 15 Mai comme suit : *Président*, E. Roulez; *vice-président*, A. Deaugimont; *secrétaire*, J. Randaxhe; *secrétaire-adjoint*, H. Bernard; *porte-drapeau*, L. Lamouche.

BOUBOULE.

Cercle Socialiste.

Local : Café « Risquons-tout » rue Léop. de Wael.

Le comité pour l'année académique 1908-1909, fut composé comme suit : *Président*, P. Lawkowich; *vice-président*, Kabachnikoff; *secrétaire*, Kohner; *trésorier*, Siokoff.

Fondé seulement pendant l'année académique 1907-1908, ce cercle déploya pendant sa première année d'existence une vive activité. Il organisa plusieurs conférences sur les principes du socialisme et prit part aux différentes manifestations anti-cléricales qui furent faites en notre ville. Il se distingue par une ardente propagande socialiste.

A. K.

MONS

La Générale.

La Générale a fini par se tirer avec honneur de la situation un peu difficile où l'avaient engagée quelques étudiants au début de l'année. Elle en est même sortie plus forte qu'elle ne l'était précédemment.

Elle s'est fusionnée avec la société des Etudiants libéraux de l'Ecole des Mines et la Fédération interscolaire des étudiants libéraux de Mons, qui va organiser en février le Congrès annuel des Etudiants libéraux Belges.

Nous croyons que l'avenir de notre Générale peut être envisagé avec confiance, la situation pécuniaire étant particulièrement florissante, une idée d'entente et d'union semblant animer tous les membres et le désir d'organiser de belles fêtes à l'occasion du Congrès dirigeant toutes ces ambitions vers un même idéal.

Président, Lechien, P.; *vice-président,* A. de Valeriola; *secrétaire,* Deleau; *secrétaire-adjoint,* Laurent; *trésorier,* Ameye; *commissaires,* Barbier, G. de Valériola, De Wez; *porte-drapeau,* Stilman; *porte-drapeau adjoint,* De Vids; *bibliothécaire,* Frère.

Cercle Borain.

Le cercle Borain est aussi bruyant, vadrouilleur et sportif, que jadis. N'oublions pas que c'est lui le plus vieil organe (pas d'équivoque) de l'Institut (pas de France). Il possède toujours des poires remarquables, très bons zigs en somme, que rien n'effraie, ni le munich ni les ... chut (voir et se taire).

Les membres Hubert et Descamps sont membres virils. Aussi l'instruction et les arts y sont développés. La profondeur de leur vue sert de modèle physique pour les lentilles pour lesquelles ils vendirent leur drapeau.

Comité : *Président*, Paul Jaumain (mollet en gros); *secrétaire*, Hubert (pas le cheffable du travail); *trésorier*, Lheureux; *porte-drapeau*, Bourgeois (cane une tournée vieux frère ou je te casse la g... comme à un sale...).

La Carolo.

Un cercle constitué par des individus aussi rouspéteurs, gueulards et chahuteurs que ceux du pays de Charleroi, doit évidemment être animé d'une vitalité extraordinaire.

Les Carolorégiens ont à leur tête un type inébranlable, l'idéal des présidents. C'est le beau Marcel de Thuin, sportman distingué, coqueluche des petites femmes de la Grand'Rue. Il est adorable notre « Présid », chevelure plaquée de brillantine Pineant et C^{d}, et divisée par une raie irréprochable; toilette impeccable (Marcel est arbitre de la Mode); bracelet cuir au bras droit avec montre; gestes pathétiques à la Cyrano, d'une réelle distinction. — Ses discours éloquents sont d'une clarté si lumineuse qu'ils closent le bec à tous ses contradicteurs. Chaque fois qu'il termine une péroraison, l'enthousiasme gagne les membres, personne n'ayant quelque chose à dire après ses paroles con-

vaincantes, des hurlements assourdissants d'approbation s'élèvent : on se croirait dans une ménagerie. Mais Marcel reste toujours digne et calme. Il a conscience du rôle important qu'il remplit. Bref, c'est « The right man » on pourrait même dire sportman, à tous les points de vue.

Après glorification d'un président aussi distingué, parler des membres serait fastidieux. Nous citerons pour mémoire :

Stéphane du Faubourg, René de St Laurent, Georges le Rouspéteur, Louis des Fessarts, Raoul de Morlanwelz, Joseph de la Sambre, etc.

La Carolo organise des conférences ,la plus célèbre sera faite par Marcel de Thuin qui traitera de « l'Influence du Foot-Ball sur les cors-aux-pieds, et l'extraction des acides gras de la transpiration des pieds (Expérience à l'appui sur le conférencier) et leur emploi en pâtisserie ».

Des fêtes auront lieu prochainement; le wallon sera la seule langue qui sera parlée. Le grand banquet final se fait à Charleroi.

Les I. D. O.

Ce célèbre cercle de l'Institut resta pendant longtemps un mystère pour les non initiés. Qu'y faisait-on?... On l'ignorait. Qu'y buvait-on? de l'eau, du lait, du café...d'après le Zèbre, ce même animal qui prétendait que le but du cercle était Le Collectivisme, se résumant dans la formule » Tous à la même gamelle, tous au même pieu ». Sur ce dernier peut-être touchait-il du doigt la vérité (toute nue).

Les épithètes outrageuses et les dénominations malveillantes accordées gratuitement aux vigoureux membres de la société donne la mesure (es profondeur) de leur moralité respective; ce sont : Edgar, l'ancestral et burlesque *Président*; le *vice-président*, Henry, l'iconoclaste blafard; Joseph de la Sambre, le libidineux; *secrétaire*; Gustave l'intarrissable, *trésorier*; Alfred de la Vérola, père, *porte-drapeau*; Gustave, fils incestueux du précédent; Georges le rouspéteur aux tomates-zig; Ernest de Peru-

welz le véhément Baiseur; Bertrand de Messus, le Purulent amoureux; Bertrand ,le Bourgeois vitupérant; Henry de Lassus, la statue à poil de la rue d'Havré; Marcellus de Pessart, le fulgurent et crasseux gueulard; Marcel de Thuin, l'élégant sportman piqueur de m...

D'année en année la vitalité du cercle augmente, de jour en jour sa célébrité s'accentue, grâce à la plume et à la présence de poètes et chansonniers qui, en rimes puissantes, clament chaleureusement l'idéal des I. D. O. Telles ces deux strophes d'une ballade idéologique enfantée par la lyre en délire de l'Iconoclaste Blafard :

Lorsque la nuit avec tristesse
Sur la ville tombe lentement
Vers le home le bourgeois se presse
Car sa ménagère au seuil l'attend.
Quand le trottin avec tendresse
Retrouve son petit gigolo,
Dans une chanson de folle jeunesse,
Se réunissent les I. D. O.

Après avoir par sagesse
Pompé moulte verres de bonte Gand
Et que du piano l'on cesse
D'esquinter les touches d'ivoire blanc,
Drapeau en tête le cœur en liesse,
Chahutant à tous les échos
Par la ville que la nuit caresse,
Partent en ballade les I. D. O.

A. DE VALÉRIOLA.

INSTITUT COMMERCIAL DE MONS.

Cercle des Noctambules.

Quelques jeunes éliacins, en résidence à Mons, la ville lubrique par excellence, ayant décidé de refonder le club des Noctambules si nécessaire à la patrie, se réunirent vers le 15 du mois calmant de l'an de grâce 1908. Une assemblée eut lieu chez le chevalier de Lagardère à la suite de laquelle le cercle fut re...fondé et les statuts re...votés.

Ces statuts étant secrets, nous avons foutu une cuite monstre à tout le club et ce n'est qu'ainsi que nous avons su nous procurer deux des articles : Les voici

Art. 69. — La société ne pourra se composer de plus de six membres, le comité également, ni plus ni moins.

Art, P'. — Les réunions auront pour but :

a) de boire des pintes;

b) de permettre aux membres de renseigner les découvertes qu'ils auraient pu faire pendant leurs vadrouilles personnelles concernant les maisons hospitalières.

c) de faciliter les sorties nocturnes en groupe.

d) de soulager les braves agents dans les recherches quant aux dégâts et méfaits commis aux dépens des bourgeois.

e) d'éviter la propagation du démolktage en Belgique.

En voilà plus qu'il n'en faut pour connaître le but de ce club cyanogénique.

Le cercle, et par conséquent le comité fut composé ainsi :

Grand Chef, Marcel, le satyre de Chatelet; *Petit Chef*, Marcel Leback de Roux; *Rond de cuir*, Marcel le Lumineux; *Réceptacle*, Emile le Poireau; *Inflexible*, Roger le petit bu; *Préposé*, Barbichon du faubourg.

A partir de cette date mémorable, les rues de Mons entendirent à intervalles réguliers,(10 jours) le gai refrain de ces cyanogéniques et noctambulesques individus.

Les vadrouilles, au nombre de 19 (record pour l'Institut) furent toutes réussies à part une qui se tremina par une bataille en règle de rollmops et autres corps gras comestibles d'une provenance douteuse

Le club clotura dignement l'année académique 1907-1908, par une vadrouille monstre dans le patelin du petit chef (Roux lez Charleroi) qui dura deux jours et ...deux nuits. Toutes les maisons hospitalières furent visitées, la cave du paternel petit-chefiste fut en grande partie ingurgitée, et les indigènes de la contrée, effrayés par la présence de cette bande plutôt louche, attrapèrent une jaunisse papale.

Voilà le bilan du C. N. — Un vœu : qu'il fasse comme le nègre, qu'il continue.

ROUGET.

GEMBLOUX.

Société des Etudiants Libéraux.

En jetant un coup d'œil d'ensemble sur l'activité de notre société durant l'année 1908, nous constatons immédiatement, qu'elle s'est illustrée par deux faits véritablement inoubliables, nous avons cité : les Fêtes du XXX^{me} anniversaire de sa fondation et la création de la Fanfare Libérale.

Que dire des Fêtes? Elles furent pleinement réussies, grâce à l'initiative et au dévouement des membres du comité et de tous ceux qui y ont prêté leur concours. — Réceptions, banquet, manifestations, meetings, entremêlés de nombreuses libations et vadrouilles, imprimèrent à ces festivités un caractère tout à la fois estudiantin et politique.

Trois orateurs, MM. Euyl, député, de Sélis et Roosens, avocats prirent successivement la parole dans la grande salle de l'Hôtel de ville. — D'une voix vibrante et persuasive, ils exposèrent tour à tour le programme de la lutte électorale dans la province de Namur. — Leur enthousiasme convaincu et la justesse de leur argumentation soulevèrent les acclamations des nombreux bourgeois et étudiants accourus pour les écouter.

Une cinglante revue, due à la plume du camarade Basiaux, fit pâlir plus d'un calotin.

Au banquet, de nombreuses coupes furent vidées à la gloire et à la prospérité du Libéralisme.

Durant deux jours, le champagne, le porto, le punch et la bonne bière du pays coulèrent à flots.

Depuis ces mémorables journées de Février, la société continua à prospérer, bien qu'assaillie par deux ennemis redoutables, l'indifférentisme et le cléricalisme, mais l'indifférentisme surtout resta toujours inébranlable. — Et pour relever le moral des escholiers et jeter une note gaie dans leur existence parfois monotone, elle fonda la Fanfare.

» Et en avant,
Marchons gaîment,
C'est la Fanfare qui s'avance,
Soufflons, marchons tous en cadence !
.....

Déjà, plusieurs brillantes répétitions sous la direction de M. Bernard, font prévoir un succès certain. Quelques jours encore, et les joyeux échos de « l'Avenir », de la « Marche des Etudiants» de l'« Hymne » et « du chant des Gueux », réjouiront nos bons libéraux de Gembloux à la confusion des rares calotins, et feront tressaillir, sous leurs pierres tombales, les âmes des moines qui occupaient jadis l'Institut.

Heureuse Fanfare, qui a eu le bonheur de s'attirer, jusqu'à présent, la bienveillante attention de deux généreux mécènes, Messieurs Nestor Martin, de St Hubert, et Bataille.

N'oublions pas de citer quelques intéressantes conférences :

Monsieur Honninckx, avocat : « Le rire et ses causes ».

Le camarade Bolle : « Devoirs moraux du libre penseur ».

Le camarade Steinkuhler : « La politique générale ».

Il ne nous reste plus pour terminer, qu'à rendre un juste hommage à ceux qui, l'an dernier, dirigèrent si vaillamment notre société, et tout particulièrement à norte ancien président et camarade Gaston Lhermitte.

Composition du comité pour l'année 1908-1909. — *Président*, Georges Basiaux; *vice-président*, Guillaume Batz; *secrétaire*, Jules Bock; *secrétaire-adjoint*, Robert Dufour; *trésorier*, Maurice Belot; *bibliothécaire*, Robert Van den Plas; *porte-drapeau*, Henry Labouverie; *commissaires*, Jules Hannecart et E. Colleaux.

Société Littéraire et Scientifique.

Au début de l'année académique 1908-1909, le comité fut constitué comme suit : *Président*, Robert Griffé; *vice-président*, H. Ponthot; *secrétaire*, R. Dufour; *trésorier*, Hannot; *commissaires*, E. Chevalier, Nys et Jean Goldschmidt.

Le comité, quoique composé en majeure partie de lapins, fait preuve d'une activité remarquable. Les premières séances, auxquelles assistaient un grand nombre de camarades, eurent un succès toujours croissant.

Les lectures et les conférences s'y succédèrent, et parmi celles-ci, une causerie du camarade (De) Lagrange sur l'Aviation, fut particulièrement réussie.

Le programme des séances à venir nous promet pour la vaillante société, une année aussi brillante que la précédente.

Cercle des Etudiants Brabançons.

Le cercle des E. B. a l'honneur de faire part de sa naissance à tous les amateurs de haute liesse et de bonne bière.

Le but de cette honorable association est de resserrer les liens de fraternité estudiantine par chopes et bouteilles bues ensemble, sous la haute surveillance des comitards.

Comité : *Président*, Grand St-Michel; *secrétaire*, Agneessens; *porte-drapeau*, Godefroid de Bouillon; Le Cracheur et Manneken Pis.

Local : Café Delmarcelle.

Cercle des étudiants Liégeois.

Nouveau cercle dont l'activité se révèle déjà.

Les virulents « Tiesses di Hoïes » se sont groupés sous l'emblème du si puissant Taureau Liégeois (As-tu vu l'Torai?) dans un but de réunion autant philanthropique que pantagruélique et anti marasmique.

Président, Charles Grégoire; *vice-président*, B. Isebecque; *secrétaire*, Hannot; *trésorier*, Lardinois.

Local : Chez Léon.

Cercle des étudiants du Hainaut.

Placé sous la présidence du Puceau, ce cercle est appelé à un glorieux avenir : à peine né, il a déjà organisé un banquet démocratique et une guindaille.

Une agréable surprise attendait les membres au local : la remise d'un drapeau par le camarade Pâris. Nous le remercions pour sa généreuse attention.

Après avoir bien mangé, et surtout bien bu, les Hennuyers organisèrent une vadrouille monstre. Tous se distinguèrent, mais la palme revint à Margnies, de Mons : on crut un instant ses jours en danger.

Les délégués brabançons ont apprécié ce qu'ils avaient absorbé en mesurant ...ce qu'ils remirent...

Comité : *Président*, Henry Labouverie; *secrétaire*, Paul Evrard *trésorier*, J. Haccart; *porte-drapeau*, R. Stiénon.

Les cénobites tranquilles.

Société essentiellement scientifique, gastronomique et humanitaire.

But : Etablir un rationnement pour l'espèce humaine d'après Kellner.

Les membres poussent le dévouement jusqu'à se prêter comme sujets d'expériences, nous avons déjà pu étudier les questions suivantes :

Sur *Jean le Verrat* : maximum d'assimilation.

Salsifis : les conserves intestinales.

Levit : phénomène de réjection de certains liquides.

Le Bracq : décomposition des matières albuminoïdes entraînant des dégagements tonitruants de gaz sulfureux.

Le Bouchi : dosage calorimétrique des matières hydrocarbonées par son indicateur nasal.

Lagaric : l'équivalence de l'assimilation et de la désassimilation.

Lieux d'expériences : W. C. — Aigret (Namur) — Cosmopolite (Bruxelles) — Scala (Namur), etc., etc.

Les rapports sur ces différentes questions ont été envoyés à l'Académie des Sciences.

Autres Cercles.

Cercle Sportif.

Cercle des Etudiants Hellènes : « Dimitra ».

Cercle des Etudiants Espagnols.

Cercle des Etudiants Polonais.

Cercle Musical : « La Paloma ».

Quarantième anniversaire de la fondation du Cercle des Etudiants Wallons libéraux : 24. 25 et 26 janvier, à GAND.

Quel chaud anniversaire fut celui-ci ! Quel enthousiasme !

Quelles bonnes journées pour la « Wallonne » et pour tous ceux qui prirent part aux festivités qu'elle organisa !

VENDREDI 24.

Une vive animation règne à la Maison des Etudiants. Nos fiévreux camarades se rendent à la gare, pour recevoir les délégués de toutes les villes universitaires accourus pour célébrer avec nous le glorieux anniversaire.

Parmi les délégations les plus importantes, citons : Lille, Bruxelles, Liége, Mons, Gembloux, Anvers...

Après quelques monômes en ville, soulignés par de vibrants couplets, le cortège, précédé de nombreux flambeaux, se rend à la Maison.

L'extrême loquacité du camarade Lequeux, secondée par un porto délicieux, enthousiasme les cœurs. Mais tout le succès de cette première journée fut certes pour la représentation du Théâtre Minard. La salle était pavoisée de nombreux drapeaux belges et français.

S'y étaient donnés rendez-vous, tous nos professeurs libéraux, une multitude de toilettes claires et d'habits noirs, et aussi, devons-nous le dire, un contingent considérable d'étudiants, parmi lesquels certains se trouvaient déjà fort émus !

Le spectacle comprenait « *BEBE* », la délicieuse et hilarante comédie de Blum; la troupe du Minard l'interpréta d'excellente façon et le public fut prodigue d'applaudissements.

Le « clou » de la soirée fut sans contredit pour l'amusante et

spirituelle revue « ON BROSSE ?...» du camarade Gombault(*). Elle mettait en relief les mauvais... et bons côtés de la vie universitaire gantoise, les affres du bloc, la sympathie des étudiants wallons pour leurs professeurs libéraux, les joies de funambulesques vadrouilles.

Certains refrains même, à l'heure actuelle, ont acquis le droit de ban. Quelques tirades bien senties et une apothéose au cours de laquelle nous fut remis le nouveau drapeau de la Wallonne furent accueillies par des acclamations,voire même des ovations.

Que le camarade Gombault et les excellents interprètes de sa revue, parmi lesquels nous citerons spécialement Madame Tobel et le camarade Paté, reçoivent ici encore une fois nos chaleureux remerciements.

Quant à dire ce qui se passa après la fête du Minard : exhubérants furent les étudiants, et très effacés... nos souvenirs...

SAMEDI 25.

Malgré le froid et les fatigues de la veille, une centaine d'étudiants prirent place à bord du vapeur qui devait nous conduire à Terneuzen. Un vent glacial balayait le pont. De la triple abondante réchauffait les cœurs et faisait monter une série de de vapeurs thermales au visage blême de nos camarades.

(*) Ni le compte-rendu de fin d'année, ni celui des fêtes ne pourrait retracer les amusants et piquants épisodes qui marquèrent les répétitions. Disons qu'elles furent menées avec un entrain tout estudiantin et se prolongèrent parfois jusqu'aux heures claires. Consultez à ce sujet les chauds camarades qui y prirent part et quelques actrices du Théâtre Minard. Il parait même qu'au cours d'une de ces sorties, le camarade Gillau, de crainte de tomber sur quelque confesseur de l'ordre Manganate, s'acquit un droit de chasse sur tous les animaux de ses domaines boisés et fleuris.

Eclairés à la lueur d'une lampe belge, dont l'éclat leur fut désagréable, ils la transformèrent en ballon de boxe ! !

L'arrivée à Terneuzen et les quelques heures que nous y passâmes ne furent mêlées que de quelques incidents : les jeunes et accortes hollandaises aux bras étranglés et aux accroche-cœur tirebouchonnants en firent tous les frais.

Au moment de nous embarquer, un télégramme de François nous parvint de Gand, portant ces mots laconiques : « Et l'on s'embrasse par delà les frontières ».

Le retour dépassa toutes les espérances : certains camarades s'évanouirent d'enthousiasme, d'autres en... débordèrent. L'hymne à Gambrinus était sonnée de temps en temps par l'orchestre dont les dissonances et la tonitruance ne permettaient plus aux camarades d'accompagner ces gais refrains.

A Gand, un bal et un punch réconfortant nous attendaient...

Le bal fut plus frénétique que tout autre ! Deux journées ne l'avaient-elles pas préparé? Les gentes et capiteuses dames, accourues des salons du plus beau monde de la cité des Artevelde, se prodiguèrent à l'envi; les étrangers furent particulièrement l'objet de leur générosité; certains en ont gardé un souvenir troublant...

DIMANCHE 26.

La matinée fut occupée par la visite de la caserne des pompiers où le commandant Welsch avec sa bienveillance accoutumée, nous montra ses hommes dans leurs plus intéressants travaux.

Le banquet qui suivit ne fut pas sans attraits nombreux et variés, présidé par Monsieur Massau, l'éminent professeur des Ecoles; tout y fut occasion de toasts et de folles chansons. Notre président d'honneur donna l'exemple, il fut suivi par Jujules, le nébuleux des Nébuleux, Lepoivre, François et tout ce que la Wallonne compte de chanteurs et de fins diseurs.

Un tonneau d'adieu clôtura heureusement ces fêtes qui furent pour ce cercle, une occasion de manifester sa vitalité et sa

franche camaraderie et son attachement à la cause estudiantine.

Tous les camarades qui participèrent à ces festivités, en garderont certes un excellent souvenir. Que de fois, plus tard, mêlés à l'activité sociale, se remémoreront-ils les heures joyeuses et la folle gaîté que le quarantenaire leur a procurées ! Plusieurs, d'ailleurs, ont pris l'engagement de se retrouver ici, en 1913, au Quarante-cinquième anniversaire de notre chère Wallonne.

Le secrétaire, VANDERSCHUEREN.

Le X^me^ Congrès des Etudiants Libéraux Belges.

Ce congrès tint cette année ses assises à Gand, les 16 et 15 février 1908.

Lire le compte-rendu publié par l'*Echo des Etudiants* dans le numéro du 20 février 1908.

Inauguration du Monument FRANÇOIS LAURENT.

Nous ne pouvons, sans manquer à notre devoir d'étudiants, de libéraux et de libres-penseurs, ne pas parler de l'inauguration du monument Laurent. Donc, le 22 novembre 1908, une foule de notabilités belges, étrangères, une foule d'humbles aussi, rassemblés sur la place qui porte son nom, saluaient pour la première fois la statue de l'illustre professeur, entourée de hautes figures symboliques.

Œuvre digne, absolument évocatoire au dire de ceux qui en ont connu le modèle, et à laquelle on ne puisse reprocher que le cadre peu adéquat, ce me semble. A ce propos, qu'il me soit permis d'exprimer à Monsieur Van Biesbroeck, pour qui j'ai de l'admiration, l'étonnement que je ressentis à voir son monument planté là, en plein air, comme un pan de mur géométrique, sans le fond lumineux du ciel qui en découpe les formes, ou sans quelque fond architectural où s'absorbe la régularité grossière d'un parallélipipède de pierre bleue.

François Laurent, habillé de sa toge, est assis dans sa chaire, la tête penchée, les yeux fixes, le visage reflétant l'obsession d'un problème. Il pense la bonne pensée. Toute sa vie est dans

cette attitude vénérable. C'est ce qu'il faut conclure des beaux discours que Messieurs De Ridder, Leboucq et Braun ont prononcés à l'heure de l'apothéose.

Esquisserais-je une biographie du juriste, du philanthrope, de l'homme politique, du professeur, du philosophe qui, selon l'épigraphe de sa statue, a bien mérité de la Ville de Gand, et qui, selon tous, a bien mérité de l'humanité entière? Ne vaut-il pas mieux ne chanter que sa louange et attendre qu'une plume autorisée présente au monde l'exemple d'une existence dont les lignes durent être plus curieusement nobles encore que les pages, et les mots que les lignes ?

Ah ! qu'une société d'étudiants libéraux se charge d'une telle publication, et elle aura fait pour le Progrès, pour l'Idée, et pour elle-même, plus que jamais, plus que personne !

La vie de François Laurent est une leçon de sagesse, et son souvenir n'avait nul besoin de statue pour être immortel.

L. V.

PRESSE UNIVERSITAIRE.

L'Echo des Etudiants (Bruxelles).

Il y a deux ans, l'*Almanach* annonçait la fusion par laquelle les anciens *Journal des Etudiants* et *Etudiant Libéral*, s'étaient réunis sous le titre d'*Echo des Etudiants*. Depuis lors, le nouvel organe jouit du périlleux honneur de constituer seul toute la presse universitaire de Bruxelles.

Avoir et surtout garder l'oreille de notre turbulente gent escholière, n'est pas chose toute simple. La fusion s'était faite au nom de l'Union Estudiantine; il s'est trouvé des esprits fougueux pour réclamer une opposition et affirmer les effets salutaires en principe d'un journal concurrent. De plus, la grande extension et la diversité du public de l'Echo mettaient celui-ci en demeure de satisfaire à des exigences multiples et pas toujours conciliables.

De là plusieurs tentatives, nées du sentiment très naturel de réaction que suscite tout monopole, en vue de fonder un nouvel organe. Ce fut d'abord la proposition de créer un « *Moniteur de la Générale* »; le grand intérêt que notre Université porte à la presse estudiantine apparut de façon singulière à cette occasion; la question fit l'objet de vives discussions dans deux assemblées générales extraordinairement nombreuses, et fut deux fois ajournée.

« *L'Echo* » défendait qu'il était légitime que le journal qui représentait l'opinion estudiantine de Bruxelles, fût nettement libéral, quoique ouvert à toute discussion. Les adversaires prétendaient soutenir le principe du libre examen en exigeant un « *Moniteur* » neutre; c'étaient surtout les socialistes et les adversaires de la politique à l'université qui occupaient ce point de vue.

Nous sommes heureux de constater à l'honneur de l'esprit d'action de nos camarades, que l'initiative née, loin de désarmer devant son échec, se manifesta par la création simultanée de deux journaux : « *La Revue Universitaire* » et l' « *Etudiant Socialiste* ». Ils ne connurent chacun que quelques numéros.

Cette tentative malheureuse l'année dernière fut reprise tout récemment dans des conditions très semblables.

Aux griefs anciens on en ajoutait un nouveau : un journal d'étudiants ne doit pas être une individualité, même si celle-ci, par tendance spontanée, et par goût propre, traduit naturellement l'esprit estudiantin.; il doit être l'émanation directe de la population universitaire, soumis à tout instant à son mandat impératif. « *Bruxelles Universitaire* » fut fondé pour satisfaire à ces désidérata; il devait, dans la pensée de ses promoteurs, être la propriété d'une société d'actionnaires, qui éliraient les administrateurs et les rédacteurs et dirigeraient la tenue de la feuille. L'apparition du premier numéro du nouvel organe ne fut pourtant pas le fanal qui aurait pu concentrer spontanément les éléments de l'organisme compliqué qu'on projetait et l'affaire en resta là.

Certes « *l'Echo* » aurait accueilli ses nouveaux confrères avec la plus franche camaraderie, mais il ne peut s'empêcher de faire à propos de ces échecs successifs, une constatation qu'il considère comme très précieuse : Nous avons montré que toutes ces tentatives se faisaient au nom des mêmes idées : leur condamnation est celle de l'esprit qui les inspira.

Quand « *l'Echo* » prétendit que l'Université de Bruxelles était foncièrement libérale, il avait raison; quand il disait que la jeunesse universitaire ne pouvait se désintéresser de la politique, il avait raison. Il obligea les neutres et les socialistes à se compter et à se manifester; leur échec confirma la position nette que Bruxelles avait prise il y a deux ans au IX^e^ Congrès des Etudiants Libéraux en faisant voter un ordre du jour invitant à la lutte contre l'indifférentisme en matière politique. « *L'Echo* » vient de nouveau de recevoir dans ce sens le plus flagrant mandat impératif.

Puisse le lecteur, au nom de l'intérêt général de la question, nous pardonner de lui avoir servi la biographie d'un personnage que nous étions simplement chargés de lui présenter.

L'Etudiant libéral liégeois.

Le vaillant journal de la jeunesse libérale estudiantine a pris depuis peu, un essor considérable qui réjouit tous les anti-cléricaux.

Fondé il y aura bientôt quatre ans, l'« *Etudiant Libéral* » a mené avec vigueur le bon combat pour la propagation des nobles idées du libéralisme. il s'est fait aussi l'organe des revendications universitaires et, dans ce but, ouvre largement ses colonnes à tous les étudiants,

Cette année encore, l'E. L. a mené une vigoureuse campagne contre le favoritisme gouvernemental et a protesté énergiquement contre les nominations scandaleuses qui furent faites cette année au profit des profs Nève et Janssens, deux produits de Louvain.

« *L'Etudiant Libéral* » a vu sa vogue s'accroître encore davantage cette année par la publication de caricatures professorales hebdomadaires qui ont obtenu un gros succès et ont placé ce journal à la tête du journalisme estudiantin liégeois.

Une large part est réservée aux articles humoristiques et littéraires, ainsi qu'à la chronique universitaire, tandis que de nombreux échos émaillent agréablement les colonnes.

De nombreux correspondants sont attachés au journal; on en compte à Paris, Gand, Bruxelles, Mons, Anvers, Gembloux, et ces collaborations précieuses renseignent utilement les camarades liégeois sur l'activité estudiantine dans les autres villes universitaires.

Liége Universitaire.

« *Liége Universitaire* », organe de la jeunesse anti-cléricale, fêtera bientôt sa quinzième année d'existence. Ce journal s'occupe spécialement des questions de réformes universitaires, nominations, et de la question des étudiants étrangers, question qui a soulevé déjà de vives, mais intéressantes polémiques. Les articles du camarade Maurice de Fragnée sont très remarqués, sans oublier ceux du docteur Kalbus, Lhun, etc.

Cette année, « *Liége Universitaire* » a organisé une soirée estudiantine chatnoiresque qui a parfaitement réussi.

« *Liége Universitaire* » et « *L'Etudiant Libéral Liégeois* » sont les deux seuls journaux estudiantins qui existent à Liége. « *L'Etudiant Liégeois* » feuille neutre, est mort l'an dernier et ne reparaîtra probablement pas, faute de rédacteurs, d'abonnés et de lecteurs.

Estudiantina.

« L'Estudiantina », le journal des étudiants de l'Institut, vient d'entrer dans sa 3e année d'existence.

Ce n'est pas tant un journal estudiantin qu'une tribune ouverte à tous les étudiants désireux de se perfectionner dans la voie du journalisme.

Et la diversité des sujets traités — Industrie, Littérature, Art, Chronique estudiantine, enfin tout, rendent ce petit hebdomadaire intéressant pour la généralité.

NOS PORTRAITS

NOS PORTRAITS

Monsieur Eugène DAUGE

La demande faite par le Comité de publication du XXV^e^ Almanach d'écrire la biographie de M. le professeur Dauge a fait revivre en moi des souvenirs multiples, et c'est avec plaisir, que je me suis rappelé les années passées à la faculté de droit, il y a tantôt dix ans.

J'ai revu la cour carrée de l'Université où relisant un texte de Laurent ou des Pandectes et fumant la première cigarette de la journée, on attendait les professeurs; où au printemps la verdure avait des teintes si tendres, où trois maronniers (*) fleurissaient en Avril, nous donnant la nostalgie des campagnes lointaines et des promenades aux rives enchanteresses de la Lys.

En ma mémoire, des silhouettes de professeurs ont passé. J'ai revu Van Wetter, au ton saccadé, exposant avec une clarté lumineuse les principes du Droit

(*) Passant l'autre jour par la Cour de l'Université, j'ai vu avec regret que les trois pauvres marronniers avaient disparu. A qui portaient-ils ombrage? Quel est le barbare coupable de ce crime?

Romain; Rolin, onctueux et disert nous initiant en phrases élégantes aux règles du Droit pénal et aux subtilités du Droit international privé ; De Ridder, debout en chair, luttant d'une voix sèche, pour faire partager ses idées, empreintes toujours d'un grand amour de la liberté et du sentiment du progrès infini de l'humanité. Et puis, Sérésia, à la physionomie de chanoine, jonglant avec les articles du code, tâchant de faire travailler ses élèves par eux-mêmes, leur apprenant à se guider dans le labyrinthe des lois par la raison et le respect du texte; De Brabandere au sourire sceptique et bon enfant; Nossent, à la voix éteinte et toussotante, et puis d'autres et d'autres encore...

Parmi tous ces souvenirs je m'arrête avec complaisance à la figure pensive du professeur Dauge, donnant son cours de droit commercial, avec clarté et précision, d'une voix très douce, très chantante, dénotant l'homme serviable et bon.

***

Fils de Félix Dauge, le tant regretté professeur aux écoles spéciales, et échevin de l'instruction publique, dont la mémoire reste vénérée à l'Université, Monsieur Eugène Dauge naquit à Gand le 4 avril 1858.

Il fit ses études moyennes à l'Athénée Royal de Gand, et ses études de Droit à l'Université de la même ville.

En 1880 il obtint le diplôme de docteur en droit, et se fit inscrire au barreau.

Il fut présenté à la Cour par Adolphe Dubois, l'avocat éminent, le grand juriste, qui fut une gloire du barreau de notre ville, à l'école duquel se formèrent une pléiade de disciples qui portèrent bien haut le renom de l'Ordre. Le jeune avocat fut digne d'un tel maître. A peine avait-il fait ses premières armes au Palais, que M. Dauge prit part avec succès au concours pour la collation des bourses de voyage. Il séjourna à Paris, où il suivit les cours de la faculté de droit et de l'école libre des sciences politiques, tout en fréquentant les audiences du Palais. Il se rendit ensuite à Heidelberg, où il suivit entre autres les cours de l'illustre Bluntschli.

Rentré à Gand en 1882, il occupa une place marquante au barreau, s'attirant la sympathie de tous ses confrères par sa correction et la loyauté de son caractère.

Mais le barreau exige un caractère spécial, combatif et ardent, c'est une lutte perpétuelle, sans trève, sans répit; aussi les goûts de M. Eugène Dauge, le portèrent-ils vers une carrière plus calme, plus en rapport avec son tempérament pacifique. Il se consacra à l'enseignement du droit.

La même année, 1882, il fut par arrêté royal du 28 septembre, chargé de faire à la section spéciale pour la formation de professeurs de sciences commerciales, section de l'école normale annexée à la faculté des sciences de l'Université de Gand, les deux cours de « principes généraux de Droit civil et de Droit commercial ». Ces cours étaient délaissés par M. Sérésia qui

venait d'être nommé professeur à la faculté de droit.

Le 23 octobre 1883, il fut chargé de faire, en outre, à la même section, un cours spécial de « droit des gens ».

Bientôt le Gouvernement reconnaissant les mérites du jeune professeur, le nomma chargé de cours à l'Université. Par arrêté ministériel du 26 janvier 1884, il fut chargé de faire à la faculté de droit un « cours pratique de droit civil pour les élèves du notariat ». Avant la loi du 10 avril 1890, qui institua le cours désigné au programme sous le nom de « Cours d'application », les aspirants au grade de candidat notaire n'étaient assujettis à aucun exercice pratique. Le cours en question avait pour but de remédier à cette lacune. Il était d'ailleurs purement facultatif, et fut maintenu avec ce caractère sous l'empire de la loi de 1890.

En juin 1884, la ministère libéral tombe.

Les cléricaux avaient mené la campagne électorale en grande partie sur la question des impôts, occasionnés disaient-ils, par le gaspillage scolaire, par la reconstruction d'écoles monumentales, qui endettait le Trésor, par la création de cours inutiles.

Maintenant, après vingt cinq ans de règne clérical, il est vrai que plusieurs écoles officielles n'existent plus, mais le nombre d'illettrés ne diminue pas, les impôts n'ont fait que progresser, et parait-il, l'état du Trésor est de plus en plus précaire. Il est vrai qu'à la place d'écoles, on a construit des gares luxueuses comme des palais, et des prisons pourvues de tout le confort moderne.

La chute du ministère libéral eut sa répercussion sur la carrière professorale de M. Eugène Dauge. Un des premiers actes des cléricaux arrivés au pouvoir, fut le 31 juillet 1884, la suppression de la section commerciale de l'école normale des sciences. M. Dauge se vit ainsi retirer une partie notable de ses attributions. Il occupa alors les fonctions de secrétaire particulier de M. Lippens, à cette époque bourgmestre de Gand et membre de la Chambre des Représentants, et travailla avec lui jusqu'en 1890.

Lorsqu'un arrêté royal eut institué dans les facultés de droit des Universités de l'Etat un grade et un diplôme scientifiques, de licencié du degré supérieur en sciences commerciales et consulaires, il fut chargé, le 26 septembre 1897, de faire le cours « d'Eléments du droit civil » destiné aux aspirants licenciés.

Pendant l'année académique 1897-98, M. Dauge fut chargé de suppléer M. le professeur Nossent, en congé pour motif de santé, dans le cours de Droit civil (Livres I et II).

Un arrêté royal du 22 décembre 1899, le nomma professeur ordinaire à la faculté de droit, en remplacement de M. le professeur Callier, admis à l'éméritat. Il fut chargé d'y faire les cours « d'Eléments du droit commercial et de Notions de législation commerciale comparée », délaissés par M. Callier, et conserva les cours d'exercices pratiques pour les élèves du Notariat et d'Eléments du droit civil destinés aux licenciés en sciences commerciales.

Il fut déchargé, sur sa demande, du premier cours par arrêté royal du 12 novembre 1900, du second par arrêté royal du 12 janvier 1907.

Le roi, reconnaissant les éminents services rendus par M. Dauge à l'enseignement public, le nomma chevalier de son ordre par arrêté du 27 mars 1907.

***

L'hommage, que les étudiants libéraux rendent M. le professeur Dauge, en lui dédiant leur 25e Almanach est complètement justifié et mérité. Par sa connaissance approfondie du droit, par sa méthode d'enseignement, M. Dauge occupe une place marquante parmi les professeurs de notre faculté de droit.

Cette faculté, qui a compté parmi ses membres des professeurs comme Haus, Laurent, et Sérésia, pour ne citer que les disparus, est célèbre dans le monde savant. Le cours que M. Dauge y professe, est digne d'un tel milieu, et maintient le haut renom dont jouit notre Université.

L'étudiant en quittant l'Athénée ou le collège, et la faculté de philosophie, est fort surpris en abordant l'étude du droit. Avant, ses études revêtaient un caractère dogmatique où la mémoire jouait un rôle prépondérant; maintenant il lui faudra réfléchir, tâcher de trouver la vérité au milieu de controverses, n'ayant comme guide que la loi, interprêtée par le texte, par les traditions, par les besoins de la vie économique et morale. Le rôle du professeur de droit, qui doit guider

ses élèves, leur montrer les chemins à suivre, tout en laissant libre cours aux initiatives individuelles, est donc de première importance. Ce rôle, M. Dauge l'a admirablement compris. Son cours de droit commercial est étonnant de clarté et de précision. Suivant scrupuleusement le texte, il avance à pas surs, il rejette les controverses inutiles et les discussions d'écoles, et en revient au principe, à la lumière desquels il interprête la loi. Rarement, il impose une solution, il indique la voie à suivre, expose sa manière de voir, ne rejette pas à priori une solution contraire à la sienne, si toutefois, cette dernière est logique, et ne s'écarte pas des règles primordiales régissant la matière. Tout en respectant l'autorité des auteurs, il n'en est pas esclave, il discute leurs avis, et en exige la justification. M. Dauge tâche de rendre le droit le moins abstrait possible, il cherche des exemples dans la vie journalière et pratique, se fait ainsi mieux comprendre, et augmente l'intérêt de son enseignement.

Nous venons d'énumérer les mérites du savant, comme homme, M. Dauge ne le cède en rien au professeur. Son commerce est facile et plein de charmes. Toujours à la disposition des étudiants, pour les conseiller, stimuler leur courage, il est aimé et respecté à l'Université.

Ses adversaires politiques sont les premiers à lui rendre hommage. Libéral sincère, il est par le fait même, largement tolérant. Il n'est pas de la famille des Homais, dont l'espèce heureusement tend à disparaître.

Il ne considère pas, comme on le fait, hélas, tant en Belgique, l'adversaire politique comme un être inférieur, dont il faut se méfier. Il respecte toutes les convictions sincères, demandant pour lui, la même liberté qu'il accorde généreusement aux autres.

Ce qui rend encore les rapports avec M. Eugène Dauge si faciles, si cordiaux, c'est son extrême honnêteté, la droiture de son caractère, la confiance sans limites, que l'on peut attacher à sa parole. Ces qualités sont en somme un patrimoine de famille, c'étaient celles que possédait son père, Félix Dauge, dont la mémoire reste toujours vivante et respectée, ce sont celles de son frère M. l'avocat Joseph Dauge, qui ont valu à ce dernier l'honneur d'être élu cette année, bâtonnier de l'ordre.

Aussi est-ce avec bonheur que les étudiants libéraux rendent un hommage de reconnaissance et d'admiration à M. Eugène Dauge en lui dédiant leur Almanach de 1909, comme leurs prédécesseurs étaient heureux en 1887, de rendre le même hommage à son père.

***

Nous faisons suivre ces quelques notes de la liste, d'ailleurs incomplète, des publications de M. le professeur Dauge Eugène.

1884. De la Procédure des actes respectueux. (*Belgique Judiciaire* 1882, N° 22, 24, 28).

1890. Sur l'emploi de la police communale par les autorités judiciaires. *(Belgique Judiciaire* 1890, *N°* 38, 39 *et* 40, et *Librairie Ad. Hoste, Gand* 1890*)*.

1891. Sur la police des théâtres. *(Belgique Judiciaire* 1891, *N°* 41*)*.

1893. La preuve offerte par un enfant naturel, de l'identité du père qui l'a reconnu, ne constitue pas une recherche de paternité. *(Belgique Judiciaire* 1893, *N°* 61, et 1894, *N°* 49*)*.

1902. Collaboration à la notice sur la vie et les œuvres d'Alfred Sérésia, publiée par M. Van Wetter, professeur à l'Université de Gand, dans la *Belgique Judiciaire de* 1902, *N°* 56, 57, 58.

L. H.

Monsieur Camille DE BAST

SÉNATEUR.

Monsieur Camille De Bast, sénateur libéral de l'arrondissement de Gand-Eecloo, appartient à une de ces grandes et vieilles familles gantoises où se transmettent, de père en fils, le goût du travail, le dévouement à la chose publique et l'exercice de ce devoir social qui incombe aux classes fortunées: l'exercice de la charité. Il n'a pas, nous aurons l'occasion de le montrer dans ces pages brèves, laisser péricliter cet héritage entre ses mains.

Il suffira d'énumérer ses multiples charges et fonctions pour donner une idée du labeur qu'il accomplit journellement. Malgré le poids des ans qui viennent : Membre de la commission des Hospices Civils, Président de la commission du Mont de Piété, du Comité de défense des écoles officielles, du cercle des Sans Nom non sans cœur, Vice-Président de la Banque de Gand, de la Société pour la construction de maisons ouvrières, de l'Œuvre de l'Hospitalité de nuit, des Anciens Elèves de l'Athénée, Membre du comité de la

Société Callier, de la Ligue du Commerce, etc., etc. Celui qui a l'honneur d'écrire ces lignes habite en face du home de M. De Bast; souvent il voit, la nuit, le cabinet de travail qu'il connait si bien, parce qu'il s'ouvre parfois devant lui, éclairé jusqu'aux heures tardives, et le matin l'huis s'ouvrir, dès la première heure, devant de nombreux visiteurs dont la plupart viennent demander une faveur ou implorer une assistance que « Monsieur Camille » ne sait pas refuser. Plus tard, c'est le tour des affaires et des devoirs professionnels.

Le parti libéral gantois a fait appel à Monsieur De Bast depuis plus de trente ans, et cet appel a toujours été entendu, surtout aux mauvais jours. Le fils a fidèlement suivi la voie tracée par son père, M. De Bast, ancien représentant et sénateur de Gand, il a servi le parti libéral dans les plus humbles fonctions comme aux plus hautes charges.

Aujourd'hui surtout que tant de jeunes gens font fi de cet apprentissage, nous aimons à rappeler ses débuts dans la politique comme membre des sous-comités de l'Association Libérale, fonctions modestes et souvent ingrates, où l'on apprend à connaître les idées et les besoins de l'électeur, et que De Bast devait si bien remplir. L'association libérale l'appela bientôt au Comité Central et l'envoya au Conseil Communal de 1875 à 1897. Dans cette dernière assemblée il s'occupa de toutes les questions qui intéressent l'industrie, le commerce, les finances et la bienfaisance publique et c'est grâce à son intervention énergique, documentée,

basée sur la claire connaissance des faits, que le Mont de Piété fut maintenu.

Une popularité de bon aloi rapidement conquise, en avait fait le candidat obligé dans toutes les grandes batailles électorales, précisément aux jours pénibles où la faveur populaire s'était détournée du libéralisme, et, où une poignée de dévoués et d'irréductibles continuait une lutte sans espoir, mais non sans gloire.

Ses amis inscrivaient d'office le nom de De Bast sur leurs listes de candidats aux élections pour la Chambre en 1890 et 1892, et sur celles pour le Sénat en 1892 et 1894, sachant que ce nom était une force et que le dévouement de celui qui le portait était acquis à la cause.

C'est en 1900 que M. De Bast fut élu sénateur suppléant, et, en 1907 qu'il alla siéger au Sénat en remplacement de son vieil ami des bons et des mauvais jours, le tant regretté H. Lippens. Les électeurs renouvelèrent son mandat avec éclat en 1908 et lui adjoignirent un second sénateur libéral M. J. J. Dierman.

M. De Bast a eu l'occasion de montrer au sénat ce qu'il est : un libéral ardent, prêt à s'opposer vigoureusement à toutes les entreprises des gens d'église et des gens de main-morte, prêt à assurer, dans tous les domaines, le progrès social et politique, tout en sauvegardant la liberté et l'initiative individuelles, et incapable de transiger avec le devoir dès que sa conscience a parlé.

Il s'occupa à notre chambre haute spécialement des questions commerciales et financières et surtout de la

délicate question des aliénés, que peu de parlementaires connaissent et à laquelle les cœurs généreux se sont insuffisamment intéressés jusqu'ici. M. De Bast se fit le défenseur avisé de ces malheureux, victimes de l'esprit de lucre des directeurs de communautés religieuses, qui font de leurs asiles, auxquels quelque saint sert d'enseigne, de véritables entreprises commerciales.

Tout en reconnaissant le dévouement individuel des membres des communautés, il a montré que c'est précisément par suite de leurs vœux de pauvreté que les corporations religieuses exercent en cette matière un véritable monopole et l'exploitent au profit de leurs couvents qui accumulent ainsi d'immenses richesses.

Aucune de ces communautés ne reçoit gratuitement un indigent. Ceux-ci ne sont admis que moyennant le payement par les pouvoirs publics de la journée d'entretien, prix qui leur laisse un honnête bénéfice.

M. De Bast a appelé l'attention du gouvernement sur la situation mal définie des médecins de ces asiles, qui se trouvent placés sous la dépendance des directeurs et des chefs des communautés religieuses, ne jouissent par suite d'aucune indépendance et ne peuvent réaliser aucun progrès qui aurait pour résultat de réduire les bénéfices.

Il a enfin préconisé la substitution de la régie à l'exploitation privée, ainsi que la régie est organisée dans les prisons et les écoles de bienfaisance.

Nous croyons savoir qu'il aura prochainement l'occasion de revenir sur la question et qu'il saura montrer au pays toute l'étendue du mal.

Nous devons signaler encore les vues de M. De Bast en matière coloniale et congolaise. Il vota contre la reprise et l'annexion parce qu'il estimait qu'elle aura sur la situation budgétaire une influence désastreuse et qu'elle est de nature à exposer notre indépendance et notre existence nationale à de graves dangers. Puisse-t-il se tromper !

Le philanthrope ne saurait pas être oublié. La philanthropie a toujours apparu à M. De Bast non pas seulement comme une vertu, mais comme une obligation, un véritable devoir social.

C'est en qualité de membre de la Commission des Hospices et spécialement de Président des Sans nom non sans Cœur, qu'il a le plus utilement et le plus noblement exercé ce devoir. Il en a tracé lui-même les règles dans son discours prononcé à l'assemblée jubilaire de son cercle philanthropique :

« Toujours nous avons procédé à la répartition des secours avec une parfaite impartialité, pratiquant ainsi la vraie charité, la seule digne de ce nom; car ce ne serait plus faire la charité, si les secours devaient servir de prétexte pour opprimer les consciences et asservir les malheureux. C'est animés de cet esprit de tolérance que nous sommes intervenus chaque fois qu'une calamité est venue éprouver notre population ouvrière ». — Et des centaines de pauvres sont là pour attester la sincérité de ces paroles.

Monsieur De Bast dans sa modestie, en voudra peut-être à l'auteur de ces lignes, de la sympathie que sa plume n'a pas pu dissimuler; mais la lumière n'est pas faite pour être mise sous le boisseau. Les vies parfaitement utiles à la chose publique, dans l'acception la plus noble et la plus large du mot, sont rares et la jeunesse estudiantine sera heureuse d'en saluer une avec respect.

M. De Weert.

NÉCROLOGIE

A LA MÉMOIRE

DE MONSIEUR

Victor DENEFFE

Docteur en médecine

Docteur spécial en sciences chirurgicales

Directeur de la clinique ophthalmologique

Membre de l'Académie Royale de médecine

Officier de l'Ordre de Léopold

né à Namur le 23 juin 1834

décédé à Gand le 10 juin 1908.

A LA MÉMOIRE

DE MONSIEUR

Jules DE VIGNE

AVOCAT

Membre de la Chambre des Représentants

décédé à Gand, en décembre 1908

A LA MÉMOIRE

DE MONSIEUR

Georges Walin

AVOCAT

Ancien Président de la Société Générale.

A LA MÉMOIRE

DU CAMARADE

TUASON

ÉLÈVE-INGÉNIEUR

décédé pendant l'année académique

1908-1909

POLITIQUE

PAUL JANSON
PAUL HYMANS
ALBERT DEVÈZE

HISTOIRE

ROBERT GILLON
HENRY VAN LEYNSEELE

Question Militaire

Discours prononcé par M. PAUL JANSON, à la Chambre des Représentants, en séance du 22 décembre 1908.

MESSIEURS,

Il est d'usage dans cette assemblée que, lorsqu'une proposition de loi est déposée par un collègue, quelle que soit l'opposition qu'elle puisse et doive rencontrer, la prise en considération soit admise.

Mais il y a dans l'occurence des circonstances tout à fait exceptionnelles qui ne nous permettent pas d'obéir à ce sentiment de courtoisie et qui nous commandent impérieusement de prendre une résolution tendant à écarter de nos débats la proposition en question.

Messieurs, vous avez entendu le discours de l'honorable ministre de la guerre. Il comprenait deux parties essentiellement distinctes.

Dans la première, après avoir pris évidemment, tous les renseignements nécessaires, après avoir consulté tous les documents utiles, et interrogé les officiers compétents, il nous a dit qu'il devait arriver à cette conclusion, qu'il a formulée par deux fois, que, non seulement l'effectif de paix prévu par la loi organique de la défense nationale n'était pas atteint, mais que, chose assurément plus grave, très grave, l'effectif de guerre était inférieur à celui qui avait été prévu et jugé nécessaire pour assurer la défense nationale.

Puis, dans ce discours que nous avons écouté avec une attention extrême et un vif intérêt, l'honorable ministre a esquissé en grandes lignes quelles étaient suivant lui, les réformes à accomplir.

S'il m'était permis, ce que je fais rarement, d'évoquer un souvenir personnel, je dirais que c'est avec une certaine satisfaction que j'ai entendu l'honorable ministre proclamer la nécessité du service personnel et général, avec réduction du temps de service. C'est, en effet, l'opinion que je défends depuis 1868, opinion que je n'ai jamais abandonnée, parce que j'ai cette conviction, en politique, — et c'est ce qui empêche les défaillances et les désespérances, — que ce qui est vrai, juste et équitable, doit finir par s'imposer.

Dans la seconde partie de son discours, l'honorable ministre a dit qu'il parlait en son nom personnel. Mais n'est-ce pas un spectacle extraordinaire qu'un ministre de la guerre, capable et compétent, à coup sûr, faisant partie du gouvernement, connaissant les besoins de la défense nationale, responsable de celle-ci,

n'est-ce pas un spectacle extraordinaire que ce ministre expose un système de réorganisation de l'armée, indispensable, suivant lui, pour assurer cette chose nécessaire et essentielle, est au-dessus des discussions des partis, qui s'appelle l'indépendance du pays et sa défense au cas où il se trouverait menacé par l'étranger.

Et d'autre part, nous assistons — malheureusement les ambassadeurs étrangers, qui étaient dans la tribune diplomatique y assistaient aussi, — à ce spectacle inouï, déplorable, lamentable, que le gouvernement dont il est membre et qui a pour premier devoir d'assurer l'indépendance de la patrie, se dérobe à ce devoir et se renferme dans une inertie que je dis aussi périlleuse que coupable ?

Arrive alors cette proposition de notre honorable collègue qui demande une enquête, d'ailleurs incomplète, insuffisante et illusoire.

Comédie, je ne dirai pas parlementaire, mais gouvernementale, concertée entre lui et le gouvernement.

Et l'on s'imagine que, après avoir entendu M. le ministre de la guerre parler comme il l'a fait, avec loyauté et patriotisme, après que la chambre a assisté à cette discussion dans laquelle, par des arguties, certains orateurs ont essayé de démontrer qu'il n'était point dans la vérité, après l'avoir entendu répéter ces affirmations, les maintenir avec énergie et réfuter victorieusement les objections qui lui étaient faites, on s'imagine que nous allons prêter la main à une enquête qui n'aurait d'autres résultats que de

démontrer son incapacité et sa légèreté, que de dire que la chambre n'a pas confiance dans l'exposé si péremptoire et si décisif qu'il a fait et qu'elle va passer son temps à contrôler ses chiffres ? Non, en vérité, celà n'est pas possible.

On peut délibérer sur toutes les questions et les ajourner, mais quand il s'agit de la défense nationale ou de la défense de la patrie, quand on sait que cette défense n'est pas assurée, l'heure n'est pas aux ajournements et aux délibérations, elle est à l'action et aux résolutions viriles: (*Applaudissements prolongés à gauche et à l'extrême gauche*).

Voilà, Messieurs, les raisons décisives qui nous condamnent à repousser cette proposition qui ajournerait sous de vains prétextes la présentation et le vote des mesures propres à assurer l'indépendance du pays.

Tenez, Messieurs, je m'étonne que la nécessité, non pas d'adopter le service personnel puisque vous l'avez si longtemps combattu, mais de le subir, ne s'impose pas à votre esprit.

Comment pouvez-vous, quand de grandes et puissante nations s'arment jusqu'aux dents, quand elles font passer tous leurs enfants par l'armée non seulement dans le but de défendre la patrie, mais peut-être aussi parfois dans un esprit de conquête, comment voulez-vous maintenir cet anachronisme qui s'appelle le tirage au sort à côté de cet autre anachronisme qui s'appelle le remplacement ?

Et, Messieurs, puisque l'opposition vient, parait-il,

d'une partie de la droite qui me semble surtout inspirée par le clergé et qui, sans le clergé, n'aurait pas la puissance qu'elle possède aujourd'hui, il me sera permis de lui dire : Tâchez donc de convertir vos prêtres à cette équité, à cette justice qui est au fond des propositions de M. le ministre de la guerre ; demandez-leur dans quel pays ils jouissent d'une situation privilégiée comme dans le nôtre; demandez-leur quel est le pays où ils sont les maîtres du gouvernement par personne interposée (*rires à droite*); demandez-leur dans quel pays les fonds de l'Etat sont dilapidés à leur profit (*applaudissements prolongés sur les bancs de l'opposition*); demandez-leur dans quel pays la mainmorte monacale s'étend davantage tous les jours; demandez-leur dans quel pays sous prétexte de liberté d'enseignement ils peuvent faire à l'enseignement public une guerre acharnée; demandez-leur dans quel pays enfin ils peuvent faire peser sur toutes les consciences libres la tyrannie contre laquelle le pays proteste (*nouveaux applaudissements sur les mêmes bancs*); demandez donc à ces prêtres de lire le beau livre de M. le comte d'Haussonville sur « l'Empire et l'Eglise ».

Qu'ils voient là ce que la domination étrangère leur a infligé de honte, d'humiliations et de tortures !

Qu'ils y voient comment sous celui-ci ils ont été traqués, persécutés à tel point que moi, qui suis l'adversaire de leur puissance, j'ai été ému en lisant les maux dont ils avaient été accablés !

Puissent ces leçons d'histoire et ces souvenirs des

persécutions que leur a valu la domination étrangère les rallier enfin, dans leur intérêt même, aux réformes que par un incroyable aveuglement, ils tentent par un dernier effort d'empêcher !

Et ces populations rurales que vous représentez, dites-leur les horreurs de la conquête; remémorez-leur ces deux invasions de 1814 et de 1815 dont l'affreux souvenir est vivant dans nos campagnes !

Nous voulons faire ce que le patriotisme et l'honneur commandent; nous voulons conjurer le péril que de l'avis du ministre de la guerre, nous menace. Nous oublions que nous sommes opposition parce qu'il s'agit de l'intérêt de la patrie; nous vous offrons notre concours et ce concours, vous le refusez !

Prenez garde ! un jour peut-être vous vous exposerez au plus terrible, au plus dur des remords, à celui que doit ressentir tout homme ayant le pouvoir d'assurer la défense de la patrie et qui se renferme dans une sorte de lâcheté dont le pays vous demandera compte. (*Très bien ! sur les bancs de l'opposition*).

Il n'y a pas de majorité dans la Chambre, dites-vous. C'est là une offense à la vérité.

Le débat a démontré qu'il y avait une majorité, non pas composée exclusivement de membres de l'opposition, mais d'hommes appartenant à tous les partis de cette assemblée. Et, si ce qui n'est pas, il n'y avait pas de majorité dans la Chambre, oseriez-vous faire à la nation cette injure de dire et de croire qu'il n'y aurait pas dans le pays une majorité en faveur des propositions du ministre de la guerre ?

Si cette question était posée devant le pays, celui-ci serait-il descendu à ce degré d'indifférence et de honte, de ne pas vouloir faire les sacrifices nécessaires en vue de défendre son indépendance? Non, messieurs.

Vous calomniez le peuple belge et vous avez peur qu'il ne fasse justice de vos calomnies.

Si, ce qui n'est pas, il n'y avait pas dans cette Chambre de majorité pour assurer l'indépendance de la patrie, le gouvernement aurait le devoir essentiel et primordial de faire appel au pays et de soumettre cette question vitale à son jugement.

Mais vous ne le faites pas, certains d'avance que son verdict imposerait au gouvernement l'impérieux devoir qu'il se refuse à accomplir aujourd'hui.

Nous vous laissons la responsabilité d'une pareille politique et nous avons le ferme espoir que le pays soucieux de son honneur et de son indépendance, lui infligera une solennelle et éclatante réprobation. (*Nouvelle approbation sur les bancs de l'opposition*).

Voilà pourquoi nous ne voulons pas voter la prise en considération. (*Applaudissements sur les mêmes bancs*).

La Question de la Défense Nationale

Le premier besoin, la première préoccupation, c'est de vivre. Quand la vie est assurée, on s'occupe de l'organiser : on s'efforce de l'améliorer, de l'embellir, d'en régler l'ordonnance, d'en augmenter la productivité et l'agrément.

Un peuple qui veut vivre doit garantir d'abord sa sécurité, son existence : plus il a de richesses et de bien-être, de facteurs de développement, d'espérances d'accroissement économique et moral, plus impérieux est son devoir de mettre sa fortune et son avenir à l'abri.

C'est pourquoi les nécessités de la défense nationale ne peuvent jamais être perdues de vue. C'est pourquoi lorsque la défense nationale est compromise, nulle contingence ne peut servir d'excuse à l'ajournement des mesures qu'elle réclame.

De tout temps la question de notre organisation militaire a soulevé de vives polémiques et causé à nos gouvernements successifs des soucis et des embarras.

Nul n'en a plus souffert que le parti libéral. Le cabinet de 1847 eut à lutter contre la politique des

économies à outrance, qui voulait un budget de la guerre de 25 millions. Il institua, en 1852, une commission extraparlementaire qui conclut à l'augmentation des effectifs et des dépenses. Le cabinet de Brouckere réalisa, dès 1853, les vœux de la commission. Le budget fut porté à 32 millions et l'effectif de guerre à 100.000 hommes. Lebeau et Devaux, à gauche, de Theux et Dumortier, à droite, appuyèrent le gouvernement et aidèrent au succès de la réforme, que Léopold 1er tenait pour indispensable. Il faut, disait le roi, que la Belgique donne à l'Europe l'impression qu'il ne serait facile ni de la prendre ni de l'envahir.

Peu après surgit la question des fortifications d'Anvers. Elle était à l'étude depuis longtemps. Il s'agissait de créer sur l'Escaut une enceinte de siège destinée à servir de base d'opération pour l'armée et de réduit suprême en cas d'invasion.

En 1858, le ministère Rogier- Frère-Orban-Chazal présenta un premier projet — celui qu'on appela de la petite enceinte — Il rencontra des résistances formidables. Le projet fut repoussé.

L'année suivante, sans se laisser décourager, le cabinet lui substitua un projet nouveau — celui de la grande enceinte. — Il ne recula point devant les assauts de l'opposition et triompha.

Sa victoire lui coûta cher, car elle devint l'origine à Anvers, d'une coalition d'intérêts privés et de passions politiques, qui le mit maintes fois en péril.

Quelques années s'écoulèrent.

Le conflit entre la France et la Prusse couvait.

Le cabinet Frère-Orban augmenta le contingent et le fixa à 12.000 hommes.

La droite combattit désespérément la mesure.

Elle en fit dans la campagne électorale de 1870, son grief principal. Elle l'exploita à outrance. C'était à la veille de la déclaration de guerre. Quand elle reprit le pouvoir, elle maintint le contingent de 12.000 hommes.

Le ministère libéral de 1878 proposa en 1883 une augmentation nouvelle.

Le chiffre du contingent fut élevé à 13.300 hommes. La droite poussa des clameurs, qui restèrent sans écho, et quand en 1884 un cabinet catholique revint aux affaires, il conserva le contingent de 13.300 hommes.

La situation qui se présente aujourd'hui est sans précédents.

Les effectifs déclarés indispensables pour assurer la défense du pays, et que le régime en vigueur devait donner, nous ne les avons pas.

La commission mixte de 1900 avait préconisé le service personnel. Le Ministère de Smet de Naeyer, négligeant ses avis, suivit M. Woeste, et tenta par la loi de 1902 d'organiser l'armée sur la base du volontariat. La durée du service fut légèrement diminuée. Le contingent de 13.300 hommes ne fut ni augmenté, ni réduit. Mais le but était d'amener graduellement l'extinction du contingent, c'est-à-dire de la réquisition annuelle, par la substitution progressive des volontaires aux conscrits. C'était une expérience à faire.

Les adversaires de la loi, dont j'étais, condamnaient la politique des expérimentations dans un domaine où on ne peut rien laisser au hasard. Ses partisans avaient foi dans la réalisation de leurs espérances.

Le terme de l'épreuve est échu. Les résultats authentiques, officiels, ont été proclamés à la tribune parlementaire par le ministre de la guerre. Le rendement du volontariat est insuffisant. non seulement pour amener une réduction des levées annuelles, mais même pour combler les lacunes créées dans l'effectif de paix par la diminution du temps de service. L'effectif de paix devrait atteindre 42.000 hommes. Il n'est que de 36.000 hommes. L'effectif de guerre devrait être de 180.000 hommes. Il n'atteint pas le chiffre de 150.000 hommes. En temps de paix l'éducation de la troupe et des officiers est entravée et affaiblie. En temps de guerre, nous n'aurions pas les forces nécessaires pour garnir et défendre l'enceinte d'Anvers et la ligne de la Meuse, et pour alimenter une armée de campagne qui ne peut être inférieure à 100.000 hommes et sur laquelle pèserait la mission la plus lourde et la plus périlleuse, celle de garder la frontière et de protéger l'intégrité du territoire.

Telle est la situation.

***

Elle commande des remèdes immédiats.

A part une fraction du parti catholique, chevillée à d'anciennes doctrines dont la droite d'autrefois, alors minorité, avait fait un thême commode d'opposition,

mais qui ne peuvent convenir à une majorité investie du gouvernement, tous les éléments réfléchis et éclairés de l'opinion, dans tous les partis, se rendent compte de l'inévitable.

Il n'est qu'un système qui puisse nous donner une armée suffisante par le nombre, l'esprit et la force morale, c'est le système du service personnel et généralisé.

Ce qu'il faut à une nation régie par des institutions démocratiques, animée d'un désir puissant de conservation et de développement, ayant le culte de son honneur et de son prestige, le souci de sa sécurité et de son autonomie, c'est une armée puisée dans toutes les classes sociales, représentative du peuple entier, capable à l'heure du péril d'un effort efficace et collectif.

Tous les pays, petits et grands, prospères ou pauvres de notre Europe, ont adopté le service personnel et général: l'Angleterre seule conserve le régime du volontariat; ses défenseurs le justifient par la situation des Iles Britanniques que la ceinture mouvante des eaux et la cuirasse des escadres mettent à l'abri des invasions. Mais en Grande Bretagne même la cause du service obligatoire fait des progrès manifestes. Les généraux, et à leur tête, Lord Roberts, le conquérant du Transvaal, la soutiennent avec ardeur. Et elle trouve des échos déjà dans les profondeurs de l'opinion.

Bien que tous les systèmes des pays continentaux se ressemblent par le principe du devoir civique, qu'on trouve communément à leur base, les formules

d'application diffèrent. La France, l'Allemagne et l'Autriche n'ont pas la même organisation militaire que la Suisse, ni la Suisse que le Danemark, ou la Suède que la Hollande. Chaque nation a la sienne, agencée de manière à servir aux fins spéciales qu'elle poursuit, aux périls qu'elle redoute et aux ambitions qu'elle nourrit. C'est ce dont il importe de se pénétrer. Car trop de gens ont une tendance à synthétiser le service général dans un type déterminé, emprunté à tel ou tel pays. Pour les uns c'est le type prussien, pour les autres le type helvétique. Et nous n'aurions plus qu'à choisir entre le système des milices fédérales et celui de caporalisme teuton. Cependant, ni l'un ni l'autre ne nous convient. Et comme l'a dit Banning, dont le pur patriotisme s'alliait à une si ferme clairvoyance, cherchons une formule belge, qui soit à nous, faite pour nous, à notre taille, qui nous garantisse contre les périls inhérents à notre position géographique et politique, et qui d'autre part ne comprime pas nos forces économiques, et n'entrave ni l'essor de notre industrie, ni celui de l'éducation, des arts et de la science.

Cela serait-il irréalisable ou hors de notre portée? L'esquisse tracée devant la Chambre par le général Hellebaut, de la réforme qu'il souhaite et que le parti libéral a déjà maintes fois préconisée, indique la possibilité d'une solution nationale, pratique et modérée, qui conviendrait à notre tempérament et répondrait à nos besoins.

La Belgique a une vaste étendue de frontières et au Sud-Est une région d'une traversée facile et par où

les troupes des deux Etats voisins trouveraient un débouché commode, dont l'emploi suppléerait à l'étroitesse des zônes restées libres de l'Alsace-Lorraine.

D'autre part, nous n'avons aucune pensée de conquête. Notre unique préoccupation est de nous défendre, de nous opposer à une violation du territoire, que des belligérants, aux prises à notre frontière et entraînés par les ardeurs et les nécessités de la guerre, seraient tentés de commettre, au mépris des traités.

Passer par la Belgique pour atteindre plus vite et plus sûrement l'adversaire, emprunter le sol belge pour y vider des querelles dont finalement le pays envahi devient la victime ou l'enjeu, ce sont des entreprises dont l'histoire nous offre tant d'exemples et de si dramatiques !

Pour écarter le retour de pareilles tentations, il suffira qu'on sache que la Belgique a une armée forte et bien outillée, une solide organisation défensive, et qu'à risquer de passer par chez nous ou d'y transporter le théâtre de la lutte, on s'exposerait au danger de rencontrer un adversaire nouveau, dont l'action, appuyée sur Anvers et la Meuse, déciderait peut-être du sort de l'envahisseur, avant même que les garants de la neutralité belge eussent eu le temps ou les moyens de venir à notre aide.

Cette garantie de notre neutralité nous est précieuse. Elle repose, abstraction faite des sympathies et de l'estime que la Belgique s'est conciliées, sur l'intérêt des puissances. Une Belgique indépendante et neutre est nécessaire à l'équilibre de l'Europe. Cependant les

circonstances politiques ne sont plus les mêmes qu'il y a trente ans.

Pendant la durée du second Empire, l'Angleterre fut constamment derrière nous : sa vigilante diplomatie nous protégeait contre les convoitises napoléonniennes. Et lorsqu'en 1870 la guerre franco-allemande éclata à nos portes, l'Angleterre qui se tenait impartialement éloignée de la lutte, n'intervint que pour faire solennellement confirmer par la France et la Prusse l'obligation de respecter notre neutralité.

Mais aujourd'hui les positions ne sont plus les mêmes. De grandes alliances groupent les Etats. La guerre de demain, si la guerre devait éclater, ne serait plus le conflit localisé de deux puissances, mais presque la rencontre de deux mondes. L'Angleterre, au lieu de se confiner dans le rôle de spectateur ou d'arbitre, serait directement mêlée à ce gigantesque et monstrueux tournoi. Et l'appui qu'elle nous a donné en 1870, peut-être ne l'aurions-nous plus, ou tout au moins ne constituerait-il plus un préservatif suffisant.

Tout, en conséquence, la prudence, l'honneur, le courage, nous commande de faire pour notre défense le maximum d'effort; les intérêts de notre prospérité économique, les besoins matériels de nos populations, nos mœurs, notre tempérament, nous commandent de concilier cet effort maximum avec un minimum de sacrifices en temps de paix.

Ici surgissent des problèmes techniques et financiers qu'on ne peut trancher théoriquement par des for-

mules préconçues, mais qui comportent des solutions raisonnables et proportionnées à nos ressources et à nos facultés.

La Belgique dépense plus de 80 millions par an pour une armée dont l'organisation est défectueuse, anti-démocratique et impopulaire, et dont les effectifs sont insuffisants. Elle frappe, au hasard, les familles pauvres, des charges de la conscription, et met les familles aisées à l'abri de tout risque; elle aggrave les coups du sort en obligeant ceux qui en sont atteints à un service d'une durée excessive; elle ne donne à l'armée le nombre qu'en rappelant sous les drapeaux de vieilles classes de miliciens écartés des rangs depuis longtemps et devenus impropres par l'âge, la santé, les liens de famille, au service de guerre.

Il faut sortir de ce régime vexatoire, archaïque et injuste, égaliser les charges, réformer l'éducation militaire de manière à lui faire produire dans le moindre temps le majeur rendement, abolir la loterie et le remplacement, substituer à l'exemption du sort ou de l'argent les dispenses équitables, recruter les effectifs dans les éléments les plus solides et les plus vigoureux.

D'aucuns s'effraient de la réduction du temps de service. Et il va de soi que l'excès serait un mal. Mais combien en cette matière les opinions ont changé! Les officiers des jeunes générations, les écrivains militaires contemporains sont revenus de l'idée du service à long terme, qui convenait aux anciennes armées de métier, et, qui est devenu impossible dans les armées

nationales modernes des peuples de culture avancée et d'intense activité économique.

Lorsqu'après le premier Empire Gouvion Saint-Cyr organisa l'armée de la Restauration, il fixa le service à six ans, et ce terme fut, en 1832 porté à sept ans. Il resta tel jusqu'après 1870. Quand la troisième République, après la victoire des armées allemandes à service personnel et général, procéda à la refonte de l'armée française, Thiers lutta longtemps contre l'Assemblée Nationale pour faire admettre le service de cinq ans. Il ne concevait pas que l'on pût former un fantassin en un moindre délai. On s'arrêta transactionnellement au terme de trois ans. Puis on descendit à deux ans et le moment peut se prévoir où l'on ira plus bas encore.

Les petits pays qui peuvent se contenter d'un appareil militaire moins imposant et qui ne songent qu'à leur défense, ont presque tous adopté une limite qui oscille autour d'un an.

C'est évidemment de ce côté qu'il faudra s'orienter.

La réforme de l'armée se trouvera ainsi liée à la réforme de l'éducation. Il sera indispensable de dresser la jeunesse au service des armes, par l'instruction largement répandue, par un apprentissage physique et intellectuel qui dégourdira le corps et le cerveau. L'obligation militaire a pour colloraire ou plutôt pour condition préalable l'obligation scolaire.

Le citoyen passera par le double entraînement de l'école et du régiment.

C'est un beau programme à réaliser et dont l'application retentirait sur toute la vie sociale. Il ne se contient pas dans le cadre de la réorganisation de l'armée.

Il en déborde, embrasse l'éducation civique et prépare la formation d'un esprit national.

Rien ne ressemble moins à ce qu'on appelle le militarisme. Le militarisme c'est le régime du sabre, l'armée érigée au sommet, le culte du panache, la vie civile asservie à la discipline des camps, l'imagination tournée vers les visions de gloire, de conquête et de domination.

Si tel est le militarisme, antimilitaristes nous sommes. Et l'on ne comprendrait point que la Belgique ne le fut pas.

Mais il ne s'agit ni de prodigalité, ni d'ostentation et de vanité, ni d'aventures.

Il s'agit de mieux coordonner et utiliser les forces du pays, de mieux régler et distribuer les devoirs, de mieux protéger le patrimoine collectif, de garantir le Droit contre les entreprises de la violence et les accidents de la guerre.

Que pour une si noble tâche, la jeunesse libérale s'émeuve et s'enflamme ! Qu'elle ne se laisse point devancer par de plus zélés : qu'aucune autre ardeur n'éclipse la sienne. Que nos étudiants libéraux acceptent, avec le sentiment viril d'une grande obligation à remplir vis à vis de la patrie, le sacrifice de temps dont le service général grèvera leur apprentissage intellectuel. Ils sont à l'âge où l'égoïsme s'excuse le moins et offre le spectacle de la pire laideur. Qu'ils donnent l'exemple de l'élan, de l'abnégation et du civisme. Et qu'au contact de leur fièvre s'avive l'enthousiasme des anciens !

20 février 1909. PAUL HYMANS.

Vers l'Union Libérale

A la veille d'une des grandes batailles politiques de notre histoire, — bataille décisive, puisque de son issue dépend la fin prochaine ou la consolidation d'un régime — le problème de l'unification d eses forces s'est imposé à l'attention du libéralisme. A cette heure même, il est soumis aux délibérations des délégués de la Ligue Libérale et de l'Association.

Question grave, dont la solution est intimement liée aux circonstances politiques du moment. La majorité gouvernementale sans cesse réduite — l'impuissance du ministère à réaliser aucune des grandes réformes auxquelles s'attache la faveur de l'opinion— les rivalités même et les dissensions dont la droite donne le spectacle et que l'influence du haut clergé ne parvient plus à tenir en bride — enfin, l'élan formidable et que rien ne put enrayer jusqu'ici qu'a pris la propagande des partis d'opposition — tout semble annoncer l'imminente constitution d'une majorité de gauche, unie sur un programme précis et cependant complet de réformes immédiates.

A cette majorité, il faudra un gouvernement. Ce gouvernement sera libéral. Ainsi se renouera la tradition des « grands ministères », qui firent la patrie libre, instruite, heureuse, prospère. Ainsi le libéralisme, ne conservant du passé que le souvenir de ses gloires, vivra une existence nouvelle d'influence et d'action, mais aussi de responsabilités, auxquelles il faut dès à présent qu'il se prépare.

Combien certes sera difficile la tâche des hommes d'état auxquels incombera le soin de traduire les formules en réalités, et de conserver en même temps, de l'extrême gauche à l'extrême droite de leur majorité, les appuis parlementaires nécessaires à la conduite des affaires publiques! Mais combien plus pénible cette tâche, si le parti libéral lui-même, qui devrait constituer la garde prétorienne de ce gouvernement libéral, n'est pas un, et s'il n'en impose pas, tant à ses alliés qu'à ses adversaires, par la suprématie du nombre, jointe à celle de l'unité politique et de la discipline! Enfin, quelle unité, quelle discipline est-il possible d'attendre des mandataires, lorsque des groupes de mandants, se séparant du corps du parti, prétendent conserver leurs représentations particulières, leurs programmes propres, leurs tactiques spéciales, au sein même de l'organisation électorale?

Il y a un précédent. En 1846 aussi, les libéraux se préparaient à prendre le pouvoir. Faut-il dire que déjà ils s'étaient divisés? Liége, à cette époque, donnait le funeste exemple : et le parti libéral s'inquiétait à juste titre du danger qui en résultait pour l'avenir.

Au Congrès, un délégué de Bruxelles, M. Roussel, adjura les liégeois d'oublier leurs rancunes et de se souvenir « qu'étant enfants d'une même mère, d'une mère glorieuse, ils suivaient tous la même bannière ». Des acclamations unanimes saluèrent aussitôt la réconciliation des délégués des deux associations rivales, parmi lesquels se trouvait Frère-Orban.

Sans doute, ils ne parvinrent d'abord qu'à conclure une alliance. Le 8 juin 1847, cette alliance amena, en même temps que l'élection du jeune avocat liégeois, l'entrée au parlement du plus grand de nos ministres. Mais, dès la victoire, ce fut la fusion. Le 24 juin 1847, les deux associations abdiquèrent entre les mains d'une association unique, qui devait subsister jusqu'en 1894. « On a pu l'appeler pendant un demi siècle », écrit M. Paul Hymans dans le beau livre qu'il consacra à la vie de Frère, « le boulevard du libéralisme belge ».

Peut-être se trouva-t-il à cette époque, à Liége, des sages qui montrèrent tous les dangers de la fusion. Combien durent-ils se réjouir de n'avoir pas été suivis, — ceux du moins d'entre eux qui eurent le bonheur de vivre ce demi siècle d'union libérale inaltérable !

***

On objecte le Libre-Examen. On dit que le libéralisme respecte toutes les convictions, pourvu qu'elles soient sincères et désintéressées, et qu'en fait, deux tendances principales se sont constituées dans son sein, qui doivent avoir leur part d'autorité et de représentation.

Qu'il y ait dans notre parti deux tendances, qui

donc songera à le contester? Elles appartiennent à l'histoire. Toutes deux ont leur raison d'être et leur légitimité. Et quelle mauvaise querelle, enfantine et mesquine, que la haine ou les railleries de certains pour l'une ou pour l'autre !

L'un de ces éléments représente le traditionnalisme. Il cherche ses inspirations et ses exemples dans le passé. Il se pénètre des expériences acquises. Il est savant, austère, pondéré. Celà n'empêche point qu'il soit dépositaire, lui aussi, de l'Idée généreuse et féconde — et qu'il conçoive, lui aussi, le grand rève d'émancipation morale et de justice sociale. Mais ses voies sont lentes. Ses hommes sont sceptiques devant les initiatives qu'ils jugent trop hardies, devant les entreprises qu'ils craignent téméraires ou prématurées. Apres à défendre les idées qu'ils se sont faites, habiles à les réaliser, élégamment prêts d'ailleurs aux sacrifices d'intérêt ou de personne, ils n'aiment pas à se constituer des idées nouvelles. Ils, ont très nette, la conception de l'« élite » dont ils font partie, socialement et intellectuellement. C'est pour elle qu'ils pensent, parlent, agissent. C'est elle qu'ils comprennent. C'est elle surtout qui les comprend. Ceux-là sont étrangers aux grandes émotions qui bouleversent les démocraties. Ils raisonnent et calculent; ils délibèrent. Ils sont souvent la pensée réfléchie et sûre. Ils sont toujours la prudence. Par malheur, ils sont quelquefois l'hésitation au moment suprême. Alors l'occasion de faire œuvre est passée, avant qu'ils l'aient saisie.

L'autre élément est novateur. Il vient de la foule et va vers la foule. Il est guidé par le cœur. Ses hommes sont épris d'égalité et de liberté, au même titre que les hommes de la tendance opposée : mais leur foi politique est passionnée. A leur tête, se trouvent ces orateurs puissants, qui dominent, soulèvent, conduisent les masses dont ils incarnent superbement les justes revendications. Sans cesse en contact avec l'opinion publique, ils ouvrent à ceux qui les suivent des horizons plus vastes. Ils se penchent vers la souffrance des humbles. Ils comprennent leurs indignations et leurs révoltes. Ils sont les apôtres d'une Idée, dont d'autres sont les historiens et les savants. La fièvre de l'action les dévore. Leur seule tactique est l'assaut. Ils vont à l'ennemi, bravant sa haine, sans esprit de concession ou de courtoisie, avec la rude intransigeance des grands chefs populaires. Et parfois l'impatience héroïque de leurs armées n'a pas été étrangère à nos défaites.

Que nos sympathies, nos admirations même, aillent aux uns ou aux autres, peu importe. C'est une question de manière et de tempérament. Ce n'est pas une question de principe. Les uns et les autres sont libéraux. Ils ont le même idéal, qu'ils poursuivent par les mêmes moyens. Ils ne sont séparés que par des réserves d'opportunité. L'accord entre eux devient aisé, dès qu'il y a discussion courtoise, examen en commun des droits et des intérêts en présence.

Utiles, louables en elles-mêmes, leurs tendances ne seraient dangereuses que par l'excès. Et l'excès devient

impossible, lorsque l'unité organique du parti contraint les uns et les autres aux solutions moyennes.

***

Car il n'est rien de moins compréhensible dans un parti de libre-examen, qu'une division fondée sur une différence de méthode. Et c'est en vain que les partisans du statu-quo invoquent la prétendue nécessité de vivre « chacun dans son ménage ».

Les libéraux sans qualificatif — le grand nombre; ceux qui ne connaissent point de distinction d'école, — sont précisément hostiles aux « ménages ». Ils ne consentent à entrer dans le « ménage » de personne. Ils n'admettent pas qu'il puisse y avoir utilité à constituer des états-majors, puisqu'il est entendu qu'ils n'auront jamais à se combattre. De là l'indifférence de beaucoup, qui se bornent à déposer leur bulletin au jour des votes, mais s'abstiennent de prendre part à la vie interne du parti, parce qu'ils ne veulent faire acte d'adhésion à aucune de ses nuances. Ainsi, dans chacun des deux « ménages », il y a des personnalités libérales. Mais le libéralisme est absent.

Telle est l'origine — l'unique origine — de ce qu'on a appelé à Bruxelles, le « mouvement des cantonales ». Ce sont en effet les membres des associations cantonales, — en ce compris ceux-là mêmes qui font partie des groupes d'arrondissements — qui entendent imposer à ceux-ci la constitution d'un organisme qui soit vraiment la représentation du parti tout entier.

Quelques mécontents ont dit — ou insinué — que le mouvement se faisait au profit de certaines personnalités, à qui devrait profiter la fusion.

On pourrait leur répondre : Que ne dites-vous vrai ! Et par quelles acclamations ne serait-il pas accueilli dans tout le pays, cet homme politique dont la situation serait faite par l'accord de modérés et de progressistes, et consacrée grâce au rétablissement de l'unité libérale ! Pareil avènement certes, ne serait pas dû au favoritisme ou à l'intrigue. Il ne serait que l'expression de la volonté du libéralisme que la division aurait jusqu'ici paralysée.

Mais cet homme politique n'existe pas, — et les cantonales n'ont pas en vue un tel projet. Les questions de personnes sont d'avance éliminées. Nul ne songerait à se servir du nouveau régime pour porter atteinte aux situations acquises. Tous les mandataires des associations bruxelloises ont, à des titres divers, leur place marquée dans les assemblées législatives. Et ce n'est que pour l'avenir, et bien plus encore en vue de préciser les principes et d'arrêter les tactiques que de choisir les candidats futurs, que le libéralisme de la capitale aspire à reprendre, avec sa forme organique unitaire, sa puissance de jadis.

***

On dit encore : Nous sommes plus forts en restant séparés. Les uns et les autres, nous rallions des adhésions que, réunis, nous ne pourrions obtenir. « Flottants » de droite et « flottants » de gauche — ils

ne viennent aux modérés ou aux avancés, que parce que ceux-ci constituent des associations distinctes.

L'argument est spécieux. Il contiendrait une part de vérité si les associations se présentaient séparées devant le corps électoral — et s'il y avait encore beaucoup de « flottants » de droite. Ceux de gauche nous inquiètent moins. Ils appartiennent sans conteste à l'opposition. Et le libéralisme les ralliera sans peine, s'il sait être énergique et faire passer vigoureusement ses théories dans la pratique.

Mais d'une part, la présentation d'une liste commune en tête de laquelle on sollicite l'électeur de voter, doit réveiller toutes les répugnances, s'il en existe. Et d'autre part, la force d'attraction du parti clérical est telle, après tant d'années passées au pouvoir, qu'elle a attiré dans son orbite tous les intérêts, toutes les ambitions, toutes les convoitises, en un mot tous les égoïsmes susceptibles de « flottement » politique. S'il faut absolument les rallier pour conquérir le pouvoir, le libéralisme s'assurera bien plus aisément leur concours en se montrant catégorique, intransigeant, résolu, sûr de lui-même. Ces gens-là viennent à ceux qui sont forts. Ils tournent avec le soleil. On ne les a pas par les concessions et les flatteries. On ne les attire pas. Ils suivent.

Enfin, comment déterminer quelle part d'influence chacune des tendances représente? Doit-on pour celà s'adresser aux résultats électoraux, obtenus à l'heure mauvaise de la discorde, dans une lutte fratricide déjà ancienne et dont il faut tâcher d'effacer jusqu'à

la mémoire? Faut-il rechercher quels facteurs momentanés, quelles situations disparues influencèrent à cette époque l'opinion? Faut-il au contraire, après des négociations où l'on aura joué au plus fin, où les Talleyrand des deux parties auront déployé leur habileté, donner la prépondérance aux plus adroits — réduisant ainsi les préparatifs d'une élection à un marchandage sans grandeur et sans beauté? Ou faut-il établir une égalité empyrique et admettre, contrairement à la réalité, que les partisans des négociateurs sont également nombreux, utiles, influents, populaires?

Poser ces questions, c'est montrer le vice fondamental de la situation actuelle. C'est dénoncer la réalité sous l'apparence. La réalité, c'est que l'alliance est imposée, à quelque condition que ce soit. Car les dirigeants sont bien libres de négocier. Les libéraux ne leur permettraient pas de rompre. Ils feraient prompte justice de ceux qui, par leur obstination non justifiée, par leur refus d'entendre la voix de la raison et de l'équité, seraient cause d'une scission électorale dans le parti, d'une victoire de l'adversaire. Si jamais pareil désastre devait arriver, il y aurait quelqu'un pour troubler la fête. — C'est le parti libéral, qui attend à la porte et s'impatiente.

***

Innombrables au contraire sont les arguments qui militent en faveur de l'union et qu'il importe de mettre en lumière. Je n'en indiquerai que les principaux.

Les causes de la division ancienne ont disparu. Toute la bataille entre libéraux s'est livrée autour du suffrage universel. On peut sans peine en retracer les étapes. Au Congrès de 1846, les libéraux avancés demandent la réduction du cens au minimum constitutionnel. Plus tard, ils poursuivent l'abaissement de ce minimum lui-même, et bientôt la disparition de la condition du cens, pour ne laisser subsister que la condition de capacité, réduite elle-même au savoir lire et écrire. Enfin, toutes barrières tombées, l'aile gauche du parti libéral défend le principe du suffrage universel pur et simple, intimement lié dans sa pensée au principe de l'instruction obligatoire.

Par étapes aussi, l'aile modérée a suivi. Elle s'est ralliée. Elle a admis, sinon d'enthousiasme, du moins comme une nécessité politique que légitime le refus des cléricaux d'instaurer par l'instruction obligatoire la capacité universelle du savoir lire, elle a admis, dis-je, le suffrage universel, expression la plus simple et la plus complète de la conception démocratique de l'Etat. Ainsi s'est éteint le brandon de discorde.

Dira-t-on qu'il en pourra surgir d'autres? Qu'il y ait dans l'avenir des divergences de vues entre libéraux, c'est inévitable. C'est aussi indispensable à l'évolution du parti. Celui-ci n'a pas de dogme, de jugement « a priori », de théories toutes faites. Placé devant les problèmes nouveaux, il les discute, les étudie librement et prend ensuite son orientation dans le sens qu'il estime être juste et réalisable.

La discussion ainsi comprise e t bienfaisante. Elle

s'anime au feu de la contradiction. Elle ne saurait dégénérer en discorde et rendre la vie commune impossible. C'est grâce à elle qu'en 1909, comme en 1846, le parti libéral représente l'opinion moyenne de l'époque, les idées généralement admises, les réformes pratiques qu'imposent les circonstances.

La question sociale, elle aussi, ne nous trouve plus divisés. Parmi nous il n'est plus d'hommes politiques qui se réclament de l'ancienne doctrine manchestérienne du laisser-faire, et refusent à l'Etat toute immixtion dans les rapports du Capital et du Travail. Les plus modérés eux-mêmes reconnaissent la légitimité d'un sage interventionnisme, tendant à la répression des abus, à la protection des faibles contre les forts. Ainsi le grand débat de jadis, qui suscita entre les libéraux tant de joutes oratoires, est réduit désormais à une discussion de mesure et d'opportunité.

Pour le surplus, les opinions sont libres. A part une seule, il est vrai. Mais on ne saurait la concevoir comme pouvant faire l'objet d'un conflit entre libéraux.

Je veux dire le devoir du libéralisme de rester hautainement résolument constitutionnel; d'exiger que la nation souveraine se gouverne par ses mandataires; d'empêcher qu'elle soit gouvernée par personne. Mais tous les libéraux ne sont-ils pas d'accord sur ce point? En est-il parmi eux, qui estiment que l'établissement, avoué ou occulte, d'un pouvoir absolu, soit compatible avec la tâche historique qui incombe au

libéralisme? Et quel est ce libéral qui, député, sénateur, ministre, gardien probe de nos institutions, partisan fidèle de la monarchie telle que l'ont instituée nos pères, n'aurait pas le courage civique de sacrifier son mandat ou sa charge, plutôt que de permettre que soient méconnus les droits du parlement et de la nation? Comment ferait-il pour oublier l'exemple des grands ministres libéraux, qui furent avant tout de grands citoyens?

Ce n'est donc pas là parmi nous, une cause de querelle. Si la question s'est récemment posée avec une acuité douloureuse, le parti libéral n'a pas à s'en faire le reproche. Ce n'est même pas au chef irresponsable du pouvoir exécutif qu'il doit s'en prendre. C'est à la majorité sans fierté et sans courage, qui n'a pas su remplir sa mission constitutionnelle.

Le ministère avait le devoir, s'il désapprouvait certaines initiatives du Roi, de se retirer. Il avait le devoir, s'il les approuvait, de les couvrir, de se les approprier, d'en accepter, directement, face à l'opinion publique, toute la responsabilité. Il n'a su faire ni l'un ni l'autre. Il a découvert la Couronne. Il a jeté la personne royale dans la bataille des partis politiques. Et sa faiblesse intéressée et coupable a plongé le pays dans une crise, dont il sort profondément meurtri.

Cette crise fut nationale. Elle n'a eu d'autre effet que de montrer, par une expérience brutale, que seul le libéralisme est capable de prendre en mains, avec

la fermeté, l'indépendance, l'intégrité nécessaires, la direction des affaires. Elle lui impose à cette heure, plus que jamais, l'impérieux devoir de s'unir.

***

On invoque quelquefois, contre les projets de fusion, le progrès réalisé, les victoires remportées, ces temps derniers, malgré la division de nos forces.

Victoires incontestables, et qui sont dues autant à la vaillance de nos troupes qu'aux fautes de l'adversaire. Mais en quel triomphe ne se changeraient-elles pas, si l'union était faite? Et quelle force d'expansion nos idées ne prendraient-elles pas aussitôt dans les milieux les plus importants à conquérir?

Auprès des ruraux d'abord. Ceux-ci ne comprennent pas le pourquoi ni le comment des conflits anciens, et n'éprouvent qu'un sentiment de méfiance et de découragement à visiter les ruines qu'ils ont laissées. Ceux-ci ne savent pas l'explication laborieuse qu'on donne aux initiés pour les amener à supporter le statu quo. Comment! Nous venons les arracher à leur discipline ancienne, à leur subordination étroite vis à vis de leurs maîtres religieux et laïques. A peine aurons-nous réussi à les ébranler, à leur donner une conscience confuse de leurs droits, voici que deux groupes rivaux vont s'efforcer de les placer dans leur sphère d'influence! Voici qu'ils apprendront, dès leurs premiers pas, à connaître nos petites animosités de clocher, nos négociations lentes, nos accords conclus parfois in-extremis, sans qu'ils puissent se rendre

compte de la nécessité à laquelle tout celà devrait répondre !

Ils viennent cependant à nous : c'est vrai. Mais quel autre langage nous leur parlerions, si nous pourrions leur montrer, sans distinction ni réserve, un grand parti où riches et pauvres, bourgeois et ouvriers, citadins et ruraux, fraternellement confondus d'une frontière à l'autre, artisans d'une même œuvre, défenseurs d'une même justice égalitaire, ne connaitraient pas de distinction de personnes, de classes ou de tendances ! Parti d'émancipation, pour ceux qui sont asservis. Parti de progrès, pour les victimes d'un état social inique. Parti d'ordre et de gouvernement, pour ceux qui, généreusement, bien que privilégiés du hasard, veulent, par une évolution sage, donner aux classes ouvrières la juste réparation de leurs droits méconnus. C'est alors seulement que nous pourrons soulever les campagnes, qui, commençant à nous connaître, commencent à peine à nous juger d'après nos idées et nos actes. C'est ainsi que nous aurons décuplé l'efficacité de la plus précieuse de nos propagandes.

Auprès des jeunes aussi, aucun appel ne sera mieux entendu que celui de l'Unité. Il serait superflu d'en développer les raisons. La jeunesse obéit à l'élan de son enthousiasme, à la fière abnégation de la vingtième année. Elle a horreur de l'intrigue, des calculs, des barrières. Elle aime ce qui est simple, loyal, généreux. Et depuis qu'elle s'est organisée, depuis qu'elle a ses groupes, sa fédération, ses congrès, elle a, sans lassitude, parfois même sans espérance, en tous cas sans

obéir aux vils calculs de l'intérêt, affirmé cent fois son ardent désir d'union intime et de réconciliation sans arrière-pensée.

Enfin, c'est aux libéraux des villes qu'il faut songer. A ceux qui défendirent, malgré les défaites, l'antique drapeau un instant abandonné de la faveur populaire. A ceux qui n'ont jamais connu les haines impies, et qui, parce qu'ils étaient aux avants-postes, parce qu'ils gardaient nos citadelles communales, furent aux jours mauvais, les meilleurs soldats de notre armée. C'est avec une tristesse profonde qu'ils assistent aux discordes qui parfois divisent leurs amis des grandes villes, et dont nous nous efforçons d'effacer les traces dernières. Nul ne saurait décrire leur joie, le jour où Bruxelles donnerait l'exemple de l'unité organique reconstituée. Alors enfin, le libéralisme, n'ayant qu'un seul programme, une seule direction, une seule représentation parlementaire, aurait définitivement rétabli son prestige et repris, dans l'histoire de Belgique, la place dominante qu'il s'y était faite pendant les cinquante premières années de notre indépendance.

*
* *

Je me résume.

Il faut l'union, parce qu'elle est nécessaire à la reconstitution d'un grand parti national, dépositaire d'une tradition glorieuse, apte à remplir les tâches nouvelles et difficiles auxquelles il se sent appelé.

Il faut l'union, parce que les libéraux des campagnes

les libéraux des provinces, la jeunesse libérale toute entière l'appellent de leurs vœux enthousiastes.

Il faut l'union, parce que les causes anciennes de nos dissensions ont disparu, et que nous sommes désormais unanimes à vouloir des réformes immédiates, qui donnent satisfaction à toutes les grandes aspirations de ce peuple.

Il faut l'union, parce que le libéralisme ne comprend plus qu'il puisse subsister des rivalités de groupes ou de personnes, et qu'il exige, à Bruxelles comme ailleurs, l'élargissement et la démocratisation de ses organismes.

L'union n'a jamais été cause d'une défaite. Le désastre législatif de 1884 est dû à ce que, *malgré l'union,* au sein de la grande association bruxelloise, des coteries hostiles s'étaient formées. Aussitôt celles-ci à réconciliées, aussitôt les armes déposées, — comme le rappelait M. Emile Feron il y a quelques jours — deux victoires éclatantes aux élections sénatoriales et communales de la même année, consacrèrent la puissance de l'Unité.

Ceux qui défendent aujourd'hui son rétablissement — ils sont nombreux, anciens et jeunes, et les chefs du libéralisme avancé donnent à cette heure même la mesure de leur hauteur de vues et de leur sagacité politique — savent à quelles hostilités ils s'exposent. Ils considèrent cependant que l'instant est venu d'agir. Ils jugent que, *s'il est légitime de chercher les modalités et les transitions,* il importe de faire résolument un pas décisif dans la voie qui leur est tracée. Ils estiment n'avoir pas le droit d'hésiter à proclamer

et défendre leur conviction, dictée par des considérations qui touchent à la vie même et à l'avenir du libéralisme. Ils ne demandent d'approbation qu'à leur conscience.

Quelle que soit cependant l'issue de leurs efforts, ils ne resteront pas moins dans les luttes prochaines les défenseurs ardents d'une Cause — au service de laquelle ils sont prêts à sacrifier, aussi bien que leur personne, la grande espérance qu'avec l'immense majorité des libéraux belges, ils ont osé concevoir.

ALBERT DEVÈZE.

La Terrasse de l'Achilleïon

(Extrait d'un carnet de voyage).

Corfou jeudi 13 septembre 1906.

Le soleil était déjà haut lorsque nous arrivâmes à l'Achilleïon. Nous avions quitté Corfou de bon matin pour éviter la grande chaleur, et il faisait petit jour lorsque nous étions sortis de la vieille cité, derrière les ruines éboulées du fort San Salvator et de la tombe de Ménécrate. Nous avions pris d'abord, la même route que la veille lorsque nous nous étions rendus au « Canone » par le gracieux village d'Analipsis enfoncé dans la verdure, puis nous avions enfilé les lacets qui montent à Gastouri, non sans jeter un coup d'œil en arrière sur la jolie petite ile de la Souris — Pontikonisi comme on dit là-bas — qui, avec ses cyprès raides et étriqués, serrés comme les lances d'une compagnie de vieux piquiers, ressemble à un énorme hérisson échoué à l'entrée de la crique de Kalikiopoulo.

Au fur et à mesure que nous nous élevions, le panorama se déroulait plus librement. Vers le Nord-Ouest

se dessinait la chaine hardie qui unit le mont d'Hercule au Pantokrator et dans laquelle s'échancre profondément la passe de San Pantaleone. Plus près, les hauteurs de Pelleka dominant le val romantique de Ropa que nous traverserons demain pour nous rendre au monastère de Palæocastritza. Toutes ces montagnes sont admirablement boisées et c'est ainsi que l'ile entière ressemble à un immense jardin. De ci de là, des hameaux tout blancs, trônant dans une clarté aveuglante, émergent de ces luxuriantes frondaisons et s'accrochent au flanc des collines, semblables à ces rustiques bourgades, de Thessalie dominées par les couvents des Météores.

Brusquement, l'Achilleïon parait avec ses colonnades ioniennes blanches, ses centaures de marbre qui élèvent fièrement de puissants candélabres. Nous traversons le long péristyle sous le regard des neuf Muses figées dans la pierre et nous voici sur la célèbre terrasse où l'Impératrice Elisabeth d'Autriche venait s'asseoir, jadis, songeuse et triste, pour endormir le chagrin qui la rongeait, à la vue de ce merveilleux décor si souvent décrit.

Dans un poudroiement de lumière, Corfou apparait au loin, au bord de la mer Ionienne dont les ondes bleu sombre contrastent avec les teintes délicates de pastel du paysage corfiote. S'irradiant dans une clarté éblouissante, les hautes cîmes des monts de la Chimère se lèvent sur le sol de l'Epire, de l'autre côté du détroit.

Dans les lointains estompés se dessinent les Alpes

de Janina, au pied desquelles gisent les ruines de Dodone.

Quelle différence entre ce rivage inhospitalier et revêche, et cette côte boisée d'où montent en longues bouffées les senteurs de mille fleurs épanouies en un bouquet géant. Les oliviers, plus « becquetés que dés à coudre » eut-on dit au XV^me^ siècle, mêlent à ces chaudes et vives couleurs leur feuillage gris et poussiéreux, tandis qu'au pied de la terrasse les larges raquettes des palmiers et les fleurs écarlates des grenadiers se confondent avec les touffes épaisses et odorantes des jasmins et des mimosas.

L' «Achille mourant » de Herter contemple ce ravissant paysage.

La tête du héros, renversée, est coiffée d'un casque énorme surmontée d'un puissant cimier. Le corps tout entier est tendu; il frémit sous le marbre, car le fils de Pélée s'apprête à arracher le dard meurtrier de sa blessure; On sent que l'heure fixée par le Destin est proche. C'est dans cette attitude — ainsi le veut la Mythologie — que le valeureux guerrier rendit le dernier soupir, à l'instant où les plus hautes destinées lui semblaient promises. Stupidement il était enlevé à la Grèce en plein triomphe, dans tout l'éclat de sa jeunesse... agonie courte et impressionnante, éclairée par le soleil qui rapidement s'abîmait dans les flots et qui frappait au visage ce demi-dieu que l'Olympe reprenait tout entier pour lui.

Ainsi, dans une nuit terrible, au milieu des rafales de neige voilant la glace des étangs d'une épaisse cou-

che blanche, jeune, aussi beau, vigoureux, l'héritier des Habsbourg avait disparu sans avoir pu jouir des brillantes destinées qui l'attendaient, emportant avec lui les poignants et inutiles regrets des siens, atterrés par la soudaineté de cette catastrophe.

Rodolphe ! Il est permis de croire que c'est à lui qu'Elisabeth d'Autriche songeait en faisant élever ce monument.

C'est peu après le drame de Meyerling que l'impératrice fit son premier séjour durable à Corfou. Elle aimait se promener le long de ces rivages ensoleillés, s'efforçant en vain d'oublier l'immense chagrin qui empoisonnait sa vie. On la voyait s'égarer parfois, dans les grands bois d'oliviers qui escaladaient les hauteurs de Santi Deca, et, devant cette femme qui allait, solitaire et mélancolique en compagnie de ses tristes souvenirs, les paysans de Gastouri se sentaient envahis soudain par une profonde pitié.

Depuis que l'impératrice était arrivée dans l'ile, les légendes concernant la fin tragique de Rodolphe étaient revenues à la mémoire de tous; diverses hypothèses étaient discutées avec passion, mais jalousement le passé gardait son cruel secret. Bientôt la curiosité s'était émoussée pour faire place à un sentiment de respectueuse sympathie pour cette souveraine errante qui était venue chercher quelques bribes de bonheur sur la terre corcyréenne.

Loin des bruits de la Cour, elle pouvait redevenir femme. Sitôt la période de deuil expirée les réceptions avaient recommencé, et les fêtes avaient repris comme

si rien ne s'était passé. Il n'y avait qu'un prince de moins ! Son nom même n'était plus prononcé; il ne fallait pas jeter cette ombre sur la gaîté des invités de la Hofbourg.

Quelles nuits l'infortunée souveraine avait dû passer, retirée dans ses appartements privés, à l'issue de ces brillantes réunions pendant lesquelles il lui avait fallu sourire à des visages indifférents derrière lesquels elle entrevoyait le masque de cire du fils adoré disparu dans la plus effroyable des aventures ! En ces heures douloureuses, il est permis de croire qu'elle eut volontiers échangé son diadème contre l'humble défroque de ces paysannes de Gastouri, qui descendaient vers Corfou, l'amphore droite sur l'épaule. Pour elles, le protocole n'existait pas; si quelque chagrin assombrissait leur vie, il leur était loisible de se confiner dans une solitude qu'aucun écho de la vie mondaine ne venait troubler, et de laisser couler leurs larmes sans subir le poids des regards indiscrets d'une foule qui ne comprend pas toujours !

L'Impératrice était rapidement devenue l'idole des habitants de Corfou. Elle n'était pas de ceux, qui ayant beaucoup souffert, ne savent résister à ces sentiments de révolte instinctifs que l'on éprouve en voyant rayonner autour de soi une joie insolente. Tranquillement, sans bruit, sans ostentation vaine, elle semblait accomplir une mission de charité et d'apaisement moral tant elle prodiguait ses secours aux misères qu'elle rencontrait; tout le monde sentait que c'était pour perpétuer le souvenir de Rodolphe qu'elle appor-

tait de réconfortantes paroles dans la plus humble chaumière. Combien de malheureux ne lui étaient-ils pas reconnaissants d'être descendue jusqu'à eux, pour pénétrer leurs chagrins et y prendre part ! Il était impossible de rester insensible à la vue de cette femme dont le sourire triste éclairait le visage très pâle dans ses atours de deuil et qui trahissait une douleur d'autant plus profonde qu'elle ne se manifestait pas par de grands éclats extérieurs.

.....

.....

Toutes ces choses nous avaient été dites hier soir, sous les grands acacias qui bordent l'Esplanade; elles affluaient à l'esprit sur cette terrasse, qui domine le petit mausolée élevé à la mémoire de l'héritier des Habsbourg, et c'est ainsi, que malgré le panorama unique qui se déroulait devant moi, je finissais par ne plus voir bientôt qu'une ombre, glissant silencieusement dans les sentiers qui mènent à Benizze, et qui de ses longs voiles noirs balayait les feuilles mortes, que l'automne commençait à faire tomber.

ROBERT GILLON.

St. JUST

Au-dessus de tant d'hommes remarquables qu'a comptés la Révolution française, trois figures émergent gigantesques.

Le destin a voulu qu'aux yeux de la postérité, ce fussent les noms de Mirabeau, de Danton, de Robespierre qui concrétisent cette période unique. Il a relégué au second plan, Gensonné, Buzot, Hérault de Séchelles, Couthon, Tallien et tant d'autres, qui peut-être eussent dominé une époque moins féconde.

Le temps et l'ignorance ont voilé peu à peu l'ombre même de Saint-Just, « l'ange exterminateur de la Révolution. »

Peu connaissent plus ou moins ce jeune homme « beau comme un marbre antique », celui dont on a pu dire : « Il a une tête de femme et un cœur de lion ».

Et pourtant qui l'eût vu à la tribune de la Convention, qui eût été témoin de sa courte mais prodigieuse carrière, se fut dit : « Rien n'effacera sa mémoire ».

Il semblait en effet, qu'il fût un de ces privilégiés auxquels la nature a tout donné : beauté, courage, pureté, éloquence. Rien ne lui manquait. Son nom est gravé au Panthéon de l'Histoire, il ne l'est pas assez dans la mémoire des hommes.

Louis Florelle de Saint-Just naquit à Decize (Nivernais) le 25 août 1767. Lorsqu'il eut terminé ses études de droit, il vint à Paris pour la première fois en 1789. Un secret pressentiment lui disait-il qu'il devait jouer un grand rôle dans cette ville ou accourait-il à la Révolution et à la République pour en être la personnification vivante?

Le fait est qu'il arriva dans la capitale avec le désir de briller, et le cœur plein d'espérance. Il trouva bientôt son idole : ce fut Robespierre, qu'il vit le 14 juillet à la fête de la Fédération.

Un mois après, il lui envoyait la lettre suivante :

« Vous qui soutenez la patrie chancelante contre le torrent du despotisme, vous que je ne connais que comme Dieu, par des merveilles, je m'adresse à vous, Monsieur, pour vous réunir à moi pour sauver mon triste pays. La ville de Couci s'est fait transférer — ce bruit court ici — les marchés francs du bourg de Blérancourt. Pourquoi les villes engloutiraient-elles les privilèges des campagnes? Il ne restera donc plus à celles-ci, que la taille et les impôts. Appuyez, s'il vous plaît, de tout votre talent, une adresse que je fais par le même courrier, et dans lequel je demande la réunion de mon héritage aux domaines nationaux du canton, pour que l'on conserve à mon pays, un privilège sans lequel il faut qu'il meure de faim. Je ne vous connais pas, mais vous êtes un grand homme. Vous n'êtes pas seulement le député d'une province, vous êtes celui de l'humanité et de la République.

Faites que ma demande ne soit pas méprisée.

(signé) Saint-Just. »

Esquiros nous dit que Robespierre après avoir parcouru cette missive resta pensif.

Elle avait le droit de fixer son attention. Le lien indissoluble qui devait l'unir à Saint-Just jusqu'à l'échafaud venait de se former.

Cette amitié est l'une des plus belles et des plus grandes dont l'Histoire nous ait laissé le souvenir. Elle resplendit d'un éclat tout spécial à l'heure de ces sombres luttes politiques, alors que tout était divisé et que chacun se méfiait.

Saint Just alla à Robespierre parce que c'était lui qui représentait le mieux son idéal, il s'y attacha et lorsque même il eut pu le surpasser, sans ambition, il resta son disciple fidèle. Ce désintéressement inaltérable n'a pas été suffisamment admiré et ne le sera jamais assez. C'est là, dans la vie de Saint-Just, un des beaux traits que ses détracteurs ont trop souvent oublié.

Deux ans après, âgé seulement de 24 ans, Saint-Just posa sa candidature pour la Législative. Il en fallait 25, il fut écarté.

Enfin, le 10 août 1792, le peuple devint son propre maître, et Saint-Just fut porté à la Convention par les suffrages de ses compatriotes. Suivant le penchant de ses opinions et de son amitié, il s'assit au sommet de la Montagne, aux côtés de Robespierre.

Jusqu'au procès de Louis XVI, rien encore n'avait été bien marquant dans sa carrière; déjà ses théories étaient écoutées, elles n'étaient pas encore applaudies.

En cette occasion, se faisant l'organe des avancés,

des Jacobins, il prononça un discours retentissant, dont l'esprit implacable est résumé en cette phrase : « Hâtez-vous de juger ce roi, car il n'est pas de citoyen qui n'ait sur lui, le droit que Brutus avait sur César ». Il en exprime ainsi l'idée mère : « On ne peut régner innocemment. Tout roi est un rebelle et un conspirateur... Le peuple même ne peut effacer le crime de la tyrannie... Le droit des gens contre la tyrannie est personnel et il n'est pas donné à la souveraineté d'obliger un seul à lui pardonner ».

Cette première manifestation de son esprit en fut peut-être la synthèse; tous les traits de son caractère y laissèrent leur empreinte; il semble que ce discours soit la déclaration du moi de Saint-Just; à chaque ligne nous y retrouvons cette sévérité, cette exaltation fanatique, ce rigorisme républicain, qui ont fait dire à Lamartine, parlant de Saint-Just :

« Etre incompréhensible et incomplet, uniquement composé d'intelligence et n'ayant que les passions de l'esprit; l'organe du cœur manquait entièrement à sa nature comme à sa théorie ».

Maintenant qu'il s'est frayé un chemin, nous le verrons, jeune législateur, s'occuper activement de toutes les grandes réformes de son temps. Si l'œuvre de la Convention, et la part qu'il y prit, sont trop vastes pour qu'on s'y étende, sachons cependant qu'il fut l'avocat éloquent de la liberté de commerce et de la réorganisation de l'armée, l'adversaire acharné de l'excessive et dangereuse émission des assignats.

Mais bientôt, éclate l'insurrection fédéraliste dirigée par les Girondins. Ce terrible soulèvement des départements contre les violences de Paris, vient le distraire de ses travaux, et c'est à lui que s'adresse le Comité du Salut Public pour demander un rapport au sujet des révoltés.

Ce travail, plutôt accusation qu'exposé, l'associe au grand crime et à la grande faute de la Révolution.

Lorsqu'il l'a terminé, il part en mission dans le Bas-Rhin.

L'esprit réactionnaire régnait encore dans l'Alsace : le pays était parcouru en tous sens, par des prêtres rebelles, et les émigrés y circulaient librement, prêchant l'insurection et la guerre.

Saint-Just partit donc avec Lebas en qualité de commissaire, cependant que Hoche était nommé général.

Saint-Just arrivé à Strasbourg, se met à l'œuvre. Impitoyable comme toujours. il livre à une commission révolutionnaire le trop sanguinaire président du tribunal et tous ceux qu'il soupçonne de vouloir trahir la ville. Ils montent tous à l'échafaud.

On cite de lui un trait de caractère bien typique :

« A Strasbourg, il retrouve un ami de collège, un officier qu'il surprend coupable contre la discipline. Il le presse sur son cœur et s'écrie : « Le ciel soit loué « deux fois, puisque je t'ai revu, et que je puis donner « dans un homme qui m'est cher, un grand exemple « de justice en t'immolant au salut public ». Disant ces mots, il se tourne vers son escorte : « Soldats,

aites votre devoir ». L'officier l'embrassa sans se plaindre et donna le signal du feu en criant : « Vive la Liberté » (1).

Sévérité vraiment stoïcienne, dont la République nous a donné tant d'exemples. Robespierre immolant son ami Camille Desmoulins, Saint-Just à Strasbourg, ne sont-ce pas des exemples pouvant rivaliser avec les plus beaux dévouements à la patrie?

Un homme faisant taire en lui la voix de son cœur, refoulant ses passions pour ne plus voir que le but à atteindre, c'est ce qu'ont fait souvent les révolutionnaires qui presque toujours n'eurent qu'une ambition : la liberté et la grandeur de la République.

Mais à ce moment, il s'agissait surtout de réunir les deux armées du Rhin et de la Moselle. L'armée était démoralisée. Chaque jour, il conduit ses troupes sous le feu de l'ennemi; chaque jour l'énergie et le courage augmentent; un souffle d'enthousiasme a passé dans le cœur des Français; l'armée n'a plus qu'un cri : « A Landau ou la mort ! » Et lorsque, le chapeau au bout de l'épée, nous voyons Saint-Just électriser l'armée par son audace, nous ne pouvons nous empêcher de dire : « Il est aussi beau que brave, aussi brave qu'implacable ».

Pendant que Saint-Just réprimait les désordres et rétablissait la confiance, Hoche avait tenté d'opérer sa

---

(1) Arsène Houssaye. *Notre-Dame de Thermidor*, 1895, page 223, note.

jonction avec Joubert. Malheureusement, les difficultés mêmes du pays aidant l'ennemi, il s'était vu forcé de rebrousser chemin. Il avait perdu 30.000 hommes. Cet échec cependant ne l'avait pas découragé, et le 24 décembre, les troupes françaises, qu'animait encore la présence de Saint-Just, infligeaient aux Autrichiens la défaite de Wissembourg. Les corps d'armée du Rhin et de la Moselle se trouvaient réunis.

Saint-Just rentre ensuite à Paris, où venait de s'ouvrir l'ère des grandes luttes politiques. Deux partis, les Dantonistes et les Hébertistes, divisaient la Montagne. Le premier, le parti de la clémence, était accusé par ses ennemis, de modération. C'est qu'en effet, l'effroyable régime de la Terreur commençait à épouvanter ses chefs, Danton, Camille Desmoulins, Hérault de Séchelles, ceux-là mêmes qui l'avaient organisé. Le second, le parti d'Hébert, de Ronsin, de Vincent, était le parti ultramontain, qui voulait un redoublement de la Terreur. Les Dantonistes peut-être avec raison, l'accusaient de vouloir envoyer à l'échafaud, les meilleurs patriotes, pour opérer ensuite une réaction avec l'appui de l'étranger.

En face de ces deux partis, Robespierre et Saint-Just s'appuyaient sur le comité du Salut Public.

La lutte fut longue, car lorsque Saint-Just revint de sa nouvelle mission (il était parti à l'armée du Nord), la défaite des Hébertistes trahis par Chabot, l'un des leurs, combattu par Robespierre que des raisons politiques faisaient finalement pencher vers les Dantonistes, se dessinait seulement. Le soulève-

ment de la section Marat et des Cordeliers amena leur chute définitive.

Ce fut encore Saint-Just qui fut chargé de rédiger leur acte d'accusation. Il le fit avec une violence fanatique. Les deux factions étaient menacées mais seuls les Hébertistes tombaient sous ses coups. Ils moururent lâchement, indignes de l'échafaud.

Les Dantonistes étaient donc vainqueurs mais leur victoire était chèrement achetée. Elle allait leur coûter la vie. Durant la lutte qu'ils venaient de soutenir, Camille s'était brouillé avec Robespierre; la dénonciation Chabot, en justifiant leurs attaques, avait donné un semblant de réalité à celles de leurs ennemis. Enfin, dans l'esprit de Robespierre et de Saint-Just, les Dantonistes abandonnaient les principes de la Révolution. Ce qui prouve d'ailleurs que cette protection n'était que feinte, c'est que dans un rapport composé pendant la lutte, Saint-Just écrit cette phrase bien mordante déjà : « Aujourd'hui même, il y a en Europe quatre millions de prisonniers dont vous n'entendez pas les cris, et votre modération parricide laisse triompher tous les ennemis de votre Gouvernement ».

Mais celà n'aurait pas suffi pour causer la perte des Dantonistes...

Il fallut ce bruit qui courut après la mort des Hébertistes : le Comité du Salut Public, Robespierre et Saint-Just, suivant l'idée de Danton, voulaient un retour à la clémence.

Cette nouvelle mit le feu aux poudres, et Robespierre,

craignant de perdre son ascendant, dut immoler les Dantonistes.

Rejeté dans la Terreur par les Dantonistes, il leur opposa Saint-Just. Celui-ci eut bientôt fait d'abattre leurs chefs. Danton même, malgré toute son éloquence, ne put lui résister.

En mourant, les Dantonistes restèrent dignes de leur grand nom; ils moururent victimes de leur générosité.

Albert Sorel a écrit la phrase suivante à propos de leur mort : « En quoi la mort de Danton était-elle nécessaire au salut de la République? Toutes les apologies de la Terreur tombent devant cette question ».

Celà est vrai, la République n'avait pas besoin du sang de Danton, mais Robespierre, le seul homme peut-être qui prévit la marche de la Révolution, en eut besoin. Les bruits qui couraient dans la foule, étaient pour son parti, une menace incessante.

Robespierre, comme on l'a dit, voulait finir la Terreur en épouvantant jusqu'aux terroristes. Danton, guidé par son cœur, rêvait un comité de clémence et dans son « Vieux Cordelier », Desmoulins prêchait le pardon et l'abolition de la guillotine.

Ces derniers, en faisant renaître l'espoir de ceux qui voulaient la modération, allaient aliéner à Robespierre ceux-là même qui faisaient sa puissance. Tout en pleurant Danton et en admirant ses idées, il faut reconnaître cependant que le système de Robespierre pouvait seul réussir au milieu du fanatisme de l'époque.

Il n'en fut pourtant pas ainsi, la Révolution marchait à sa fin.

Nous arrivons à la grande cime : Le 9 Thermidor, la date dont Victor Hugo a eut pu dire : « Il y a l'Himalaya il y a le 9 Thermidor ».

Ici encore l'Histoire a des abîmes; elle a placé les noms de Robespierre, de Tallien, de Barras, de Collot d'Herbois, avant celui de Saint-Just qui est le véritable héros de cette journée inoubliable.

Rétablissons les faits : depuis la fête de l'être Suprême, les affaires de Robespierre allaient mal. La Montagne regrettait Danton, un vague malaise pesait sur la Convention, dont plusieurs membres se sentaient menacés.

On savait en effet que Robespierre et Saint-Just voulaient purifier une dernière fois cette assemblée.

Malheureusement, Robespierre hésitant pour la première fois dans sa ligne de conduite politique n'avait pas formulé ses accusations de façon assez précise.
Ce ne fut pas une idée qui tua les Robespiéristes, ce fut une lâche terreur. Déjà la séance du 8 Thermidor avait été bien menaçante; le soir pourtant, aux Jacobins, au milieu de ses partisans, Robespierre avait repris confiance; il revenait à la charge.

L'honneur d'avoir engagé cette lutte nouvelle revient à Saint-Just. Impassible il commença : « Je ne suis d'aucune faction, dit-il, je les combattrai toutes. Le cours des circonstances a voulu que cette tribune fut peut-être la Roche Tarpéienne de celui qui vien-

drait vous dire que des membres du Gouvernement...» Il ne put continuer, Tallien lui coupa la parole, Robespierre était perdu. Saint-Just parlant un instant de plus, la lutte se fut autrement présentée. S'il eut pu achever son discours, la République était sauvée, et ceux que l'histoire a appelés les Thermidoriens, eussent été de nouvelles victimes de l'échafaud.

Mais Tallien sentant le moment décisif s'écria : « Déchirons le voile ! » La horde terrible des apeurés se forma aux cris : « A bas le tyran ! A bas le tyran ! ».

Saint-Just comprit avant Robespierre que tout était perdu. Car, pendant qu'aveuglé, celui-ci s'obstinait à reprendre sa suprématie sur l'assemblée, Saint-Just n'espérant plus que dans le peuple, s'assit calme au milieu de ce déchaînement.

Robespierre, Saint-Just, Couthon, Le Bas, Robespierre Jeune, Henriot furent décrétés d'accusation.

Cependant les prisonniers n'avaient pas perdu tout espoir. Le peuple de Paris était formé de leurs partisans ils dominaient encore la Commune et celle-ci venait d'ordonner aux Prisons, de refuser Robespierre et ses amis.

Ils se rendirent à la mairie. Pendant un instant, Henriot reprit le commandement de ses troupes, lorsque par un brusque retour, il dut l'abandonner à nouveau. Que se passait-il pendant ce temps à l'intérieur? Robespierre hésitait. Il était homme de tribune et non pas homme d'action. Aux énergiques objurgations de Saint-Just, qui l'exhortait à signer un appel au peuple, il répondait toujours : « Au nom de qui? »

A la fin cependant, il commença à signer; il ne devait pas achever. S'il eût laissé libre cours à l'énergie de Saint-Just, la situation pouvait encore être modifiée.

Saint-Just saisissant l'épée d'Henriot, et haranguant les troupes, ce n'était pas la chute de Robespierre c'en était le triomphe.

Le disciple obéit au maître, malheureusement cette fois. Quelques instants après, c'était la fin. Les ennemis de Robespierre, à la tête de l'armée. faisaient irruption dans la salle.

Le gendarme Médas blessait Robespierre à la joue, d'un coup de pistolet, Le Bas se poignardait, Coffinhal lançait Henriot par une fenètre, Robespierre jeune s'y précipitait de son propre gré, tandis que l'héroïque Saint-Just soutenait son cher Robespierre.

On transporta au Comité du Salut Public, ces prisonniers qui, hier encore étaient les maîtres de la France, puis on les mena à la Conciergerie.

Le tribunal révolutionnaire n'avait qu'à constater leur identité, et le lendemain, 10 Thermidor, selon la prédiction de Vergniaud : « La Révolution, comme Saturne, dévorait ses derniers enfants ».

Couthon monta le premier à l'échafaud, Robespierre l'avant-dernier et Saint-Just le dernier.

Il apparut sur le fatal tréteau, aussi stoïque aussi maître de lui, que lorsqu'il conduisait les armées de la République à la victoire. Sa silhouette se dessinait fine et droite aux dernières lueurs du jour, et sur son beau visage, se lisaient le mépris de la mort et le mépris de la vile multitude qui l'entourait.

« Il mourut digne, grave et simple, nous dit Michelet. Celui-ci seul était grand d'une grandeur qui lui était propre, ne devait rien à la fortune, et seul, il eût été assez fort pour faire trembler le glaive devant la loi ».

Il avait vingt sept ans.

Le conventionnel Beaudot, qui connut Saint-Just à l'armée du Bas-Rhin, a écrit dans ses mémoires : « Il n'est pas impossible qu'avec beaucoup de subtilité, on tente de réhabiliter Robespierre; la chose est impossible pour Saint-Just, le nom lui restera d'exterminateur ».

Depuis, bien des historiens ont couvert de honte la mémoire de Saint-Just, lui refusant toute grandeur. Et cependant comment nier son héroisme quand on a sous les yeux Wissembourg et plus encore son attitude à l'échafaud?

Comment ne pas reconnaître son génie lorsque son éloquence attique peut rivaliser avec les périodes titanesques de Mirabeau, de Danton, de Vergniaud.

Nous ne croyons pas cependant qu'il fut aussi coupable que le disent ses adversaires.

La faute de sa vie découle de la Terreur qui est la honte de la Révolution. Mais qu'est la Terreur quels évènements donnèrent naissance à ce régime quelles circonstances alimentèrent ce brasier révolutionnaire?

Répondre à ces questions, expliquer ce rouage terrible, c'est plaider la cause de Saint-Just et peut-être l'innocenter.

La Terreur naquit de la chute des Girondins. Les

grandes intelligences de ce parti emportèrent dans leur tombe, tout espoir de modération; dès lors l'exaltation ne connut plus de frein. Voilà donc son origine : une erreur politique dont les suites devaient être effroyables.

L'état de la France explique sa durée. Le pays courait de grands dangers; l'ennemi, ce n'était pas seulement cette coalition formidable, cette guerre impitoyable de Vendée, c'étaient plus encore les menées sourdes de ces prêtres insermentés, de ces anciens nobles soi-disant républicains, qui n'avaient qu'un rêve : le retour à l'ancien régime.

Ces dangers se présentant concurremment avec la fausse route que suivait la Révolution, nous comprenons qu'il n'y eut plus qu'un moyen de sauver la République : l'échafaud.

L'avenir d'ailleurs a prouvé qu'après l'écrasement des Girondins, la Terreur était le seul expédient possible; et si dans la chute de Robespierre, nous en voyons la fin, nous devons admettre qu'aucune modération ne pouvait être tolérée, puisque les Thermidoriens ont conduit la France à la réaction et à l'empire.

En un mot, Saint-Just mérite d'être placé au nombre des grands révolutionnaires. Aussi populaire que Robespierre, méritant plus que lui le surnom d'incorruptible, Saint-Just avait plus de courage, plus de feu, plus d'énergie.

Fameux d'ailleurs par sa beauté, son talent et son audace, il commençait à le dominer aux Jacobins, et six mois plus tard, selon le mot d'Houssaye et de

l'avis de tous les conventionnels, « Six mois plus tard, Saint-Just eut régné sur la Convention, sur la France, sur le monde ».

Il mourut en pleine force au moment où il allait triompher, alors que s'ouvrait devant lui, la plus glorieuse des carrières. Lui seul pouvait, par une dictature républicaine, empêcher Napoléon; mais le couperet sanglant s'abattit sur sa tête, et dès lors tout espoir s'envola.

Ce fut la fin de la République.

HENRY VAN LEYNSEELE.

LITTÉRATURE

PROSES

GUSTAVE ABEL
MARGUERITE COPPEN
FERNAND SERVAIS

VERS

VALÈRE GILLE
MAURICE GAUCHEZ
LOUIS HEYSE
ROBERT DE SMET
PAUL MAX

La Pudeur

La pudeur est-elle le produit d'une civilisation chrétienne? Oui, si l'on entend la fausse pudeur, celle qui revêt un caractère morbide à force d'avoir hanté l'imagination dès le jeune âge, celle qui pousse certains éducateurs à défendre aux enfants de prendre les soins les plus élémentaires de propreté, pour qu'ils ne tombent pas en état de péché, celle qui inflige aux ouvrages d'art des déformations sacrilèges, celle qui voit dans la pure et idéale manifestation de la beauté physique une œuvre démoniaque. Cette pudeur-là sort tout entière de la doctrine chrétienne triturée et malaxée pendant des siècles par les docteurs et les prêtres qui s'en prétendent les dépositaires et les interprètes. Ce n'est pas la rigidité des mœurs qu'elle a enseignée, mais l'hypocrisie, mais l'apparence d'une vie morale, mais la crainte des douleurs éternelles si l'on ne se montre pas chaste, mais la maladive confusion où vous jette la notion du nu envisagé comme une honte.

Les docteurs et les prêtres des divers cultes issus du

christianisme se plaisent souvent à proclamer que c'est du Christ que datent les vrais principes de morale. Cette prétention a déjà été réduite à son exacte valeur. Ce problème d'éthique est résolu par la science et sans conteste possible.

Ce qu'il est vrai de dire, c'est que les hautes et nobles pensées des Evangiles ont prêté à la morale une aide puissante, une force lumineuse, un moyen d'efficace pénétration, une autorité nécessaire, et l'on peut regretter, pour l'honneur de l'humanité et pour la gloire de l'illustre philosophe divinisé, que parmi les dignitaires mêmes de la religion catholique, il s'en soit trouvé un si grand nombre dont la conduite a été en désaccord complet avec un si admirable enseignement.

Si l'on circonscrit la morale à la simple idée de pudeur, ce serait un mensonge insensé de soutenir que la modestie et la retenue ne sont nées qu'avec le christianisme.

Il y a eu des époques de dévergondage avant comme après l'ère chrétienne. Si l'empire romain a connu les saturnales, la monarchie de droit divin a eu les siennes, il y a moins de deux siècles. Sous la régence de Louis XV, l'aristocratie elle-même donnait l'exemple du dérèglement des mœurs. A côté de ce temps-là, les nôtres sont presque idylliques ! Mais ne croyons pas que la vertu ait jamais régné sans partage et très probablement ne règnera-t-elle jamais ainsi.

Est-ce le Christ qui a appris au monde ce qu'est la pudeur? Qui oserait le prétendre? Il ne l'encouragea guère par la touchante bonté qu'il témoigna à la

Madeleine et on ne songera pas à le lui reprocher. Avant lui, la pudeur fut honorée. Les Romains élevèrent des autels à la Pudicité, qui est la vertu elle-même intrônisée au Ciel. La pudeur a toujours voulu être respectée et il n'est pas étonnant que le mot latin *VERECUNDIA* signifie également respect et pudeur. Ce qui prouve que ces sentiments étaient fort cultivés, même à l'époque païenne, que l'on a l'habitude dans certains milieux de charger de toutes les abominations et de toutes les hontes, ce sont des faits historiques qui sont comme l'Héroïsme de la pudeur.

Qui ne connaît la triste fin de Virginie, cette jeune et belle plébéenne qu'un décemvir, Appius Claudius, voulut livrer, pour la séduire, à un de ses affranchis, qui avait reçu ordre de la réclamer comme esclave? Le père de Virginie accourut de l'armée, se présenta au forum, s'empara d'un couteau de boucher et le plongea dans le cœur de sa propre enfant pour lui épargner cet opprobre. Cela se passa quatre siècles avant l'ère chrétienne. Qui ne connaît pas l'histoire de Lucrèce? Elle se tua parce qu'elle avait été outragée par le fils de Tarquin le Superbe. Son père et son mari, qui étaient présents à ce drame, jurèrent de la venger. Aidés par Brutus, ils poussèrent le peuple à renverser la monarchie et à fonder la République. Cela se passa cinq siècles avant l'ère chrétienne.

La pudeur implique surtout une idée de dignité personnelle et c'est bien lentement qu'en dehors de toute influence religieuse, cette dignité a fait des progrès. On peut l'établir sans devoir faire une incursion dans

le domaine de l'immoralité foncière, c'est-à-dire de la lubricité et de la débauche, qui ont existé à tous les âges et auxquelles les gens les plus religieux se livrent, sans aucun scrupule. Il y a tant d'accommodements avec la conscience ! Aux yeux des catholiques, ne suffit-il pas de confesser ses péchés pour être lavé de toute souillure? Et si l'on nous dit qu'à cet effet un repentir sincère s'impose, nous pouvons répondre que ce repentir peut être véritable, mais momentané, quitte, quelques heures après, à s'abandonner de nouveau à la concupiscence. Plus tard, quand les forces physiques ont tellement fléchi que toute libidineuse excitation a passé et que l'on n'éprouve plus aucun goût pour la paillardise, oh ! alors, la contrition est parfaite ! Pourquoi? Parce que les sens ne parlent plus et que la chair est morte. C'est l'heure où le diable se fait ermite, et où la gourgandine devient nonnette.

Mais je désire parler de cette dignité personnelle qui veut qu'une délicatesse instinctive soit blessée à des contacts impurs et à des vues effarouchantes. Comme elle met du temps à évoluer ! Comme elle est encore en retard dans la classe ouvrière, par exemple, là où les expressions ordurières les promiscuités les plus dégoûtantes, les aspects les plus répugnants des êtres et des choses, n'éveille dans l'esprit aucune répulsion ! Il a fallu le raffinement progressif de la civilisation, et non celui de la religion, pour modifier les mœurs, même dans les classes les plus élevées de l'ordre social.

Il existe un livre qui en apporte la démonstration

la plus claire et nous croyons devoir descendre aux détails les moins relevés pour en apporter la démonstration : *Mœurs intimes du passé* par le Docteur Cabanès. Ne nous apprend-il pas, avec de nombreux faits à l'appui, que les bourgeoises les plus huppées de jadis ne se scandalisaient nullement des actes inférieurs qui provoquent un sentiment de honte, bien qu'ils constituent tout simplement une satisfaction inévitable de la nature? « La pudeur n'était pas dans les mots, écrit M. le Dr Cabanès, elle n'était pas davantage dans les choses ». C'est ainsi qu'on ne rougissait pas de se mettre devant autrui dans une posture que nécessitaient d'impérieux besoins. Et les rois et les princes ne faisaient pas autrement que le commun des mortels. Le chapitre : « *Le règne de la chaise percée* », est à cet égard des plus édifiants. Saint-Simon n'hésite pas dans ses mémoires à nous entretenir de sa garderobe et de sa chaise mises, l'une et l'autre, à mal par l'intempérance du Maréchal de Villars et du duc de Richelieu, ou compromises par une indisposition du duc de Tellard ! Louis XIV lui-même n'avait aucune retenue sur ce chapitre. Il n'était pas de plus grande faveur que d'approcher le monarque dans les moments qu'on entoure aujourd'hui d'une si grande discrétion. L'honneur de présenter le bassin au roi, après qu'il eut pris une purge, revenait au « grand chambellan ». Les officiers qui étaient « porte-chaises d'affaires » supportaient mal cette dérogation à leurs privilèges. Pendant que le roi s'asseyait sur son bassin, il conversait avec les gens qui avaient de grandes entrées.

Quand Milord Portland, envoyé extraordinaire de Guillaume III, se présenta à la Cour, le roi, pour lui montrer en quelle estime il le tenait, l'admit dans le balustre de son lit, un jour qu'il était dans cette attitude plutôt familière. Mlle de Blois, la fille de Louis XIV et de Madame de Montespan, se félicitait que le roi prît souvent médecine, parce qu'elle avait, ces jours-là, « le plaisir d'être la meilleure partie de la journée avec lui ». *(Mémoires de Saint-Simon, t. IV. p.* 307*)*. Elle disait qu'il était la petite fille de France jusque sur sa chaise percée.

Nous pourrions citer encore d'autres exemples aussi peu ragoûtants.

Comme en toutes choses, nous assistons également à une évolution et ce n'est pas l'esprit religieux qui la gouverne. Les personnages qui gravitaient autour des rois de France étaient la plupart extrêmement dévotieux. Cela les empêchait-il de n'avoir qu'une notion bien imparfaite des lois de la morale et de ce que commande la seule dignité personnelle? Aujourd'hui, la pudeur s'épure davantage. Elle rompt les liens dont l'enchaînaient de superstitieux préjugés, mais elle est de plus en plus une consécration du respect dû à notre goût de la délicatesse et à l'aspect harmonieux des choses. Nous sentons croître notre aversion pour la vulgarité sans art, pour l'obscénité systématique, pour l'ordure et les sales odeurs. Mais le nu en lui-même ne nous est pas aussi déplaisant qu'à nos ancêtres, qui avaient moins de répugnance pour les basses œuvres, pour les cloaques, pour ce qui est grossier et excré-

mentiel. Le nu nous émeut quand il est beau, et pas seulement le nu de la peinture et de la sculpture, mais le nu du corps, la nudité si vous entendez mieux. La pudeur tend à se raffiner et à se quintescencier, à se rapprocher de la conception hellénique. Et quant à la pudeur fausse, maladive, celle qu'inocule une religion mal comprise et hypocrite, celle que l'enfant ignorerait si elle ne lui était pas enseignée de la façon la plus détestable, en donnant pour une honte ce qui n'en est pas une, en détraquant le cerveau, en créant des tartufes, en faisant naître plus tard des curiosités malsaines et irraisonnées qui deviennent un tourment de la vie, cette pudeur-là doit disparaître et elle disparaîtra.

GUSTAVE ABEL.

Printemps

(FRAGMENT)

Un sourire a glissé, laissant de la lumière
Dans la forêt, parmi les fleurs, sur la chaumière.
Dans mon cœur est entré tout le printemps joyeux.
La nature innocente émerveille mes yeux;
Elle est grâce, allégresse, enfance; tout adore.
C'est l'éden primitif; c'est la première aurore
Où la terre, écartant son voile, et le ciel bleu
Ont tressailli d'amour et s'éveillent en Dieu
Encor tout ébloui de l'ivresse divine.
Un esprit bienveillant est là; je le devine
Dans la clarté des fleurs et le reflet des eaux;
Il est la courbe molle et lente des roseaux,
Le frisson du rameau léger qui se balance;
Il est dans le soleil, il est dans le silence
Et si l'azur nacré soudain étincela
C'est que clair, invisible et riant il est là.

VALÈRE GILLE.

Les Etudiants

Y a-t-il une classe de la Société plus intéressante que celle des Etudiants? Ne les aimons-nous pas, tous, nous autres les gens mûrs, ces enfants qui se croient déjà des hommes?... Nous les aimons d'être l'avenir et la possibilité; de renfermer en eux la fleur dont nous vîmes le germe; nous tâchons, par leçons et non pas toujours par exemples, de leur donner tout ce qui est brave, loyal, fervent, haut.

Ils sont la Jeunesse, dans ce qu'elle possède de plus sympathique, de plus précieux. Enthousiastes et turbulents, rapides à l'attaque, hardis à la rescousse, dès qu'il s'agit de culbuter le bonhomme Préjugé, de renverser un rempart de routine ou d'étroitesse, les Etudiants sont là! Et qu'ils ont raison de se lancer à corps perdu dans ces courses où parfois le moulin-à-vent désarme le preux!... Dis-je qu'ils n'ont jamais tort? Les dieux, qui chérissent les jeunes, me gardent de le croire. Ils seraient donc comme nous, dès vingt ans? Fi, la triste pensée!... Tout au contraire, lorsqu'ils huent et conspuent, les Etudiants parfois méritent qu'on les blâme. Mais, censeurs, blâmez-les doucement! N'étouffez pas cette belle flamme vive et lumineuse sous les cendres que le Temps entasse sur vos têtes! Craignez, en les assagissant, de les vieillir avant l'heure. Hélas, Messieurs les raisonnables, vous le savez comme moi, ces vaillants dont le sang bout

si fort, seront demain, qui, notaire du canton, qui, maître sur maître en plaidoirie, qui encore, greffier solennel, président d'administration, — bourgeois ! Ce seront des hommes doctes et posés, pansus, pesant leurs dires... laissez-les aujourd'hui.

Car, bien que d'accord avec le bon vieux Boileau, j'aime fort la Raison, et m'efforce, autant que faire se peut, de la pratiquer, je prise bien davantage l'élan de générosité peut-être aveugle, mais si pure d'intérêt égoïste, la joie en la vie tout simplement parce qu'elle est la vie, la gaîté un peu bien bruyante, mais si franche, des Etudiants. Y a-t-il une calamité publique? Ils s'ingénient à des fêtes charmantes d'entrain, à des cortèges somptueux et originaux et ils quêtent... oh ! qui n'a pas vu quêter un Etudiant n'a rien vu. Ils poursuivent, ils insistent, ils persuadent, ils câlinent, ils expliquent, ils vous envahissent et vous dépouillent en la même minute, avec un tel brio que, furieux et charmé, vous n'avez plus rien, et, voudriez donner encore...

Et la splendide camaraderie de ces jeunes gens entr'eux ! Ecoutez-les parler de quelque compagnon de labeur et de plaisir qui, on ne sait pas toujours trop pourquoi, a conquis leur faveur. C'est absurde et touchant; il est le génie de l'époque; il a tous les talents; et si l'on en croit leur amitié chaleureuse, un chef de peuple est parmi eux et la Patrie compte un héros de plus ! Cependant, jamais n'est réellement nul celui qui, dans ces milieux estudiantins, a su se créer une vraie popularité. Il ne deviendra peut-être pas le grand homme que le voient ses amis si naïvement féaux, mais il a le cœur bien placé et du caractère, celui qui a su s'imposer à ces sujets turbulents !

A visiter une Université on se sent ému et pensif. C'est dans ces bâtiments grisâtres, à travers ces cours, sous ces portiques que passèrent des générations et des générations d'esprits ardents, de cœurs pleins d'espérance. Ici ont rêvé, travaillé, partis pour la vie où les examens sont conduits par des maîtres ou Bonn ou Cambridge, en dépit de la nuance et de l'opinion, des études, des systèmes, salut à vous, étapes entre l'enfance et la virilité, berceaux de nos penseurs, de nos savants, salut !

Et que si l'on avance que les jeunes gens d'aujourd'hui n'ont plus ces spontanéités charmantes, ces abnégations d'amitié, et qu'ils pensent à arriver avant de voler au secours d'une cause en péril, je n'y crois point. Et si l'on cite des exemples de l'exécrable esprit moderne de lucre et d'ambitions sociales chez ces jeunes, je le nie.

Marchez vers la lumière; vous êtes la force et l'espoir de l'Etat, la moelle de nos os; soyez braves, forts et vaillants, Messieurs les Etudiants, — et rappelez-vous qu'être utile, quelque soit le poste qu'on obtient, c'est réussir !

MARGUERITE COPPIN.

Puisque se sont fait signe.

Puisque se sont fait signe au bord blond de la mer
Nos deux cœurs fraternels qu'émeuvent les silences
Où s'écoutent chanter les ferventes cadences
Du murmure des flots et du rythme de l'air,

Viens? l'heure est révolue en parfaite innocence,
Et l'eau de l'horizon exhale un parfum cher;
Nos sens sont libérés de leurs soucis d'hier;
Soyons donc les élus de notre adolescence...

Ah! si l'île est lointaine où t'appellent mes vœux,
Et la rive invisible au songe aventureux,
Qu'importe à notre espoir où la voile nous mène?

La mer est bleue et le ciel bleu...
Partons, ma Reine,
Sagement nous aimer sous les fleurs d'archipel
Dans l'extase de vivre un bonheur éternel!

(*Fragment de* Vers les Iles).

MAURICE GAUCHEZ.

Impression

J'adore aller dans les faubourgs,
C'est là que la ville agonise;
Pays des rayons de velours
Où le cabaret sert d'église.

De vieux accordéons y pleurent
Les douces complaintes et chants
De ceux qui peinent et meurent.
C'est l'orchestre des pauvres gens.

De toutes parts, des parfums lourds
Vous entourent, et dans les airs
Monte, à la tombée du jour
Une odeur de peuple et de chair.

Là-bas, le soleil rouge meurt,
Colorant d'argent et de moire
Les maisons, qui en leurs splendeurs
Vaines, s'auréolent de gloire.

1905. Louis HEYSE.

Les Cloches

Au crépuscule, elles sonnent très lentes,
Comme tirées par des mains d'enfants
Elles sonnent, sonnent, pleurent dolentes,
Inondent la plaine de très doux chants.

Au loin la cloche parle, gémissante
D'illusions et de rêves mourants,
Musique aérienne qui se lamente
Elles murmurent des psaumes d'argent.

.....

Elles disent des antiennes
Très blanches, suaves et douces
Où des formes élyséennes
Glissent sur des tapis de mousse.

Où des princesses, endormies
Dans d'antiques manoirs d'argent
En des lits pompeux assoupies
Attendent le prince charmant.

Elles nous parlent de grands lis
Eclos au milieu de palmes
En des pays, où les iris
Fleurissent au bord des mers calmes.

.....

Evocatrices de rêves charmants,
Ah ! les cloches qui parlent gémissantes
Qui parlent dans la gloire du couchant
Qui se lamentent, dolentes, dolentes...

1904. LOUIS HEYSE.

L'Inutile printemps.

Les senteurs du jardin n'ont pas changé mes rêves
Et les baisers d'avril ont perdu leur pouvoir
Sur mon âme anxieuse et qui ne veut pas voir
L'épanouissement des aubes et des sèves.

Les fleurs de mon désir s'effeuillent une à une...
Il neige des sanglots sur l'avril de mon cœur.
L'étang qui s'ensoleille a miré la pâleur
De mon amour meurtri que l'azur importune.

Mes pensers inquiets traversent un ciel vide
D'espoir. Un remords traîne sur l'or des allées.
O tendresses d'hier à jamais envolées !
Mes rêves ont vieilli et mon cœur a des rides.

Sur mes vœux est tombée une pénombre grise.
Je suis celui qui cherche et qui ne trouve pas.
Mon regard est aveugle et ne voit plus, hélas !
L'inutile clarté qui flotte dans les brises.

ROBERT DE SMET.

(A mon ami André Paléologue).

Kwxizptfptf

C'était un étranger.

Il avait un nom si singulier qu'on ne sut jamais le prononcer.

Quelque chose comme Kwxizptfptf.

Il habitait au quartier Nord-Est une maison à lui tout seul. Cette maison était située juste en face du point de jonction de deux rues bifurcantes. Une fenêtre regardait l'une des deux rues, une fenêtre regardait l'autre. Les mauvaises langues en concluaient que c'était une maison louche...

Or, la veille, il avait congédié sa servante.

Ceci a son importance parce que... Bref ceci a son importance !

Il s'était attardé cette nuit là plus que de coutume.

Il avait visité des cafés de nuit peuplés de filles violemment fardées, parfumées et chapeautées. De ces cafés au mobilier acajou et au ventilateur électrique qui fait tout le temps zzzou-ou-ou, et où l'on débite des boissons multicolores à des prix très élevés, sous prétexte qu'on doit les absorber à l'aide d'une paille sur de hauts tabourets. A quatre heures du matin, il regagna son domicile.

Il habitait seul, tout seul.

Et il n'avait pas de servante...

La cheminée du voisin — boulanger — fumait.

Ça ne faisait rien : il fumait aussi...

Il n'était pas dans son assiette. Qu'avait-il donc? Il réfléchit, et constata qu'il avait faim. Evidemment c'était stupide, avoir faim à quatre heures du matin lorsqu'on a renvoyé sa servante ! C'était idiotement stupide — mais enfin c'était avoir faim.

Tous les fournaux étaient éteints et la cuisine était froide comme la femme d'un serpent !

Tonnerre de Dieu que c'était embêtant.

— Oh ! une idée !...

Et il s'en fut dans sa chambre à coucher.

Là, se trouvait une chaise percée. Et cette chaise percée contenait un pot de chambre... Un pot de chambre !... A-t-on idée d'un pot de chambre dans une chaise percée !... Une lampe belge, oui, à la bonne heure, une lampe belge !

Il enleva donc le pot de chambre et le remplaça par une lampe belge. Une lampe belge allumée.

Toute chaise percée qui se respecte a un trou. Ce trou a une raison d'être. Il est rond et peut contenir entre autres culs, celui d'une casserole, voire d'un poêlon.

Kwxizptfptf y mit un poêlon et dans ce poêlon, il cassa trois œufs que la lampe, par dessous, se mit à faire cuire.

Le problème était résolu.

Qui est-ce qui disait tantôt qu'il est stupide d'avoir faim à 4 heures du matin, quand on habite seul et qu'on a congédié sa servante?... Du tout, du tout!...

Mais c'est ici que le drame commence et qu'il finit. Un drame, ordinairement, commence et finit. On n'a jamais su pourquoi.

Kwxizptfptf eut une distraction épouvantable.

Tandis que les œufs cuisaient, en jacassant entre eux, il revit en songe une des filles qu'il avait vues, une heure auparavant, dans un café de nuit et qui lui avait semblé mieux que les autres, fardée, parfumée et chapeautée.

Et il oublia les œufs qui cuisaient.

Et au même moment — je vous demande un peu quelle coïncidence! — il fut pris d'un besoin pressant, d'un gros besoin.

Et il oublia que sa chaise percée n'était plus — momentanément — une chaise percée.

Et il posa dans les œufs fricassants et sur la poêle ardente, son derrière déculotté.

...On le retrouva au grand jour, affreusement carbonisé.

. . . . . .

Les journaux rendirent compte de sa mort étrange et lui attribuèrent de viles passions.

. . . . . .

...Il avait un nom singulier. Quelque chose comme Kwxizptfptf.

FERNAND SERVAIS.

Deux rondels à Pierrette

Rondel de l'Amour.

Sais-tu ce que c'est que l'amour,
O ma très douce et blonde amie?
L'amour c'est l'âme de la vie.
L'amour c'est la clarté du jour.

L'ombre et l'aurore tour à tour,
Commencent quand l'autre est finie.
Sais-tu ce que c'est que l'amour
O ma très douce et blonde amie?

L'amour c'est l'éternel retour
De la saison toujours fleurie
Où la tendresse est infinie
Et que chante le troubadour.
Sais-tu ce que c'est que l'amour?

Rondel de la Mort.

Sais-tu ce que c'est que la mort,
O ma très douce et blonde amie?
C'est le calme où s'endort la vie,
C'est la roche où se rompt l'effort.

C'est le triomphe du moins fort.
Et du repos sur l'infamie.
Sais-tu ce que c'est que la mort,
O ma très douce et blonde amie?

La Mort, c'est l'amour qui s'endort,
C'est la saison trois fois bénie
Où toute souffrance est finie,
C'est, après l'orage, le port...
Sais-tu ce que c'est que la mort?

Paul Max.

Collaborations Estudiantines

Littérature

JEAN RANDAXHE

LOUIS VALENTIN

ANDRÉ GOMBAULT

LOUIS RAOUL

MAXIME

DANIEL VAROUJAN

Leur Histoire

Tous ceux qui ont eu l'occasion de visiter l'Allemagne et d'étudier les mœurs de ses habitants auront été frappés de la place vraiment importante, que les sociétés estudiantines allemandes occupent dans la vie du peuple germanique.Les habitants des villes universitaires, — et ce, principalement dans les petites villes dont toute l'industrie est l'exploitation de l'étudiant — ne cessent de s'intéresser aux faits et gestes de chacun de ces « korps » dont ils sont si orgueilleux.

Ces sociétés ne sont pas, ainsi qu'on le croit généralement, originaires d'Allemagne.

Les universités ne virent le jour dans ce pays, qu'au XIV^{e} siècle. Jusqu'à cette époque, tout le monde devait étudier à Bologne (XI^{e} siécle) ou à Paris. C'est dans la première de ces villes que sont signalées les premières corporations, ou mieux, « nations ». Créées dans le but de défendre les droits estudiantins contre les empiètements des bourgeois, elles eurent bien vite une telle puissance qu'elles seules régissaient

les destinées de l'Université. Dès le milieu du XIIIe siècle, elles se groupèrent en deux grandes nations : La « Transalpine » et la « Cisalpine » qui, chacune élisaient un recteur. Celui-ci était nommé parmi les étudiants ou les professeurs, par les délégués de chacune des petites nations formant un des deux groupes.

C'était là une constitution démocratique, tandis que celle des étudiants de Paris fut toute aristocratique. L'on s'y groupa en quatre facultés. Chacune de celles-ci élisait ses professeurs et octroyait les grades académiques. Dans ces facultés s'étaient aussi développées des nations. Le recteur, ainsi qu'en Italie était élu par les étudiants.

Suivant ce modèle, furent créées à Prague, en 1348, et à Vienne, en 1365, des universités qui eurent aussi les quatre facultés. Le droit d'administration y restait cependant entre les mains des nations. A Heidelberg, fondée en 1386, et dans la constitution des autres universités allemandes, nous ne trouvons plus trace des nations. Cette disparition fut surtout la suite des grandes batailles qui divisèrent les nations allemandes et de Bohême, à Prague, luttes qui amenèrent l'établissement de l'université de Leipzig en 1409.

Avec la suppression des nations vint la suppression de toutes les libertés académiques. L'on en vint à prescrire, à chaque étudiant, l'endroit où il devait habiter et l'on appliqua même très rapidement le système encore régnant en Angleterre, des grands collèges où sont casernés tous les étudiants. Dans ces « Bursen »

la vie et l'habillement étaient minutieusement réglés; seul langage permis : le latin; l'heure du lever et celle du coucher étaient déterminées. Toute infraction à l'une de ces mesures était punie d'amende ou de cachot.

A notre époque, les étudiants arrivant pour la première fois à l'université, subissent de la part de leurs camarades plus âgés quelques très légères brimades, se terminant ordinairement par l'absorption d'une grande quantité de bière. C'est là une formalité bien peu effrayante, et combien « d'anciens escholiers » reconnaîtraient dans cette petite soirée, assez agréable, les terribles épreuves créées par leurs prédécesseurs d'il y a cinq siècles. Un « Manuale scholarum », édité en 1840, en donne d'horrifiques descriptions, que je n'oserais décrire ici tout au long. Ce que j'en cite, donnera au lecteur une idée suffisante de ce que les « fuexe » avaient à souffrir.

Le patient, introduit devant un conseil, formé d'étudiants, était revêtu de peaux de bêtes, muni de cornes et de dents de sanglier, il s'entendait apostropher (tout se passait en latin) de tous les noms d'animaux, les uns plus hideux ou nauséabonds que les autres, et on lui tenait les discours les plus humiliants et les plus abracadabrants qui fussent. Souvent alors des larmes lui coulaient des yeux et, afin de « remédier à un organisme trop faible », un étudiant, baptisé médecin, le traitait par une série de pilules et de potions, dont la composition est décemment indescriptible. Il se confessait ensuite, puis le recteur lui

donnait l'absolution. Le tout durait de 10 à 12 heures, et n'était qu'un début. Ces pratiques barbares durèrent jusqu'au milieu du XVII^e siécle et ne furent supprimées qu'à grand peine.

Entretemps, dès le début du XVI^e siècle, les nations avaient revu le jour. Elles ne ressemblaient plus aux disparues qui, elles, étaient en quelque sorte des organismes administratifs. Les nouvelles venues étaient des réunions de compatriotes et vivaient, en général, sur le pied de guerre avec les supérieurs. Si alors elles n'étaient pas interdites, elles étaient tout au plus tolérées.

Les poursuites étaient d'autant plus énergiques que les nations voulaient restaurer le système des brimades qu'à grand peine les autorités avaient pu supprimer. Une sorte d'entente tacite régnait à ce sujet entre les autorités et les parents qui, à tout prix, voulaient protéger leurs fils de mauvais traitements ayant amené plusieurs fois déjà la mort ou l'estropiement de l'un d'eux. Dans ce but de protection, un membre de l'Université venait interroger l'enfant, pour la forme bien avant son entrée à l'école supérieure, et lui accordait les papiers nécessaires. Le tout, moyennant payement d'un droit spécial. Cela ne faisait pas l'affaire des nations qui créèrent le « Pennaljahr » s'appliquant à tous les nouveaux.

Quand un jeune homme arrivait dans une ville universitaire afin d'y étudier, il trouvait, aux portes de celle-ci, un ancien qui se proposait à lui comme

guide. Celui-ci lui procurait un logement et le soir même, le conduisait au sein du cercle. Si le nouveau n'acceptait pas les services de l'ancien et montrait de ce chef l'intention de ne point faire partie de la «Nation», l'ancien avertissait ses camarades et, pendant la nuit suivante, ceux-ci venaient exécuter, sous les fenêtres du récalcitrant, un charivari qui lui donnait une légère idée des souffrances à venir. Si cet avertissement ne suffisait pas, trois anciens, bien en bouche l'agonisaient d'injures. Si ce second moyen (aussi intelligent que le premier) ne faisait pas revenir le supplicié à de meilleurs sentiments, il était, dès le lendemain, assailli et rossé d'importance. Ce troisième conseil lui était généralement profitable et presque toujours point n'était nécessaire de recourir à des moyens plus extrêmes encore.

L'année d'apprentissage commençait alors. Les compatriotes du néophyte lui prenaient son argent, et il était forcé d'en emprunter pour voir celui-ci dépensé encore. Ses vêtements lui étaient enlevés, en échange d'autres des plus mauvais. Il lui était nommé un « Leibbursch » auquel il servait de domestique et duquel il nettoyait les souliers, et les vêtements, faisait les commissions, etc., etc., etc. Le « Leibbursch » enchanté d'avoir un valet à si bon marché prolongeait ordinairement encore l'année d'apprentissage de quelques mois de perfectionnement.

A la fin du XVI^{e} siècle et au début du XVII^{e} — pendant la guerre de trente ans — les étudiants endossèrent le «harnois» du soldat et la dague ou

l'épée ne quittèrent plus leur côté. C'est de cette époque que date cette pratique barbare du duel et du « Mensur » qui occupe tant les étudiants d'outre-Rhin. De cette époque aussi datent leurs beuveries et leurs tabagies, habitudes heureusement moins meurtrières que la première.

Les relations entre professeurs et bourgeois, d'une part, et étudiants, de l'autre, n'étaient pas des plus cordiales. Si une « belle » quittait un étudiant pour passer à un bourgeois, celui-ci courait le risque d'être passé au fil de l'épée. Toutes les nuits étaient troublées par des bagarres. Quand un étudiant ne payait pas son loyer, il était défendu de saisir ses livres. Si un voisin ne lui plaisait pas, ledit voisin devait quitter la place. Et ainsi de suite...

Il ne faut pas s'étonner si dans de telles conditions les études eussent plus ou moins à souffrir. Beaucoup d'étudiants les abandonnaient pour se faire soldats, instituteurs ou bien encore voleurs ou vagabonds : c'était là une situation déplorable, mais excusable par le désordre régnant dans le pays au moment des guerres continuelles qui déchirèrent l'Europe aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Dès qu'en Allemagne tout fut remis en ordre, les autorités s'essayèrent à réprimer les brimades et à supprimer l'année d'apprentissage. Peu à peu elles y parvinrent, et le « Pennalismus » est réduit aux proportions assez modestes, qu'il a encore à notre époque. Les nations durent cesser d'exister officiellement et elles perdirent leur qualité d'associations de secours mutuels pour se transformer

en sociétés d'agrément. Celles-ci existèrent alors, tolérées mais non autorisées; comme elles «décrétaient» l'amitié entre tous leurs membres, le duel entre ceux-ci y était sévèrement défendu, et seuls les combats de membres avec étrangers étaient permis.

Les nations organisaient des « kneipen » (beuveries) et des excursions. Les nouveaux étaient d'abord baptisés «Fuexe» (apprenti) puis devenaient «Burschen» (compagnon), « alte-Burschen » (maître) et enfin «bemooste Haupter » (ancien). Une cotisation destinée à l'entretien des armes et à celui des membres pauvres était perçue, et l'on commença dès cette époque à porter les casquettes et les écharpes aux couleurs du cercle.

Au début du XVIII^e^ siècle se créèrent au sein des nations, plutôt qu'à côté d'elles, des « Orden » qui sont actuellement devenues les « Verbindungen ». C'étaient des sociétés formant en quelque sorte des sections de la franc-maçonnerie, et ayant pour premier but l'éducation mutuelle de leurs membres, ainsi que la réglementation du duel. Elles voulaient par là développer l'honneur des étudiants en ne leur permettant de se battre que pour des raisons sérieuses. Après quelque temps, les « Orden » prirent une telle extension qu'elles se séparèrent des nations et eurent un comité et une caisse particuliers. Ces réformes eurent beaucoup de succès mais les «Orden » eurent le tort, au moment de la Révolution française, de vouloir faire de la politique, fait qui amena leur décadence. Elles commencèrent à se développer en 1770, attei-

gnirent leur plus haut point de puissance en 1790; l'on n'en trouve actuellement que très peu de traces. Leur action bien que courte, fut bonne, et a encore quelqu'influence sur la direction des associations actuellement existantes.

Les nations, réformées par l'influence des « Orden » acquirent de jour en jour une puissance plus grande, et bientôt, étant assez fortes pour ne plus devoir se cacher, elles purent vivre au grand jour. Les« Chargierten » (membres du comité) reçurent un brillant uniforme, qu'ils revêtent à toutes les fêtes et réunions solennelles. Ils sont 3 et portent respectivement les titres de Senior, Subsenior et secrétaire. Les membres se divisent en « Krasse Fuchse », « Brandfuchse », « Junge et alte Burschen ». Toutes les nations d'une université se réunissaient en un « Seniorenconvent », auquel elles envoient chacune leurs seniors.

Ces convents ne formaient vraiment unité que quand il s'agissait de marcher contre les étudiants non membres d'une nation. Ces jeunes gens portaient les doux noms de « Fink » (pinson), « Kamele (chameau), etc., etc. Les seniors s'occupèrent aussi de réglementer les « Mensuren », en déterminant dans toute la série d'injures que l'étudiant allemand possède, l'ordre d'importance de celles-ci. Parmi les plus faibles, nous trouvons : « Schisser », « Quark », « Couche » « Recouche », « Contrecouche », et comme maximum · « dummer Junge ». La nature des coups et contusions possibles fut aussi étudiée, et ils furent classés. (Neuer Komment von 1812). L'arme employée était

encore toujours le fleuret ou l'épée, bien que le sabre (schlager) faisait déjà quelques timides apparitions.

Parmi les sauvages ou « Kamele (voir plus haut), les uns voulant échapper aux molestations qui les attendaient, se mirent sous la protection des nations et furent baptisés : «Renoncen » ; les autres, plus courageux, se groupèrent en associations, appelées : « Sulphuria », destinées à briser l'hégémonie des nations. Leur mouvement tout autant que les idées de liberté qui, pendant la première décade du XIX^{e} siècle, virent le jour en Allemagne, parvint à rabaisser l'omnipotence des nations.

C'est alors que l'on vit les étudiants se réunir en de vastes associations dont la première naquit à Iéna en 1795 sous le nom de « Deutsche Jugend ». Plus tard, sous la domination de Napoléon, elles crurent en force et en nombre sous le nom de « Deutscher Bund » ou de « Deutsche Burschenschaft ». Conduites par des hommes tels que Fichte, Goerres, Arndt, etc., elles prirent une part active au mouvement unitaire de l'Allemagne. Elles voulurent aussi développer l'esprit égalitaire, et essayèrent de renverser « Orden » et «Nationen» dans le but de ne laisser dans chaque université qu'une seule association. Ce mouvement, d'abord confiné à Iéna, se propagea à la suite de la « Wartburgfeest» (1810-1818) dans 14 universités allemandes, et les « Burschenschaften » ainsi formées, le furent sur une base chrétienne autant que patriotique.

Ces sociétés, libérales, avaient eu le malheur de

déplaire au prince de Metternich. Celui-ci envoya à Iéna et à Weimar, le prince Hardenberg et les comtes Zichy et Kotzebue, nommés « Inspecteurs des Burschenschaften ». Le mouvement libertaire ne fut enrayé qu'à grand' peine, et un étudiant, Sand, alla même jusqu'à tuer, le 23 mars 1819, le comte Kotzebue. Le criminel mourut sur l'échafaud, les universités furent placées sous la surveillance de commissions spéciales, les « Burschenschaften » furent suspendues, et leurs dirigeants considérés comme « dangereux pour la tranquillité de l'Etat ».

Les associations furent alors transformées en « Landmannschaften » (nations). Celles-ci, cependant, n'étaient plus des réunions de compatriotes, mais simplement des cercles d'amis. Elles perdirent finalement la désignation de «Landmannschaften» pour prendre celle de « Korps ». Ceux-ci alors se divisèrent en « Lebenskorpsen » et « Waffenkorps ». Les premiers exigeaient de leurs membres qu'ils se fissent inscrire pour leur vie entière, alors que la participation aux seconds, cessait dès la fin de la vie universitaire. Ces derniers ont disparu actuellement, et tous les « korps » existant à notre époque conservent leurs membres la durée de la vie de ceux-ci. Ils devinrent les « Alte Herren », formant le « philistereum ».

C'est vers 1850 que naquirent les « Cartells » ou associations de plusieurs corps. Le premier en date (26 mai 1855) fut créé par quelques corps qui se réunissaient en congrès à Kosen : ils formèrent le « Kosener Senioren Conventverband » (K. S. C. V.). C'est le

cartell le plus important qui existe encore et il possède un organe, le « Akademische Monatshefte ». Plus tard, en 1873 fut créé un nouveau cartell, le « Coburger Landsmannschafter Convent » (L. C.). Bien qu'en 1876 il comptait 15 corps affiliés, le L. C. dut disparaître en 1877. Reconstitué en 1882, il compte actuellement 24 composants, et édite le « Landsmannschafter Zeitung ».

Quant aux « Burschenschaften » qui, à la suite du décret de 1819, avaient dû disparaître de la vie officielle, elles continuaient cependant à vivre sous le manteau, en ne cessant d'étendre leur idéal et leur devise de « Liberté, Egalité, Fraternité ». Dès 1821 elles se mirent à travailler à la souveraineté du peuple, par le développement de l'instruction et des sentiments de celui-ci et non par une sanglante guerre civile. Mais le gouvernement, voyant en eux des démagogues, punit les membres des Burschenschaften de sévères peines d'emprisonnement. Les malheureuses sociétés retombèrent à nouveau dans l'obscurité, et elles n'en sortirent que fort difficilement et fort lentement. En 1827 nous revoyons à Iéna une seconde : « Algemeiner deutschen Burschenschaft ». L'une d'elles, celle des « Germanen » avait des tendances révolutionnaires qui la firent à nouveau interdire. Celle des « Arminen », s'essaya en vain d'ailleurs, à supprimer les distinctions entre bourgeois et étudiants, en restreignant l'usage des casquettes, écharpes et « Mensur ». Toutes les « Burschenschaften » se groupèrent (1850) en un « Eisenacher Burschenbund », qui

dès 1852 se divisa en « Suddeutsche », « Arminische » et « Norddeutsche ». Ce dernier avait de fortes tendances démocratiques. Plus tard nous voyons en 1864, 1870 et 1874 de nouveaux essais de groupements, qui ne réussirent qu'en 1881, date de la fondation de l'« Allgemeiner Deputierten Convent » (A. D. C.). Ce convent se vit naître en 1883 un concurrent, le « Allgemeinen deutschen Burschenbund » (A. D. B.) qui admet d'autres principes dans la direction des « Mensuren ». Chacune de ces deux associations possède un organe périodique.

Il existe en Allemagne aussi, de nombreuses corporations estudiantines, ayant un but religieux; nous en trouvons de protestantes, de catholiques et même d'israélites. Les premières sont de beaucoup les plus fortes et les plus nombreuses. Elles ont formé un cartel le « Wingolf », dont presque tous les composants ont les couleurs : « noir, blanc et or ». Toutes essayent, dans une certaine mesure, d'enrayer le duel ou les Mensur qui n'ont pas une réelle offense pour cause. Du côté protestant nous trouvons encore trois autres grandes associations. Les catholiques en possèdent six, qui toutes, naturellement, proscrivent complètement le duel.

Parmi les cercles estudiantins nous en trouvons une quatrième catégorie : Les « Gesang- et Turnvereine». Ainsi que leur nom l'indique, ces associations sont censées s'occuper de chant et de gymnastique. Je dis « censées » car elles ne remplissent que rarement leur but, beaucoup d'elles s'occupant plutôt de politique

que de récréation. Elles furent, en 1819, interdites au même titre que les Burschenschaften. Peu à peu les Turnvereinen se reconstituèrent et nous trouvons en 1870 un premier essai de groupement d'ailleurs brisé par la guerre, de trois sociétés de gymnasiarques.

Après de nombreuses variations dans leur puissance et leur éclat, les divers cartels se ramenèrent à deux, existant actuellement encore et qui ne diffèrent que par leurs vues sur les « Mensur » et les duels. Ce sont le « Verband der Turnerschaften an deutschen Hochschulen » et le « Akademische Turnbund » (A. T. B.) Les sociétés de chant dont la plus ancienne (La St Pauli à Leipsick) date de 1622 sont groupées en trois associations différentes dont l'une, la « Deutsch-akademische Saengerbund » réunit 21 cercles affiliés.

Citons encore une autre association la « Kyffhaeuser Verband» qui, créée en 1881, a un but assez curieux. La jeunesse chrétienne croyant voir un grand danger pour la patrie allemande dans le développement de la « Sozialdemokratie » ainsi que dans le fait qu'en Allemagne tous les journaux importants sont la propriété d'israélites, fonda cette association. Celle-ci a pour but l'antisémitisme et la lutte contre les idées trop progressives. Tout en étudiant ici les faits et en les enregistrant impartialement, nous ne pouvons que déplorer de trouver chez la jeunesse estudiantine de pareils sentiments. Jusqu'ici dans la plupart des pays — citerons-nous la Belgique ? — les étudiants furent toujours les premiers à propager les belles idées d'égalité et de fraternité, ne touchant à la religion que quand celle-ci elle-même se confond avec la politique.

Cette parenthèse fermée, constatons qu'il existe encore en plus en Allemagne quelques corporations qui remplissent un but d'enseignement mutuel et d'échange d'idées : Ce sont les «Neuphilologischen Vereine » « Theologischen Vereine », Historischen Vereine », etc.

En terminant, je me fais un plaisir vrai de remercier ici encore M. W. Brenken, un jeune philologue de l'Université de Marbourg, qui, avec une amabilité sans bornes m'initia aux mystères de la vie estudiantine et me mit à même de me procurer tous les renseignements nécessaires à l'élaboration de l'article que l'on vient de lire. Je le remercie d'autant plus chaleureusement que les étudiants allemands ne sont pas coutumiers de pareille amabilité : j'ai vu, en Allemagne, plusieurs étrangers pilotés par des étudiants, examiner un tas de choses abracadabrantes destinées spécialement à être montrées aux profanes, et qui, retournés dans leurs foyers, propageaient toutes les idées bêtes qui règnent encore sur la vie estudiantine de Germanie. Encore une fois donc, merci !

JEAN RANDAXHE.

A paru dans Le Nouveau Précurseur (Anvers) dans le courant d'Octobre 1908 *sous le pseudonyme de Jean Denis.*

Amore

C'est un petit rêve charmant :
Dans une humble maison perdue
Au fond de vertes étendues
Nous nous aimions fort simplement ;

Nous mêlions la voix des amants
Toujours douce, toujours émue
Aux chansons graves qui remuent
Tout, de la terre au firmament.

Comme la source claire et fine,
Notre existence était divine
De calme et de limpidité,

Et l'amour se mirant en elle
En rendait les heures si belles
Que nous n'osions pas les compter !

LOUIS VALENTIN.

Claire

En sortant de chez elle, franchissant le seuil d'une porte à basse encoignure, elle sentit l'air frisquet qui lui fouettait le visage, et les mèches de ses cheveux vibrer et onduler au vent qui l'effleurait toute, faisait papillonner ses jupes dont le frisselis bruissait languissamment. Elle enfla sa poitrine, huma l'air comme pour s'en imprégner : l'air n'est-il pas un peu de liberté que l'on vole à l'espace? Et la liberté n'est-ce pas le plus ardent désir de la vie?

Fraîchement sortie d'un pensionnat où des dames en robe de bure lui avaient donné une instruction suffisante sans être complète; l'accent presque français, un parler gentil, correct, des mines affêtées, des gestes semi-puérils; tel était en raccourci l'ensemble plutôt heureux que lui avait donné l'existence d'internat.

Formée, pervertie par la littérature neuve lue en cachette, lancée toute jeune dans les rêves fous hallucinée, elle entra dans le monde le cerveau bourré de désirs, d'aspirations, de sensations infinies...

Ses lectures de la pension, les conversations exacerbantes de ses amies, devaient fatalement la conduire aux emportements que son cœur d'adolescente rêvait depuis si longtemps... Elle allait le buste droit la poitrine bombée, rien ne semblait l'occuper, ni les magasins aux coquets miroitements, ni les hommes, ni les choses !

Qu'était-ce donc qui la rendait songeuse au point d'oublier et de se détacher par la pensée du pessimisme de ce qui l'entourait? La vie, l'inconnu, avaient-ils si peu de poids?

Claire était tout bonnement amoureuse, et allait à un rendez-vous, le cœur battant d'appréhension. Enfin au détour d'une rue étant à destination, regarda autour d'elle : personne ! Un pli de détresse ombra ses lèvres... Le vent sifflait doucement entre les arbres de l'avenue; la fontaine proche exhalait sa complainte d'eau triste qui retourne à la terre; les passants déambulaient pendant que Claire l'œil aux aguets, sondait l'horizon : mais rien encore ne paraissait. Alors de long en large promenant son ennui, martelant les pavés de son impatience, elle se retournait parfois brusquement, comme pour surprendre celui qu'elle attenddait.

Un pas connu la fit tressaillir de joie : lui... enfin ! ! !

Elle se précipita plutôt qu'elle n'alla dans ses bras : l'aimé, l'attendu, quel bonheur ! ! !

— Petite passionnée, va !

— Que veux-tu chéri, je t'aime.

Et la conversation d'aller badine, amoureuse, féline.

Les arbres semblaient ouvrir leurs ramées au passage des deux enlacés, que l'amour rapprochait si tendrement.

Combien devait durer cette liaison : toujours? N'étaient-ils pas jeunes tous les deux? Libres?

L'aimé, trop blasé de la vie, habitué à la femme, qu'il faisait sa compagne de quelques mois pour l'oublier peu après, et rechercher en d'autres des émotions, des sensations nouvelles. Que lui faisait la conquête de cette ingénuité? Elle aimait, et puis, qu'importe! N'aimait-il pas aussi lui, mais, moins longtemps! Un numéro de plus à ajouter à la série de ses maîtresses, et tout serait dit. Ne pas se quitter brusquement pour ne pas donner naissance à quelqu'acte de désespoir et cet amour là irait rejoindre les autres défuntes!

Elle, fraîchement éclose à la vie, n'ayant eu de souci que celui d'étudier très peu, de satisfaire ses caprices, de s'amuser : un point, c'était tout. Mais la sortie de pension, cette première liaison, ce LUI tant attendu des romans, il était là, elle le tenait depuis quelques semaines à peine cet impondérable, ce nouveau chanté par les poètes, murmuré au chevet du lit maternel dès la plus tendre enfance par les chants populaires dont la sentimentalité exquise de l'amour fait tous les frais. Aimée, elle n'y avait cru au commencement, mais il s'était fait si pressant, si aimant, qu'elle ne doutait plus de rien.Son amant, son premier, son dernier, toujours il resterait avec elle.

Les illusions douces dont se bercent seuls ceux qui

n'ont pas vécu, qui n'ont eu d'autre horizon que le mensonge des livres, horizon lumineux, et combien menteur... Que seront cruelles les déceptions...

Elle aimait, se croyait aimée, et était heureuse.

Hélas les bizarreries de la vie sont telles que les rêves qu'on échafaude avec une joie si grande, s'évanouissent tout d'un coup au moment où l'on s'y attend le moins.

Au rendez-vous suivant il n'était plus là. A coup sûr il était malade, une indisposition, et puis, demain il écrirait. Elle attendit, et, la lettre ne vint point. C'est trop, s'écria-t-elle un matin, quoiqu'il ait, il pourrait bien m'envoyer un mot...

Son désespoir grandit, elle chercha partout la trace du disparu. Les mois se passèrent. l'hiver arriva.

Et un jour soudain, au moment de rentrer chez elle, lui!... Elle crut que ses sens l'abandonnaient, s'approcha : Eh bien? Que deviens-tu?

—Comme tu vois, ma gentille amie, je suis devenu l'introuvable, l'indégottable. Pourquoi cette mine sinistre? Parce que je t'ai quittée, la belle affaire!!

— Tu m'as quittée toi? Et moi qui croyais... Non va-t-en je ne veux plus te voir!

Il tourna les talons et d'un pas allègre, s'éloigna.

Elle en resta anéantie de stupeur. Quelques larmes jaillirent de ses yeux, et elle s'en fut...

***

C'est la fin du jour, le soir tombe, l'obscurité recouvrira bientôt de sa vaste nappe la ville, où le jour tant

de monuments et églises trouent de leurs tourelles de leurs clochers, de leurs flèches ce ciel d'azur dans lequel la nature toute entière se baigne d'un bain infini.

C'est aussi la fin de l'année, décembre triste et morne est là avec ses pluies et ses tourbillons de neige qui nous rendent sombres et mélancoliques. Les carillons lointains aux heures des angelus trillent leurs gammes d'agonie, qui planent un moment au-dessus de la ville pour se perdre très loin, là-bas dans la campagne.

Claire au bord de sa fenêtre regardait descendre l'immensité de la nuit.

Illusions rêves tout était donc à jamais anéanti, le souvenir de l'aimé perdurerait toujours en sa mémoire, et combien serait-ce douloureux de songer à cet autrefois !

Elle sortit, il gelait, le vent du Nord blanchissait tout, le givre couvrait les toits et la terre, et, sur les rivières, un mince filet de glace se formait insensiblement. Un frisson de mort s'échappait de la terre. Et Claire, les cheveux au vent, l'âme en détresse, allait, allait... Tout s'éteignait, et l'année, et la nature, et ses rêves ses projets d'avenir, étaient eux aussi disparus. Mais pour eux pas de printemps, pas de renouveau : l'oubli, le silence...

Dans le ciel sans nuages, la lune éclairait de ses rayons blafards le blanc revêtement de la terre.

Mourir ! Un nymbe de clarté et de jeunesse auréolait le front de Claire; tout n'était pas fini : l'existence

s'ouvrirait encore heureuse, les beaux jours reviendraient...

Elle souffrait, et la mort est un allègement pour ceux qui souffrent !...

Claire continuait toujours sa marche en avant. Au pont elle s'arrêta, un tremblement la prit, un soupir souleva sa poitrine, elle jeta un regard d'adieu vers la ville où son amant, sans doute, ne pensait plus à son ancienne amie...

. . . . . .

Tout-à-coup prenant son élan, elle se jeta à l'eau, qui bouillonna, faisant bruisser les glaces...

Et bientôt, le vent du Nord recouvrit d'un grand linceul blanc la rivière...

La lune brilla d'un éclat sinistre et une clochette, au loin tinta d'un son argentin...

André Gombault.

Juillet 1908. *Université de Gand.*

Esprit de Vin

A l'heure du café, minuit, les convives de l'industriel Bertrand passèrent qui dans le fumoir, qui dans la salle à thé : on peut bien se reposer après quatre heures de bourgeoise ripaille ! Jusque là les conversations avaient été fort réservées. C'est à peine si le gros banquier Isaac avait risqué une misérable anecdote sur les amours précoces, qui, servie en même temps que le punch, fut digérée sans nausées par tout le monde, y compris l'ingénue Mademoiselle Hausty, secrétaire de la congrégation « Ste Marie ». Une déclaration passionnée d'un petit jeune homme pâle à une petite jeune fille rougissante à cause des boissons, une allusion canaille de Madame Bertrand aux effets du vin de Bourgogne sur son mari : tels furent les seuls incidents suggestifs du dîner. Maintenant que les griseries chatouillaient les crânes, un besoin d'expansions intimes rapprochait les personnes en sympathies. Le speech prudhommesque de M. Bertrand avait porté l'atmosphère des salles à un potentiel de lyrisme et de solennité qui troublait chacun. Le jeune homme pâle surtout était troublé. Il s'oublia jusqu'à rester noyé

dans le flot des dames où son amie était, rêveuse et plus rouge que jamais. Les Messieurs avaient pris d'assaut les sofas du fumoir et déployaient en volutes reposantes la fumée de leurs havanes chers. Les dames, que le jeune homme pâle inquiétait dans la salle à thé — parce qu'il les empêchait d'élargir à leur aise le corset de leurs seins et celui de leurs frêles âmes perverses — ne savaient comment se débarrasser de lui. En maîtresse habile de maison, Mme Bertrand y eut vite réussi par une simple parole allumante : « Hé ! ma chère Marguerite, accompagne, je t'en prie, Monsieur Paul dans le jardin, il étouffe ici, celà se voit. N'est-il pas vrai, Monsieur Paul? » « De fait, Madame... » murmura-t-il tout gêné, dans une révérence... Et le feu d'artifice des rires, potins, propos grivois, confidences cyniques d'éclater au milieu de ces dames pendant que le jeune couple, mûr pour les soupirs à l'unisson sous la lune, s'en allait, bien heureux au fond, embarrassé en apparence, vers le jardin discret, baigné d'été !

Chez les Messieurs, discours plus graves. Le sujet des amours précoces, effleuré durant le dîner, hantait la plupart des cervelles exaltées. Il pleuvait, là-dessus des histoires curieuses, quand le banquier Isaac eut une de ces idées géniales comme seuls peuvent en avoir les grands financiers. « Je parie dix louis », dit-il, « que nul ici ne fut plus précoce que moi ! »

— « Pari fou, sans contrôle possible ! » s'exclama l'ingénieur Charles, qui détestait les bluffeurs « mais idée piquante, vraiment, et qui sera l'occasion si vous

le voulez, d'une confession aussi originale que désintéressée ! Je tiens donc ce pari... sans enjeu ! ».

Ce mot eut du succès, car chacun à son tour — voir Isaac, qui louchait de dépit — y alla bientôt de l'aveu fatal. Dans cette course à la précocité, notre banquier arriva bon premier naturellement et notre ingénieur bon dernier. Il en rougit légèrement et voyant tous les visages sourire avec compassion de ses voluptés tardives : « Que me voilà honoré ! » dit-il un peu vexé, mais riant tout de même. « Quoi, je suis le seul ici de qui les dix-huit ans furent chastes? Que me voilà honoré de pareille distinction ! » — « Et ta femme le sera de même ! » insinua l'ironique Monsieur Bertrand. — « Tais-toi, Bertrand, » s'écria Charles soudain pensif, lisant dans sa souvenance. « Ne te moque pas de ces sortes d'amourettes. Elles s'incrustent pour longtemps dans la mémoire des hommes. Rien de plus banal, mais rien de plus poignant que ces histoires ! » — « La note sentimentale alors, » répartit Bertrand. — « La note sentimentale certes, car je ne sais si vous pourriez en dire autant, mais moi j'ai goûté dans ma défloraison le délice complet de l'amour et c'est très rare, celà, très rare ! ».

Le ton sentencieux de ces paroles se réfléta en gravité dans leurs songes, dans leurs yeux. Charles sentit alors qu'il se vengerait de leurs sourires en leur contant le poème de son début dans l'amour et il continua ayant la gorge pleine de moka :

« J'avais dix-huit ans, comme je vous le disais. Je suivais les cours de premiére année à l'école des ponts

et chaussées, à Gand, où mes parents demeuraient d'ailleurs. J'étais un élève médiocre, c'est-à-dire n'attachant aux examens aucune importance. Puisant un un peu tout de la Beauté : la Science, l'Art et... l'Amour; je partageais mon temps entre la trinité exigeante de ces dieux, me souciant à peine de mon programme d'école. Vous pourriez croire qu'ainsi l'amour fut une partie constante de ma vie? Eh bien, non! Puceau craignant les cocottes, les prostituées, je ne voulais donner ma virginité qu'à une bonne petite fille de mon âge, humble, gentille, aimante, pratiquant l'art pour l'art et non l'art pour l'ar... gent. De plus ma bourse était morale, étant plate; aussi cherchai-je avec persistance l'idéale de mon cœur, elle seule. Il m'arrivait de ne recevoir qu'une œillade, qu'un mot d'une femme pour que je m'en détournasse avec horreur. D'autres fois, je me figurais avoir découvert le « diamant bleu ». Je m'enivrais un moment de son éclat et toujours un défaut insupportable me le faisait rejeter. Une fois cependant l'illusion dura des jours et m'hypnotisa au point de m'absorber.

« Une après-midi donc, flânant avant l'heure d'ouverture de la bibliothèque où je travaillais d'habitude j'entrevis sur le trottoir que je ne suivais pas, un minois charmant qui passait. Jupes mi-courtes, élancée, une tresse double de luisants cheveux bruns dans le cou, une jeune fille trottinait légère, regardant devant elle. Elle s'arrête en face d'une vitrine, je m'y arrête, cœur battant. Elle repart, je repars aussitôt et comme il me semble lire tout à coup dans ses yeux un désir câlin,

je l'accoste, peureux d'une défaite et murmurant la phrase exécrable des vieux marcheurs : « Permettez-vous, Mademoiselle, que je vous accompagne? » Acceptations, compliments, aveux, regards traîtres : en quelques minutes, je lui arrachais un rendez-vous. Son empressement à me l'accorder ne me parut pas même bizarre, tant l'amour-propre force souvent l'amour chez la jeunesse !

« Ce rendez-vous fut brûlant malgré... le brouillard. Serrés l'un contre l'autre, nous enfilions par prudence, les ruelles obscures du vieux-Gand. Il y avait du foin à terre devant certaines portes. Je débitais une masse de sottises, tellement qu'elle riait comme une folle et devenait amoureuse en diable, si bien que m'attirant sur un de ces tas de foin, dans une venelle déserte, elle me supplia de la prendre à l'instant. Je ne le voulus point, par malice. Elle s'en excita plus encore. J'éprouvais un plaisir sauvage à sentir dans ses longues et fines mains qui pressaient mes mains, les soubresauts tumultueux de ses artères... ou des miennes ! Elle faiblissait de plus en plus, moi aussi, mais l'heure de la séparation nous trouvait bientôt, collés bouche contre bouche, affolés et murmurant d'infinies promesses. Mon père était sévère et je devais rentrer. Nous nous quittâmes déjà tout remplis l'un de l'autre, moi vierge encore.

« Quels rêves audacieux et tendres n'échaffaudai-je pas après ce rendez-vous ! Quels plans ne combinai-je point pour notre prochaine entrevue ! Je voulais qu'elle fut adorable, qu'elle réunit toutes les jouissan-

ces; mais que faire avec le diable en poche, la misérable permission de l'heure du souper et une ignorance absolue des temples d'amour? Les amoureux sont industrieux : je résolus admirablement ce problème délicat... ».

Charles s'animait... Il s'imaginait revivre ces moments. Ses yeux réfléchissaient des joies et des regrets profonds. Tous ceux qui l'écoutaient, en qui parlaient des souvenirs presque pareils et l'attendrissement que distillent en nous les vins précieux, paraissaient recueillis comme dans une prière commune. L'impatience les gagnait d'ouïr la fin d'une histoire que tous quasiment avaient vécue. N'eussent été les verres de fine champagne, demeurés pleins et le babillage des femmes, non loin, dont certaines ressentaient à distance l'angoisse du beau conte qui les faisait se rapprocher curieusement du fumoir, cette salle de distraction eut ressemblé à s'y méprendre à quelque sanctuaire d'un culte mystérieux.

Monsieur Bertrand, par obligation de politesse, leva son verre à la santé du conteur; tous burent de la liqueur dorée et, pieusement, se remirent à entendre. Charles sourit; c'était son droit.

« Lorsque je la revis, » reprit-il, « l'après-midi était plutôt mélancolique. Des buées de brouillard flottaient dans l'air, froides et perçant les vêtements comme des centaines d'aiguilles. Le crépuscule tombait, sinistre, dans la ruelle où nous attendions le temple d'amour et le nid que ma ruse et ma prévoyance y avaient retenu. Virginie se serrait en frissonnant con-

tre moi et j'esquissais avec une conviction heureuse, le geste de la protéger. Une crainte instinctive — cette crainte connue de toutes les femmes — était cause qu'elle se cabrait. (Est-ce une crainte ou l'énervement messager du plaisir?) Si je n'eusse été là pour la retenir elle se fut sauvée; mais je la persuadai de toutes mes forces de n'en rien faire et, avec un grand courage nous entrâmes dans la maison de rendez-vous.

« Une bonne femme, au visage presque virginal, tant il était calme et doux, nous y reçut en compagnie de son perroquet. Nous montâmes à « notre » chambre, qu'elle nous indiqua en nous souhaitant de l'amusement.

« J'allumai l'unique bec de gaz de cette chambre, et je la vis luxueuse; j'enlevai ma « crapuleuse » et je déposai un long baiser — le soul kuss était déjà connu des amoureux alors — sur les lèvres de ma mie. Ma mie, car je l'aimais. Je lui trouvais les qualités en secret désirées. Jolie, malgré quelque rougeur au bord des paupières, gentille et aimante. Je tenais, croyais-je, le « diamant bleu », et ses rayons transfiguraient mon âme. La messe d'amour commença. Pudique, Virginie ne voulait pas que je la dévêtisse. Une claire flambée de bois dans l'âtre, mes supplications, mes caresses vinrent à bout de son entêtement. Après m'être déshabillé moi-même; pour lui suggérer que la nudité n'est pas le vice, mais la franchise dans l'amour, je détachai une à une, dévôtement, en tremblant, ému de toutes mes fibres, les enveloppes de son corps charmant. Quand les globes durs de ses seins lunèrent sa

chemise tendue, quand la courbe de son bassin se dévoila sous mes doigts, harmonieuse, quand ses cheveux dénoués me frôlèrent délicieusement, j'eus ainsi que la frénésie de l'avare déterrant un trésor, je vis trouble... et le lit hospitalier nous reçut enlacés.

« Notre bonheur dura deux heures; parfois j'en suivais anxieusement la fuite sur le cadran de ma montre, tant la crainte de mon père m'obsédait et cette crainte raffinait mes joies. J'étais pareil à un voyageur enseveli dans la neige, mais dans une neige paradisiaque, et qui compte le temps de peur de s'endormir. L'odeur capiteuse de nos chairs nous grisait tous deux... Elle fermait les yeux de volupté, haletante. La bête à deux dos, l'être à deux âmes ne fut jamais si parfait que celui que nous fîmes.

« Nous nous reposions en des aveux naïfs, j'embrassais ses seins et ses yeux avec ferveur. Elle me versait d'incomparables caresses, et pour me rendre à mon devoir de fils, je dus m'arracher de force à la cangue amoureuse de ses jolis bras blancs. Elle chancelait, repue de jouissance et moi j'étais infiniment heureux. J'aurais donné gros pour que les instants passés durassent une heure encore; mais quand je m'anéantis d'attendrissement, ce fut lorsque, l'embrassant une dernière fois au coin de la ruelle sombre, au moment de la quitter, je l'entendis murmurer, le regard sombré au fond de mes prunelles et d'un accent triste, triste : « Maintenant que je t'ai tout donné, tu feras de moi ce que les autres étudiants font de leurs femmes, tu me chasseras ! » C'était sordide et beau ce qu'elle disait

et, pour celà, je lui eusse juré n'importe quoi. Je lui jurai de l'aimer toujours. Elle s'en alla contente; je m'en allai saoul, comme un ivrogne d'amour. Six jours après elle me faisait ce que vous pensez bien... A sa santé ! »

Charles se tut sur cette espèce de « requiem ». Il y avait en lui tant de choses moroses contenues que tous ces hommes saisissaient à merveille, qu'ils touchèrent à peine à la liqueur cordiale et dorée et que, lorsque les dames surprises d'une attitude si religieuse en un instant, si bouffon chez des hommes si joyeux, vinrent pour s'éclairer sur ce spectacle inattendu elles en virent plus d'un se frotter le coin de l'œil d'un mouchoir discret. Leur apparition déchaîna un renouveau de propos dits spirituels, tandis que dans le jardin, inconsciemment, le conte d'amour toujours aussi banal, toujours aussi sublime, se revivait.

LOUIS-RAOUL.

Septembre 1906. *Université de Gand.*

Pessimisme

Ceux qui habitent là-haut dans les cieux, s'amusent à contempler l'homme en proie aux souffrances et la lutte désespérée de tout ce qui respire pour conserver une vie qui, malgré tout, échappe. D'ailleurs, c'est la volonté du créateur... Le lion a des crocs aigus et des griffes puissantes pour mieux terrasser ses adversaires; le bec de l'hirondelle est propre à saisir les insectes; celui du vautour propre à déchirer des chairs palpitantes; en un mot, tous les animaux semblent faits pour se dévorer les uns les autres. Au-dessus de tous ces animaux, l'homme, animal supérieur, a les instincts les plus barbares et, non content de tourner ses efforts vers la destruction de ses inférieurs, il tourne incessamment ses armes contre ses frères, poussé par un instinct de domination et de carnage qui s'abrite bien mal derrière les prétextes les plus dérisoires. Le monde n'est qu'un vaste abattoir. Mais de peur que la vie l'emporte encore, le créateur, dans son incommensurable bonté, a encore eu soin de nous doter des germes morbides et des fléaux destructeurs. L'œuvre est parfaite. Enfin là-haut, au-dessus de ce pauvre

monde, on s'amuse; on voit les êtres attaqués par d'autres êtres ou bien livrés à d'effroyables maladies, et on parie pour savoir si tel être échappera à la mort ou n'échappera pas; comme les hommes de notre époque s'amusent à parier aux combats de coqs, les yeux dilatés de fièvres malsaines.

. . . . . .

Mais ce spectacle ne suffit pas. A côté de cet amusement, de chaque jour, il faut des réjouissances plus sensationnelles, telles que le déluge ou l'engloutissement du genre humain, sauf Noé, Sodome anéantie par une pluie de feu.... Or, en ces derniers temps, une délégation d'élus s'en alla trouver le Seigneur pour lui demander de satisfaire au désir de voir un semblable spectacle. Il tira longuement sa barbe blanche et, après avoir réfléchi : « Soit, répondit-il, vous serez tous satisfaits ! » Alors, regardant par dessus les nuages, il vit un beau pays accidenté, bordé partout de flots bleus, un pays de rêve, et là-bas, entourée de montagnes géantes, une ville majestueuse, témoignage éloquent de la présence des hommes et qui, par ses marbres, ses palais et son merveilleux cadre, offrait à la vue un ravissant spectacle. C'était beau; le soleil jetait sur les monuments sa lumière dorée; les hommes joyeux se livraient au travail, et les femmes, belles comme les flots, avaient des flammes dans leurs grands yeux noirs et sur les lèvres le chant dolent des mères... La ville témoignait de l'activité humaine... Cependant les ténèbres vinrent; un silence de mort succéda aux rumeurs journalières; les hommes se reti-

rèrent et, dans la nuit, muette, endormie,la ville gardait au bord des flots sa beauté sereine.

On aurait dit en ce moment qu'elle se plaisait à écouter le chant de la mer et à contempler le ciel parsemé d'étoiles. Quand tous furent plongés dans le plus profond sommeil : « Venez voir, s'écria le Très-Haut, le moment est venu». Les anges, les saints, les saintes se rangèrent autour du seigneur et regardèrent ce qui allait être bientôt le nouveau théâtre de la puissance de Dieu... On fut unanime à reconnaître que le lieu était admirablement choisi. Quel beau pays ! Un tel pays est-il fait pour les hommes? Et la mer comme elle est belle; en écoutant le flot grondant ne croirait-on pas entendre la respiration de la ville endormie?

Mais Dieu lâcha les éléments... La mer se souleva en sursaut comme un homme sortant d'un cauchemar; la terre se mit à trembler; un fracas sinistre s'échappa de la ville... Les vagues en courroux se levaient comme des montagnes et, se ruant avec fureur sur la ville, balayèrent tout sur leur passage; la ville croulait; le hurlement du vent, le rugissement de la mer, l'écroulement des maisons; le crépitement des incendies, faisaient un bruit écrasant, mais, malgré cet orchestre d'enfer, un cri de douleur humaine, un cri d'effroi et de terreur, s'éleva déchirant... Toute la ville est détruite, clamèrent les saints ! Cependant, après quelques instants, au-dessus des décombres amoncelés, des hommes affolés, des femmes nues erraient au hasard, en hurlant de douleur, tandis

que des plaintes lugubres sortaient des entrailles de la terre. C'était horrible...

Les anges et les saints riaient... Tous louèrent Dieu de ce grand exploit, lorsque soudain, Dante reconnaissant les hommes de son pays, poussa un sanglot retentissant. Les saints voyant sa douleur, résolurent d'étouffer sa plainte et se mirent à chanter les louanges du Seigneur.

Toutefois, lorsque le bruit se fut répandu, dans un élan de charité suprême, l'humanité entière se porta au devant des ruines de la ville, pour réparer, dans la mesure du possible, l'inoubliable désastre. Les princes firent preuve de sentiments humains; les princesses mirent de blancs tabliers pour aller au secours des malades; les soldats retirèrent des ruines les mourants et les blessés, tandis que Dieu, qui d'un seul mot peut panser toutes les blessures, cicatriser toutes les plaies, et sécher toutes les larmes, ne cessa de répandre sa miséricorde. Cependant les élus firent remarquer au Très-Haut le formidable effort déployé par les hommes, le courage des soldats, la générosité des grands et des petits, mais Dieu, comprenant leur pensée et montrant du doigt la ville morte, s'écria : « Non, mes amis, on ne répare pas l'irréparable ».

MAXIME.

Poème Arménien

Le Premier Péché.

—

A mon camarade Henri Pirenne.

Parmi les vallons et les collines fleuries
Elle faisait paître tous les jours son chevreau aux yeux bleus.
Ses pieds étaient nus, ses pieds étaient sûrs
De se poser à chaque pas sur la blancheur immaculée des lis.
Les flots noirs de sa chevelure inondaient son sein de corail.
Autour de son front ne se fanaient ni les myrthes, ni les jasmins.
Elle chantait, et son chant riait dans son cœur.
Elle avait taillé sa robe dans l'azur du ciel,
Dans l'azur de la mer elle avait taillé son voile.
Sa houlette était un serpent fossile qui dans sa main vierge
S'était transformé en une branche de pêcher.
Lorsqu'elle conduisait le long de la rivière
Son chevreau aux yeux bleus,
La lune, à travers les arbres, la suivait comme un voleur,
Et la lune était l'œil amoureux de Jehova,—
L'antique amant des vierges.
...Mais dans le vallon, un soir,
Elle entendit une voix
Qui l'appelait, là-bas, près de la source argentine.
C'était un chant si beau et si charmeur

Que son chevreau, la bouche pleine d'herbe fraîche,
Le cou tendu, longuement l'écouta.
C'était un chant nouveau qui disait :
—« Blanche fille, blanche fille, descends !
Et près de la source sacrifie-moi ton chevreau,
Sous le vaste ombrage du figuier.
Fille blanche sacrifie-moi ton chevreau blanc.
De ces monts, je suis le dieu puissant;
Si je le désirais dans le fleuve coulerait l'argent,
Et l'or dans les torrents.
Sur la trace de mon baiser passe le frisson fécondateur,
Et dans mes bras de feu
Les lis deviennent roses et les vierges des reines.
Du sang de ton sacrifice, dans les champs,
Je ferai naître des fleurs :
Dans les champs, au lieu de ton chevreau,
Tu feras paître des papillons.
Blanche fille ! Blanche fille ! descends ! »—
Cette voix qui semblait parler dans son sang,
Longuement elle l'écouta;
Elle l'écouta et silencieusement soupira sous les étoiles.
Puis, fascinée, prenant sa houlette,
Avec son chevreau, elle descendit la colline.
Voici la source, voici le figuier, — sens-tu
Le dieu viril qui l'a embrassée
Parmi les parfums enivrants du thym et de la lavande?
— Accomplis ton sacrifice ! —

Sur les cailloux lisses, sur les blancs cailloux de la source,
Sous ses genoux, elle étendit son chevreau,
Dont la petite corne s'enfonça dans le sable.
Oh ! quel moment doux, et quelle ivresse !
Elle croyait qu'après l'avoir égorgé
Son chevreau resterait vivant :
Dans les prés, il sautillera, il chevrotera sous les cieux.
Elle ignorait la mort, et elle chanta,
Elle chanta sous l'inspiration de la nature

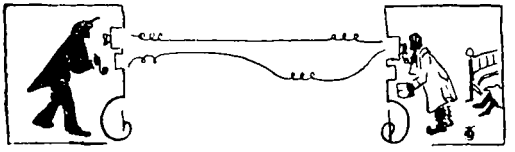
Un de ces grands plaisirs dont la naissance veut le sang de l'homme,
Et dont la mort veut l'homme lui-même.
Elle chanta le printemps de son âge,
Et de son être, l'harmonie.
Et sans voir les regards plaintifs de son chevreau fixés sur elle,
Elle mit le couteau sur la gorge candide, et, ivre,
Le chant sur les lèvres, voluptueusement le sacrifia,
Devant les pieds de ce dieu séducteur
La fille blanche sacrifia son chevreau blanc!

Mais les fleurs promises n'éclorent pas dans les champs;
Elle ne devint jamais bergère de papillons.
Lorsque de sang la source se troubla.
Sa houlette, parmi les herbes,
Recouvrit son essence primitive de serpent.
La lune descendait par delà les montagnes;
Et elle, tremblante dans la nuit,
Debout à côté de son chevreau mort
Pleura longtemps et frotta ses yeux avec ses mains sanglantes.
Tandis que autour de son front les jasmins se fanaient
La vierge séduite pleura son doux péché...

DANIEL VAROUJAN.

Université de Gand.

PANTHÉON ESTUDIANTIN



CARICATURES

PAR

JEAN DE LANIER (*Gand*)
PALÉOLOGUE (*Gand*)
CHAUDLONG (*Liége*)
TONAXA (*Liége*)
ANDRÉ DE BACKER (*Mons*)
DUFOUR (*Gembloux*)
NOURY (*Gembloux*)

GAND

GASTON VAN LOO

Président de la Générale.
Membre du Comité de Fédération.
Président des Colonies Scolaires.
Président de la Société de Droit.
Membre influent de la jeune garde libérale.
Membre des « Corbeaux ».
Membre étudiant de la Société La Concorde.
Quelquefois Etudiant en Droit...

Fini? M'écriai-je à bout de souffle, quand mon complice m'eut décliné tous les titres de ce brave Gaston, qui font de lui une personnalité en vue. Oui, très en vue du monde universitaire contemporain. Je ne doutais certes pas de la très sérieuse valeur de notre victime, mais je ne le savais pas de taille à affronter les soucis inévitables que doit amener fatalement pareil cumul. Que sont, à côté des siennes, les préoccupations d'un maitre du barreau, voire même d'un député, qui tiennent entre leurs mains la vie du pauvre mendiant ou l'avenir d'un pays entier? Et qui eut cru en le voyant, maîgre, pâle, se dandinant en marchant et, semblant craindre de se blesser aux pavés aiguisés de nos rues, qu'il eut osé assumer des fonctions aussi nombreuses et des charges aussi pesantes?

Est-ce là audace, témérité? Est-ce là soif des honneurs? Bien grave problème à résoudre et peut-être les origines de notre ami nous aideront-elles à trouver une solution satisfaisante....

Disons donc tout d'abord, que Gaston appartient à la noblesse la plus pure et la plus nettement établie.

Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que le Conseil Héraldique ait reconnu ses armoiries, d'une finesse et d'un goût artistique peu banal : d'argent à la berthe engoulie de deux têtes de panthère. Le profane ne pourra comprendre cet emblème sans quelques explications :

La berthe tout d'abord rappelle le coussin à dentelles, qui gît dans quelque coin du bureau de Gaston, et auquel il a recours à ses moments de loisirs, comme me l'affirment deux de ses intimes. Les têtes de panthère traduisent bien le caractère de notre président. sous des apparences agressives, accentuées encore par une moustache fournie et relevée à la Guillaume II, feignant de vouloir lancer à droite des coups de bec, et de lacérer à gauche sa proie à coups de griffes. Notre héros est brave garçon cependant : il suffit de crier plus fort que lui pour le calmer aussitôt; tel un dompteur mettant un frein à la furie de ses fauves, en usant de son arme...

L'écusson porte en exergue ces mots fatidiques : « Je vaincrai ». Et ma foi les destins servirent cette devise à souhaits. Gaston a vaincu, non sans difficultés, il est vrai, souvent, il se trouva en opposition avec un artiste dramatique de talent : André fut pour lui un adversaire dangereux, mais, il finit comme on l'a vu, par triompher des obstacles qu'il lui opposa.

Arrivé aux honneurs suprêmes, que l'on puisse atteindre dans nos phalanges estudiantines, notre Président des Colonies a conquis un rôle prépondérant dans les cercles mondains. Nul n'ignore qu'il fut l'an

passé le grand organisateur d'une Fancy-fair; qu'il multiplia, peut-être outre mesure, les réunions de jeunes filles, que toujours, on l'y entendit adresser de toutes parts discours aimables et compliments flatteurs, qu'il alla même jusqu'à convier ces aimables vendeuses à une fête organisée au carrousel par les étudiants et, que sa déception ne trouva plus de bornes, quand il vit qu'aucune d'elles ne répondit à sa gracieuse invitation...

Gaston cependant ne convient pas de tout celà. Je me hasardai un jour à l'interviewer sur ce chapitre et fus plutôt mal reçu : « Mais non, me répondit-il, je me moque du monde. C'est si vain, si factice, certes, tu le sais, je m'y suis taillé un fameux succès, mais ces plaisirs d'un soir me sont trop éphémères ! Crois-moi, rien de tel que la vie d'Etudiant, puis un foyer, puis une femme. Et des femmes, n'en peut-on pas trouver sans courir les bals et les soirées? »

Je ne crois guère à la sincérité de ses paroles. Ce n'est là que de la théorie, et, je vous prouve qu'en pratique Gaston n'a de repos que quand il a accepté les invitations qu'on a eu l'honneur de lui adresser. C'est ainsi que l'an passé, il évoluait dans les salons de quelque professeur d'université.

Cette vie mouvementée ne lui permet évidemment pas de ces écarts trop fréquents de jeunesse que l'on pardonnerait facilement aux autres. Notre Président n'est que rarement folâtre, mais lorsqu'il l'est, il l'est en grand. Gand n'est certes pas sans attraits pour lui, mais il me revient, qu'une fois cependant, il eut recours à la France, ce pays de cocagne, si généreux en bon vins et en jolies femmes. Une tante et sa nièce, de Paris toutes deux, descendirent un beau jour de printemps dans notre ville, sur l'invitation de l'artiste, dont nous fûmes appelés à parler plus haut. Trouvant avec le législateur, que la polygamie est

répréhensible, notre auteur dramatique, s'en vint quérir Gaston, lui exposa la situation et notre président escomptant pouvoir se venger enfin des machinations infâmes ourdies contre lui, à toutes époques. par l'auteur susnommé, résolut de lui laisser la tante et de s'emparer de la nièce. Mais le jeune André toujours rusé, s'éprit de la jeune enfant, avant que l'autre eut même entamé les pourparlers d'usage avec la personne aimable qu'était la chaperonne. Promenades en voitures, visite de la ville et de ses monuments, stations multiples dans tous les endroits selects; et, toujours Gaston pilota la tante. Petit à petit, il se réconcilia avec elle, la trouva charmante, délicieuse, et finit par ne plus vouloir la lâcher. Trois jours durant nos ciceroni se rincèrent le gosier avec ces dames, et, ce n'est que depuis lors qu'une entente cordiale fut conclue entre les adversaires implacables d'antan.

Dois-je insister encore sur le dévouement qu'accorde notre héros aux différentes sociétés d'étudiants dont il s'occupe? Dois-je dire la rare compétence avec laquelle il dirige les débats au sein de la Générale, et l'éloquence qu'il déploie dans les discussions les plus orageuses? Dois-je dire enfin, qu'il prend son rôle très au sérieux jusqu'au bout, et qu'il va jusqu'à exercer la police de nos bals. Toute parole prononcée pour nuire à sa dignité est assimilée au crime de lèse-majesté, et pour lui, requérir les agents de la force publique, faire dresser procès-verbal, ou recourir à une expulsion à main armée est chose toute naturelle...

Mais voilà que nous nous trouvons avoir été bien méchants ! Rachetons vite toutes ces vilénies en disant que notre président est excellent camarade, que toujours il est prêt à rendre service, règle de conduite à laquelle il n'est qu'une exception : Nul n'ignore qu'autre fois Gaston avait chez lui une basse-cour de grande valeur et qu'il possédait notamment une col-

lection de coqs merveilleuse. Ceux-ci lançaient tout le jour les notes les plus cristallines, mais demandez-lui le remède auquel il recourait pour arriver à ce résultat, aussitôt il se renfermera dans le mutisme le plus absolu. Il supporte fort bien la zwanze et je suis sûr, qu'il ne nous en voudra pas, d'avoir livré aux lecteurs de l'Almanach, ces quelques vérités, et puis, s'il faut que jeunesse se passe, on se range à présent, n'est-ce pas Gaston?

GÉO.

N. D. L. R. — Comme nous demandions au camarade van Loo s'il voulait être caricaturé de face, de profil, en buste ou en pied, il nous répondit en beau! Il nous saura gré d'avoir accédé à son désir!

— —

ANDRÉ GOMBAULT

Secrétaire de l'Almanach.
Ex-vice-président de la Générale.
Ancien président de la Littéraire.
Ex-président du Cercle des Etudiants en Droit de 1er doctorat.
Ancien membre du Comité de Fédération.
Ancien trésorier de la Société Académique d'Histoire.
Président de l'Association des Anciens Elèves de l'Ecole Moyenne.

Dès son entrée à l'Université — à l'âge de 17 ans — l'attention des membres de la Générale, fut attirée

sur le camarade Gombault, qui depuis lors, s'est acquis un si grand renom au sein de la jeunesse universitaire. Marche sautillante, air dégagé, langage affecté, geste théâtral, ce sont là autant de traits qui caractérisent notre héros et qui, au début, ne manquèrent pas de lui attirer des ennuis dont il serait trop long de faire ici l'histoire. D'ailleurs chacun se souvient du tonneau des conscrits, où le spirituel Mauritius présenta à notre illustre camarade sous forme de bouquet minuscule, accompagné d'un long discours, l'hommage ironique de la Générale reconnaissante: chacun se rappelle les nombreux échecs avant d'atteindre les honneurs, et qui donc ignore le fameux décret de déchéance arrêté par les usurpateurs littérariens et les cabales, et enfin, cette soirée mémorable où succombant sous une majorité d'une voix, il fut contraint de céder au camarade Maes, chargé naguère des fonctions de préfet des piscines, le poste de Secrétaire de l'Almanach. Mais tout celà c'est le passé... Ses adversaires, les Rigi, les Mauritius, les Maes, agitateurs armés d'ironie, signataires du fameux décret, et, jaloux peut-être d'une célébrité, qui n'était pas encore, ne tardèrent pas de quitter l'Université, et dès lors, libre de ce côté, le camarade Gombault put dépenser sans souci et sans être inquiété, son dévouement, son talent et son savoir. C'est ainsi qu'en l'année 1909, nous trouvons en lui un élément d'élite, dévoué à la Générale et sympathique à tous ses camarades.

Il y aura donc, nécessairement, deux périodes dans cette vie d'étudiant : une période d'insuccès et une période où nous le voyons accablé de titres et d'honneurs...

***

Et maintenant un mot de l'orateur...

S'il m'était permis, d'ignorer un moment l'auréole

qui s'attache désormais au nom de l'illustre auteur, je vous laisserais encore entrevoir ses débuts et ses déboires...

On connait l'accueil réservé aux bleus: lorsque, par hasard, il avait le courage de soutenir une idée, de protester contre une mesure, de présenter une simple observation, il obtenait chaque fois un succès oratoire vraiment inattendu : on s'exclamait, on se tordait sur les chaises, et, le discours se terminait invariablement par une fusée de rires. Toutefois son talent ne tarda pas à s'affirmer. En sa qualité de président du Cercle Littéraire, il prononça de nombreux discours et reçut à la tribune de ce cercle d'excellents conférenciers avec un art, qui doit avoir laissé auprès d'eux la meilleure impression. Plus tard, au grand étonnement de ses camarades, toujours sceptiques et railleurs, il obtint, lors de la manifestation Van Wilder, à la Rotonde de l'Université, un succès oratoire rappelé dans tous les journaux. Quand il n'eut plus à craindre la malveillance d'aucun, il reparut à la Générale. Aussi, à présent, il prend part à tous nos débats, de son verbe sonore tranche les questions difficultueuses; et même, à le juger d'après ses allures d'interpellateur, semble rechercher l'occasion de sonner pour le comité le coup de clairon de la retraite.

***

Ce qui l'attira surtout c'est la littérature. Dans sa célèbre revue « *On Brosse* ! ! ! », le camarade Gombault, nous donna une peinture vivante de la vie d'étudiant. Les chansons faites à cette occasion sont encore dans toutes les bouches. « *Dernier Revoir* » nouvelle d'un saisissant attrait parut dans notre Almanach. La plume féconde de notre camarade nous donna en ces derniers temps une pièce en un acte « *Après Flirt* »

que nous eûmes l'heur d'applaudir au Théâtre Minard Les vers eux non plus ne lui sont pas étrangers.

L'étude approfondie des auteurs et surtout des auteurs belges, lui donna l'occasion de se produire à Bruxelles, et, de nous donner une brillante conférence sur « Les débuts de G. Rodenbach », qui fut écoutée et applaudie par des hommes éminents.

***

Ses occupations nombreuses n'empêchèrent pas le camarade Gombault de s'intéresser à nos œuvres, et d'être des nôtres en toutes circonstances. Pendant plusieurs mois il dirigea nos tonneaux; collaborateur du camarade Logtenburg, il contribua au succès de plusieurs Almanachs; en disgrâce auprès de Maes, il dut abandonner cette publication, jusqu'au jour où l'assemblée, embrassant d'un regard fiévreux le brillant(?) résultat de l'Almanach 1908, le chargea de mener à bonne fin l'œuvre de l'Almanach en péril !

Journaliste, critique d'art, correspondant de plusieurs journaux, il nous assura son précieux concours en bien des occasions.

***

Les camarades désireux de connaître des détails relatifs à la vie privée de Gombault, s'adresseront à moi sans succès; il m'est impossible de la pénétrer; mais je me plais à penser que son art de déclamateur et son talent de beau parleur doivent lui avoir assuré dans certains salons des succès, que j'ignore. Une grande collection de portraits, et, le spectacle d'un tiroir débordant de lettres, aux multiples parfums et aux cachets de couleurs variées, semblent d'ailleurs confirmer cette opinion.

RUSTICUS.

OPTAT PATÉ

Ex-président de la Wallone.
Ex-président de la Générale.
Punchiste.

Optat Paté naquit à Lessines, ville où l'on extrait le porphyre, pierre très dure, comme on le sait. Les partisans de la théorie de Taine « sur l'influence du milieu » ne manqueraient pas de voir dans ce fait, l'explication d'un des traits du caractère de notre camarade : l'entêtement poussé quelquefois jusqu'en dehors des limites raisonnables.

De ses jeunes années, rien de particulier à dire. Entre à l'Université rempli de courage et de bonnes dispositions. De fait, pendant sa première année, il est gentil, blondin, timide comme une jeune vierge, joli comme un agnelet, sage comme une image. Il ne déraille pas de la bonne voie. Il est vrai de dire que depuis lors, il a plutôt rattrapé le temps perdu.

Complètement imberbe à son entrée à la boîte, il voit maintenant, à la fin de chaque trimestre, avec un orgueil peu dissimulé et naïf, qui fait pouffer ses intimes, le glabre de son menton, se masquer de quelques misérables poils de couleur indécise. Chose étonnante, cependant, il les fait soigneusement enlever à chaque vacance. Un jour de cuite, il m'a confié qu'il se remettait la balle à neuf, pour aller rendre visite à l'élue de son cœur.

Chose étonnante au point de vue physiologique, au fur et à mesure, que s'accroît le système pileux de son menton, l'occiput du camarade Optat se dégarnit. Inutile de dire qu'il en ressent un profond chagrin. Cette particularité, jointe à la couleur d'un blond très pâle de sa chevelure, et à l'aspect rosé de sa figure, a

déjà donné lieu, le soir, chez « Jules » sous l'éclat brillant des ampoules électriques, à des effets de lumière et des erreurs d'appréciation d'une cocasserie rare.

A part cette légère infirmité, Optat est très bien de sa personne. Robuste, assez corpulent, la figure pleine et souriante, c'est un beau type de jeune homme. Si vous joignez à celà, les multiples talents de société qu'il possède: beau parleur, excellent musicien, (clarinette, violoncelle, piano), remarquable acteur et chanteur, vous comprendrez aisément qu'il soit la coqueluche de moulte jeunes et gentilles personnes. En toute sincérité, nous devons dire, qu'il n'est pas passionné, et, ne profite pas de toutes les occasions qu'il rencontre. Nous citerons simplement pour mémoire : ses stations au « Star » où il était reçu comme l'enfant de la maison, chez « la déesse du rempart », ses amours avec « Place d'armes ».

Il ne va jamais à la bataille, que dûment armé. Il possède même, une excellente recette, propre au repolissage et mise à neuf de ses cuirasses de combat !.

Comme caractère, le meilleur garçon qu'on puisse rêver, sans contredit un des types les plus sympathiques des écoles. Une chose seule parvient à le mettre hors de ses gonds: c'est, quand Optat ayant quelques verres dans le nez, quelqu'un se permet de le tourner en bourrique, à propos du peu de développement de son système pileux. Gare alors ! Le bourgeois qui s'était permis cette familiarité déplacée et d'un goût douteux à la « Cloche » après le dernier bal de la Générale, tira une binette considérablement étonnée, après avoir reçu sur le sommet de la « coloquinte » un magistral « gnon », donné avec une conviction qui suffit à rappeler le bonze au respect des convenances.

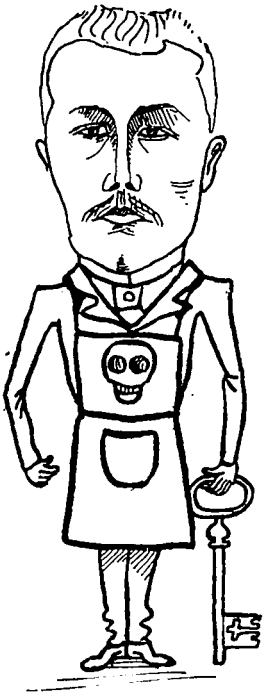
Son caractère agréable et ses nombreux talents ont valu à « Opla » c'est ainsi que l'appellent ses intimes, une réelle popularité dans le monde estudiantin. Aussi

GAND

GASTON VAN LOO.

ANDRÉ GOMBAULT.

O. PATÉ.



ENGLEBERT BACCU.

ROBERT HOSSELET.

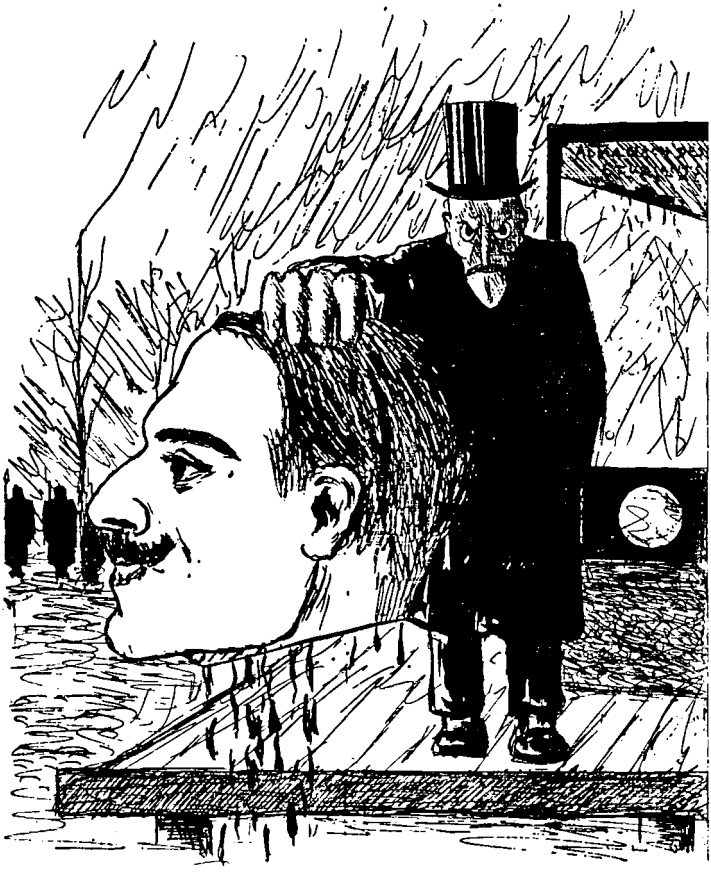
HOMÈRE
CICÉRON
PLATON
LAROUSSE
DE Eloquentia
DE NABUCHODONOSOR et de son Influence sur le Libéralisme BELGE
CORPUS INQUISITIONIS HERETICAE PRAVITATIS NEERLANDICAE.

MAX GLORIE.

LÉON MAURAGE.

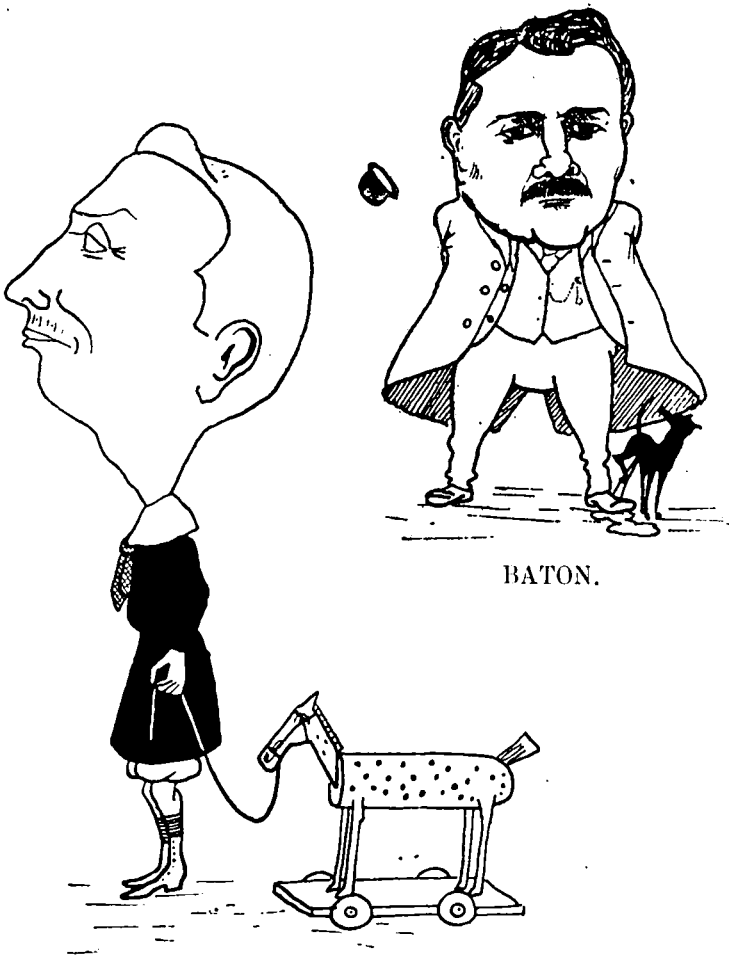
GEORGE POLL.

LOUIS TIBERGHIEN.



RENÉ DUIVEPART.

JEAN CAPSIS.



BATON.

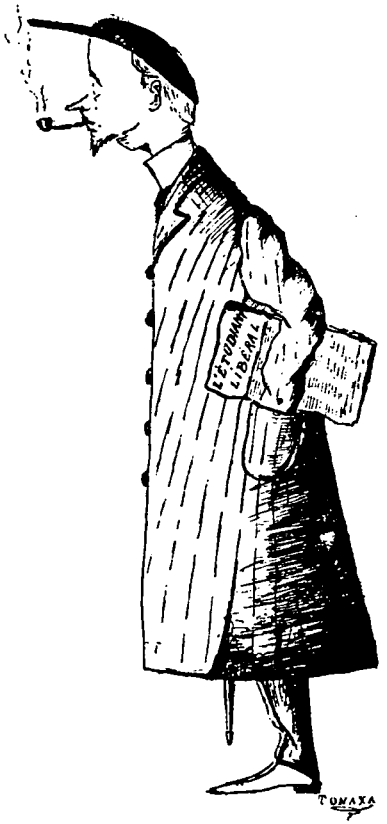
RICHARD SCHUL.

EMILE MARTENS.

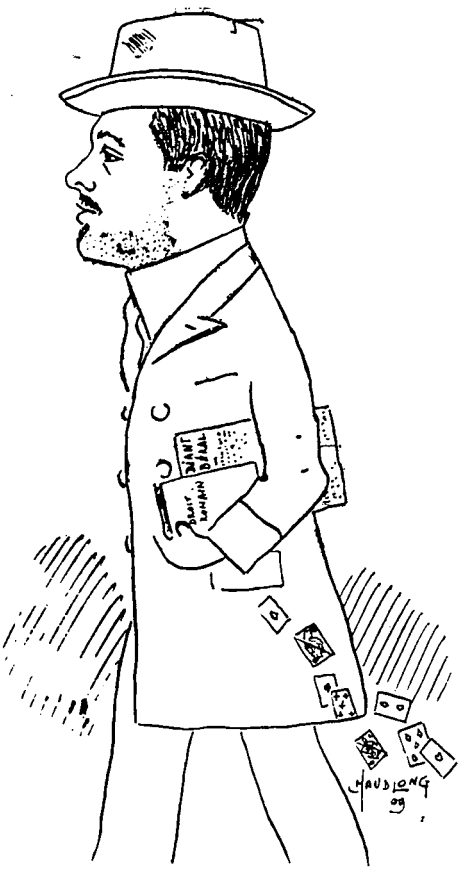
JOSEPH ZOPPI.

LIÈGE

PAUL GRAFÉ.



P. D. ESTOC



ROBERT GUÉNARD.

BRUXELLES

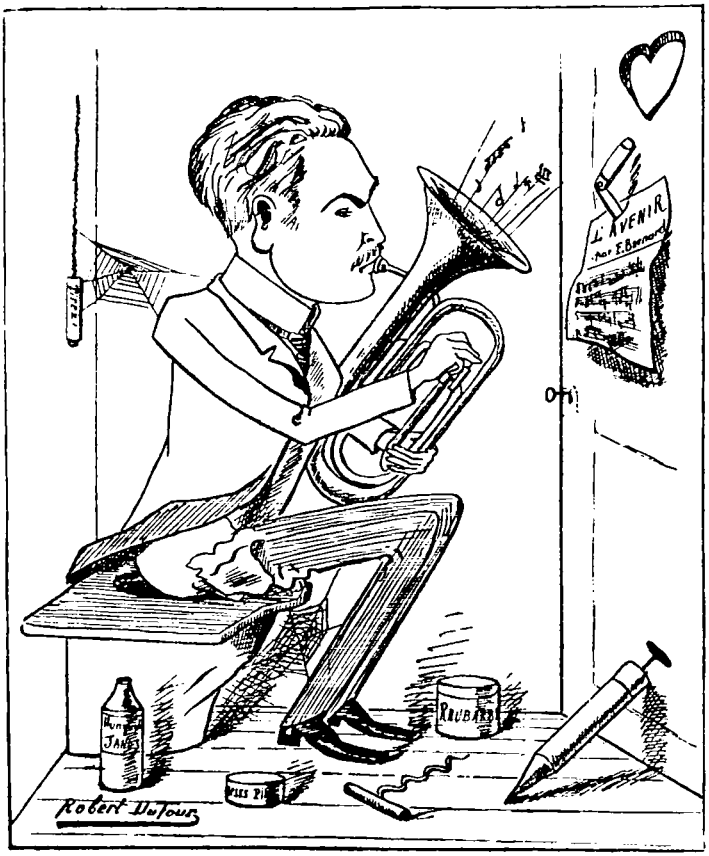
CARL JANSSEN.

MONS

DE VALÉRIOLA.

ARTHUR CANTILLON.

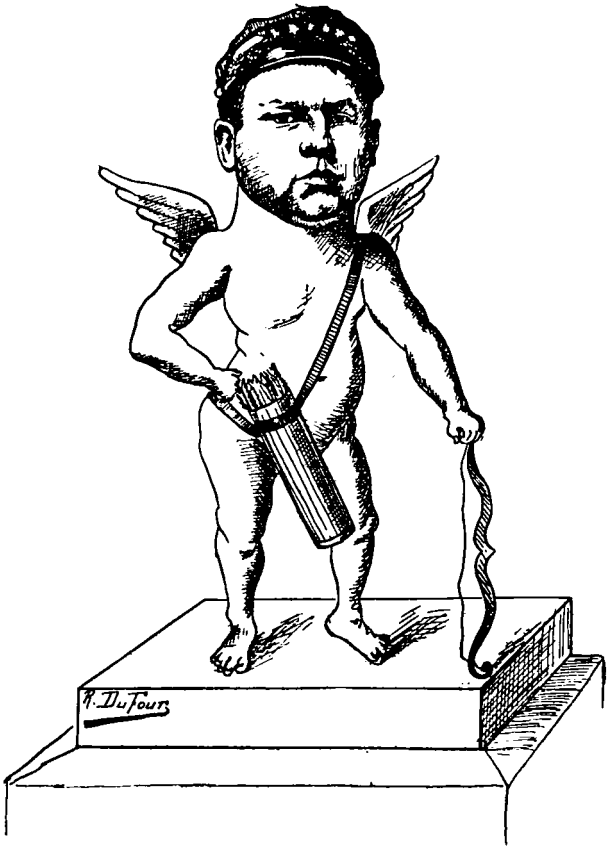
GEMBLOUX



JULIUS BOCK.

HENRY LABOUVERIE.

PAUL EVRARD.



CHARLES GRÉGOIRE.

fut-il successivement président de la Wallonne, président de la Générale, (pour 15 jours seulement, des raisons intimes l'ayant forcé à se retirer), membre des Colonies Scolaires, membre du corps des punchistes. De toutes ces fonctions, il s'est acquitté avec le plus grand zèle. C'est surtout comme président de la Wallonne qu'il lui fut donné de se distinguer. Lors des tonneaux, branlant la sonnette à se démonter le poignet, maîtrisant de sa voix de stentor le tumulte d'une assemblée plus souvent houleuse, sous l'influence des funestes vapeurs des nombreux verres ingurgités, il réussissait à faire respecter son autorité, par les plus récalcitrants, sans jamais froisser personne. Ce fut vraiment pour la société une année prospère et bien remplie, celle où Paté se trouvait à sa tête.

A plusieurs reprises, *comme compère*, dans la revue, il fut chaleureusement applaudi par la maîtrise et le talent, avec lesquels il remplissait son rôle. L'art dramatique, telle était sa véritable vocation ! La chanson, c'est la moitié de sa vie. Toutes les vadrouilles d'Optat se terminent par des concerts improvisés. Tous les étudiants libéraux de l'Université connaissent son morceau de résistance : « La petite Gosse ». Les vadrouilles ! Paté a été le héros d'une assez remarquable série. Ses capacités ingurgitantes et stomacales sont d'ailleurs notoirement et honorablement connues. Elles ont fait sa supériorité aux fêtes de Mons, il y a deux ans. Dans sa soulographie, il embrassait l'honorable bourgmestre M. Lescart en l'assurant dans un langage fleuri. de l'estime que tous les étudiants wallons lui portaient. Oh ! cri du cœur ! Optat aurait été sincère en ajoutant qu'il avait lui, des raisons particulières de vouer une sympathie spéciale au premier magistrat de la bonne ville de Mons, de qui il devait, dans un avenir plus ou moins éloigné, réclamer les

bons offices. Ce n'est d'ailleurs qu'un détail sur lequel nous glissons.

Dans sa plénitude, quand Optat ne chante pas, il rogne. Si vous le tarabustez un peu, il vous accueille par son grognement classique : « Tais-toi, ou j'te démantibule ». Notez bien qu'il n'en a garde. Il ne se fâche jamais avec ses copains. Il aurait beau faire. Ses bitures sont d'ailleurs fécondes en drôleries; elles se terminent souvent par des escapades à l'anglaise, vers des endroits connus de lui seul, où il est sans doute, très bien accueilli.

Paté, comme un vrai wallon qu'il est, est un joueur de couillon enragé. Il a la prétention d'être augure en la matière. Les discussions au « Cercle » à ce sujet, le soir, à la sortie de la boîte, sont parfois d'un intérêt transcendant.

En résumé, le camarade Paté est un bougre ultra-sympathique. Il laissera à Gand, à son départ, à la fin de cette année. un excellent souvenir et de solides amitiés.

A. B.

ROBERT HOSSELET

Ex-vice-président de la Générale.

Dois-je être heureux de l'honneur qui m'échoit, ou dois-je frémir devant l'importance de l'œuvre qui m'est imposée ? Se faire le biographe du Sosse, voilà certes besogne peu banale, et prendre dans sa vie les traits qui font de lui la poire mûre pour l'Almanach, est travail de bénédictin ! Que choisir dans cette carrière si remplie, si mouvementée, si pleine d'incidents amusants et par dessus tout si estudiantine?

Glanons çà et là et soyons très méchant.

Je m'en voudrais cependant de déchirer un ami tel que Robert, sans commencer par lui rendre les témoignages qu'il mérite. D'un caractère jovial, d'une bonté affectueuse, d'un dévouement à toute épreuve, ses qualités du cœur lui ont conquis parmi les membres de la Générale, de très sérieuses sympathies et je n'hésite pas à proclamer bien haut, que jamais il ne nous fut donné de rencontrer dans nos rangs, un camarade estimé d'une façon aussi unanime que méritoire.

Et qui eut crû lors de son entrée à l'Université qu'il se serait fait d'aussi fidèles compagnons, d'aussi chauds amis ? Frais émoulu d'un collège où il coudoya la fleur de l'aristocratie, ses débuts furent marqués par une misanthropie déconcertante. Des semaines se passèrent et toujours l'on voyait Robert seul, abandonné, fuyant ses condisciples ! Celà n'était guère étonnant. Hier encore sous la domination d'un ensoutané, livré aujourd'hui à une liberté excessive, il se trouva membre de la G., société de gueux, êtres abjects qu'on lui avait enseigné à mépriser et qu'on lui avait dépeints comme devant être la perte de l'humanité...

Timidement, voilà qu'il se hasarde au piano. Servais goguenard, prête l'oreille, reconnait les talents de Sosse, et trouve en lui une source à exploiter. Robert était lancé. Et du jour au lendemain, Servais et Berger le prirent comme collaborateur musical de leurs revues. Le Comte ne tarda pas non plus à s'apercevoir « qu'il y avait quelque chose à faire » de ce jeune blond, et le Sosse devint le plus joyeux compère, la plus sociable des vadrouilles.

Mêlé à une société aussi select, composée en majeure partie d'intellectuels et de bons vivants, Hosselet se fit aussitôt l'organisateur de pique-niques à Baerle, de croisières multiples sur la Lys, de funambulesques expéditions de par la cité.

Dès ce moment nous le trouvons être une personnalité en vue du monde estudiantin. Et le fait mémorable qui le premier me vient à la mémoire, est cette très fameuse sortie au cours de laquelle Robert se manifesta comme étant un pilote de valeur. « L'Iéna» était sorti de ses quartiers d'hiver, le soleil dardait de ses premiers rayons les rives enchanteresses de nos cours d'eaux et notre bande ouvrit la série de ses festivités printanières en acceptant l'invitation qui lui fut faite. Robert n'étant pas rassuré sur la stabilité du navire, le chargea de plomb et avec le gros Jean, innova des recettes de cocktails, mélanges les plus hétéroclites qu'ils servirent aux passagers. Je crois inutile d'ajouter qu'enthousiasmés par la finesse de ces drogues, ils furent tous laissés pour morts sur le pont. Seul notre pilote avait notion de ses actes et pouvait encore contempler son œuvre. Mais ce tempérament invincible du Sosse, au milieu des libations les plus généreuses, n'est pas sans exceptions : il me revient qu'il perdit un jour son bâteau et qu'une autre fois sa bicyclette resta égarée pendant quatre mois...

Comitard des Lunatiques, il n'est pas sans avoir quelques cuites mémorables à son actif. Ayant organisé au Bouard un banquet des plus succulents pour fêter le retour du Comte, il en sortit dans un piteux état. Un *sacré* voisin se trouva même devoir lui faire observer l'incorrection de ses actes en lui déversant sur le crâne le contenu d'un récipient qui eut fait meilleur effet dans le coin le plus secret d'un garni. Cet incident n'est pas encore oublié, et les « wakers » eux-mêmes s'en souviennent. L'un d'eux tout dernièrement encore, rappela cette aventure à sa victime. Le moment était fort mal choisi, car notre ami, tandis que l'agent lui rafraîchissait la mémoire, n'était pas seul... et si Madame ne croit pas à la virginité de Monsieur — et pour cause — au moins a-t-elle foi en sa très bonne conduite !

Robert a le génie de l'organisation ! Maurice et lui rivalisaient en cet art et confiants dans leur valeur réciproque, nous offrirent un bal merveilleux dans les salons du Valentino. Qui ne se rappelle leur fructueuse gestion, qui ne revoit encore Robert contemplant du seuil du Bodega, d'un air satisfait et triomphant, les quadrilles endiablés et les valses les plus folles. Toutes les danseuses de cette soirée lui restent reconnaissantes, toutes lui ouvrent leurs coquets salons et se disputent sa présence. D'aucunes l'invitent même de temps en temps à souper. — tout intimement d'ailleurs : lièvre royale à la suédoise arrosé de Moët — et l'hôtesse, gracieuse jusqu'au bout, met une chambre à sa disposition, afin qu'il ne doive pas troubler sa digestion en rentrant au Rabot. D'une absolue discrétion, elle n'a garde de l'éveiller avant l'heure de l'apéritif, le lendemain.

A l'abri des passions éphémères et changeantes, Robert est d'une fidélité presque déconcertante, pour ceux qui ne le connaissent pas. Il relègue dans sa vie l'amour au second plan et ne s'y adonne vraiment que deux fois la semaine : le samedi, au cirque, en public par conséquent, et le dimanche à partir de dix-huit heures, pas en public, et de préférence dans les sphères élevées. Mais je vois la curiosité du lecteur s'aiguiser. Je l'entends prétendre savoir ce qui dans l'existence de notre ami peut être mis au premier plan. L'étude? me demande-t-il. Eh oui des fois ! Hosselet est d'ailleurs un garçon très intelligent, passe quelquefois des examens et ne se heurte à un échec que quand il ignore sur quelles matières il doit être interrogé. Son culot et son bluff ont parait-il souvent enfoncé les proffs. Et le bluff, je vous promets qu'il en use et même en abuse. ! Voyez-le au poker s'écrier : « plus cinq » ! avec une paire de sept, dont le joker et vous serez convaincu de mon assertion.

D'une exemplaire modestie, nôtre héros, en accordant cependant tout son dévouement à la cause estudiantine, n'a jamais consenti à entrer dans un comité. Ne cédant qu'une seule fois aux instances de ses amis, il accepta la vice-présidence des fêtes... pour trois semaines. Il aurait encore écourté cette régence s'il n'avait à tout prix voulu figurer sur la photographie des comitards de la G.... Ce semblant de condescendance n'était par conséquent que pour servir un caprice...

Tous ces traits montrent la multiplicité du domaine dans lesquels Robert exerce son influence. C'est un garçon universel ! J'apprends encore qu'à l'instant il vient de suppléer l'œuvre sociale de nos édiles qui établirent une taxe de 300 belges sur les serveuses, en faisant subir à celles-ci un examen médical. Toutes celles qui ne porteront pas son sceau, seront impitoyablement livrées à la vindicte publique ! ! !

D'une moralité au-dessus de tout soupçon, notre victime fit cet été un séjour très prolongé à Berlin. Heureusement il nous en revint en très bon état et comme il nous avait quittés. Je ne crois pas devoir ajouter que Robert est libéral bien sincère et proclame bien haut la haine implacable qu'il voue au Gouvernement : celui-ci toujours mesquin, lui refusa une décoration après un émouvant sauvetage dont il faillit être l'auteur au Bassin de natation.

Je m'étendrais indéfiniment, si je devais dévoiler au lecteur les mille menus faits qui ont contribué à la popularité du Sosse, et la place trop restreinte qui m'est réservée pour ces lignes, me lui fait demander déjà qu'il ne m'en veuille pas d'avoir trahi ses secrets ! L'œuvre, je le répète, me fut imposée et « l'honneur du devoir » a taché de tenir la plume de l'ami.

GÉO.

MAX GLORIE

Vice-président de la Générale

VIEILLE BRANCHE,(*)

Je suis investi d'une lourde tâche : je dois t'abîmer, toi un mien ami; je n'ose vraiment livrer à la publicité les menus faits qui ont troublé ton existence et paisible et orageuse.

Je me souviens avec amertume des théories d'un autre âge que nous reçûmes autrefois dans quelque institut ensoutané; ton entrée à l'Université, tes lectures et une expérience acquise en rhétorique, te firent combattre ceux que tu avais écoutés. Tu t'enrôlas sous une bannière de liberté et d'indépendance, affranchissant ta pensée du joug sous lequel elle avait été maintenue. La vie estudiantine, le fracas de nos assemblées tumultueuses t'attirèrent : tu pris modestement d'abord, de façon virulente ensuite, la parole. Ton verbe cassant, ton éloquence sarcastique a fait culbuter plus d'un comité. Lors du « procès Logt » Secrétaire de l'Almanach qui avait attaqué de façon anodine certains de ses camarades, tu pris sa défense en t'écriant avec une puissance farouche : « Muselons-le, empêchons-le de nuire : il a outrepassé son mandat de Secrétaire, mais ne l'écartelons pas » ! Tu eus gain de cause, mais quelles antipathies ne te créas-tu pas?

Barbatus Grandiloquens, que tu maltraitas plus tard encore en le qualifiant de « tribun du forum romain » fut un rouspéteur. Son éloquence tribunitienne tonitrua, le Baron se mit de la partie, et à cause d'une candidature de la dernière heure, tu essuyas une veste aux élections présidentielles.

(*) Lettre du Secrétaire à la victime.

Tes conférences ont provoqué un éclaircissement des masses sur le fonctionnement de l'œuvre de Saint Vincent de Paul, tu as clôturé ce débat de la question de l'Université flamande en proposant une solution amiable, le camarade « Rigi » en « siffla » davantage ses périodes oratoires. Tu maltraites le « Féminisme », n'aimerais-tu pas la gent féminine ? N'oublie pas que les rues artérielles de la ville sont éloquentes, que les réverbères parlent, que les espions ne sont pas tout à fait muets, et... que les plaines des Flandres ont des délices inconnues !

On m'a affirmé que tu travaillais beaucoup au comité de la G., tu t'occupes des conférenciers. N'est-ce pas,qu'elle est plus facile cette tâche de vice-président que tu assumes maintenant, que celle de secrétaire-adjoint (300 convocations à écrire par semaine) et de secrétaire (faire des comptes-rendus plus ou moins fidèles, mais courts), fonctions dont tu eus successivement à te charger ?

Je ne puis pas parler de l'ironie mordante dont tu accablas les poires de la G., en faisant un soir de désaffection de la vie, leur peinture ultra-réelle et comique.

Tu es un dévoué camarade de nos assemblées, voilà cinq ans que tu y parsèmes ton éloquence et que tu témoignes ton zèle à défendre les intérêts de notre cercle. Tu cultives parfois les Muses et maltraites ces pauvres dentellières de Bruges !

De ces notes éparses et conçues avec désordre, je m'efforcerai de te faire valoir aux yeux des profanes.

Je t'empoigne la dextre et te la serre.

A. G.

MAURAGE

Président de la Wallonne.

Au physique, un énorme gaillard de 1m 90, large en proportion, épais, joufflu, pansu, des mains comme des battoirs, des pieds démesurés, l'allure pesante d'un éléphant en goguette. Avec celà une figure poupine et souriante, de légères apparences de poils d'une couleur indéfinissable, une blonde tignasse crépue, et voilà le portrait de notre camarade Léon campé.

Grand amateur et grand connaisseur de sports. Il serait indisposé, s'il n'avait pas tous les jours son « Auto » à lire. Aussi pourrait-il vous citer sans broncher, les noms et les performances de tous les champions cyclistes des cinq dernières années; la biographie, le poids de tous les lutteurs et de tous les boxeurs célèbres. Il doit d'ailleurs lui-même être doué d'une force herculéenne et je ne souhaiterais pas à quelqu'un de tomber entre ses pattes s'il était démonté. Un beau jour, au « Petit Klaus », dans une discussion, un jeune bonze, soi-disant professeur de boxe, poirotait et parlait de démolir tout le monde, fit la triste et douloureuse expérience de la valeur des poings de Léon. « Attends un peu » dit celui-ci, qui n'était d'ailleurs nullement fâché. *Boum* ! et d'un seul coup asséné sur le sommet de l'occiput, en mépris d'ailleurs de toutes les règles de la boxe, il fit notre bonhomme « knock out », en l'envoyant se ballader sur le pavé.

Heureusement, par un contraste vraiment heureux, Maurage est aussi bon et aussi doux qu'il est grand et fort. Je dis même, moi qui le connais bien, qu'il est trop bon, trop endurant. *N'est-ce pas Léon*?

Une chose le rend de mauvaise humeur. c'est quand — ce qui arrive à tout le monde, n'est-il pas vrai, —

des nuages obscurcissent le ciel, très bleu pourtant, de ses amours. Oh alors ! Maurage rogne, ce qu'on peut appeler rogner. Rogner est une façon de parler, il vaudrait mieux dire qu'il grogne en ce sens que ses meilleurs copains ne savent plus lui tirer de la bouche que de quelconques onomatopées ! A eux de se gondoler alors malgré les froncements de sourcils du grand Léon.

Heureusement, ces passages douloureux ne durent jamais longtemps : les réconciliations multiples et répétées rétablissent bien vite sa sérénité.

Maurage est déjà depuis longtemps à l'Université où il est arrivé très jeune. Vous voyez d'ici, dans les premiers temps, ce taureau plein de vie à qui on lâche subitement la bride sur le cou. Quelle ruée, mes enfants ! Il n'était guère sérieux alors, l'ami Léon : vadrouilles, petites femmes de cafés-concerts et de bars. Il le devint par nécessité, parait-il, du moins pendant quelque temps. C'est à ce propos qu'il a toujours une certaine appréhension à voir arriver les bals de la Générale. Il affirme que ces fêtes lui portent la guigne. Renseignements pris, il semblerait qu'il y a du vrai dans cette relation de cause à effet incompréhensible pour les profanes.

Actuellement, Maurage est devenu rangé en ce sens qu'il ne vadrouille plus. Savez-vous ce qu'il fait ? Il boit calmement, posément. C'est devenu un sport pour lui. Du « Cercle » au « Petit Klaus » et vice-versa. C'est certainement, si pas le plus grand, du moins l'un des plus forts amateurs de bière de la boîte. Ses capacités ingurgitatoires sont du reste en proportion du développement anormal de son estomac. Il est pour le moment en traitement pour une dilatation de cet organe et ne boit que de l'eau filtrée. Une réflexion de sa patronne est typique à ce point de vue; quand elle apprit que Maurage était nommé président de la Wal-

lonne, elle s'écria : « Oh, maintenant, ce ne sera plus quatre jours qu'il rentrera plein par semaine, ce sera six ». Elle en exceptait avec raison le dimanche, jour où notre copain est toujours sage. Il sort alors gentiment en famille, comme un bon bourgeois qui se respecte. Il ne manque d'ailleurs jamais d'aller tous les jours, après son dîner, histoire de faciliter sa digestion, bavarder une heure avec sa petite amie qu'il aime d'ailleurs beaucoup. Il revient toujours de cet entretien la figure souriante. Sa petite môme, c'est le baromètre de son caractère.

Je ne sais pas s'il existe dans toute l'Université, un étudiant qui reste moins chez lui que Maurage. Il est toujours en ballade avec l'un ou l'autre copain : Paté Optat, Baton, Paulus, le vieux Bastin, Cambier. Il prétend, à tort d'ailleurs, qu'on fait trop de bruit dans sa turne, que celà le trouble dans son travail. Peut-on mentir d'une façon pareille ! Que voulez-vous quand on est d'humeur sociable !

Excellent sociétaire : membre de la Générale, punchiste, président de la Wallonne, à qui il s'est attaché de tout cœur, et du comité de laquelle il fait partie depuis longtemps. Sous sa direction, la société traverse actuellement une ère de prospérité vraiment remarquable. Si Léon n'y pérore pas beaucoup, il lui témoigne un dévouement assidu que tous les membres se plaisent à reconnaître.

Maurage est un brave garçon, qui compte beaucoup de bons camarades à l'Université.

O. P.

ENGLEBERT BACCU

Ex-comitard laconique de la Générale.
Administrateur de la Maison.
Punchiste.
Grand Conseil des Caviars.

Quel est cet être massif et lent qui s'avance d'un pas régulier, chronométré ? Son parapluie non roulé, ses cols (nº 49) et d'énormes bottines, le veston hermétiquement fermé, son chapeau (modèle 1896) sont caractéristiques; le visage rempli de notre personnage semble ne rien observer, il médite. Sur quoi?

Probablement à une blague qu'il va faire ou instiguer à un camarade. Notre ami Englebert est un de ces types laconiques, qui n'ouvre la bouche que pour dire une bizarrerie qui fait rire à se tordre, tous ses amis. Spirituel, bon et aimé de tous, il semble prendre goût à des choses auxquelles les autres ne penseraient même pas; ses explications, fécondes mais d'une clarté obscure, prouve que tout l'intéresse; jadis, avec son inséparable ami Edouard, il visitait avec acharnement le vieux marché, visites auxquelles ils consacraient d'un commun accord, un cours par trop peu intéressant. Il fut maintes fois débauché par son excellent ami; rappelons à ce sujet certain déménagement suivi d'un souper des Écoles, pendant lequel il se borna à lancer à la tête des copains, les boules d'un jeu de quilles; ses notions sur la pesanteur n'existaient plus, les projectiles devenaient légers pour lui et sifflaient dans l'espace; on fut forcé, malgré ses protestations, de le ramener au Pierre où il se livra, paraît-il, à de violentes manifestations sympathiques à l'égard d'une des esclaves du dit hôtel.

Et pourtant notre ami Baccu a une furieuse aversion pour l'alcool (quel veinard !) dont il ne boit que rarement quelques gouttes; une fois de plus, il fit exception au souper de l'année suivante, auquel il lui plaisait de prendre pour siège les plats qu'on lui présentait. Ses fredaines sont donc plutôt rares; il aime à voir jouer aux cartes, à entendre parler les autres, sans prendre part à la discussion, ce qui ne l'empêche pas de penser à sa façon.

Ses amours sont rares et secrètes, mais pas assez pour être inconnues de ses copains; il se rendait jadis bien souvent rue Haute. Chez qui allait-il? Mystère que nous n'essayerons même pas d'éclaircir.

Et pour terminer le portrait fait à nos lecteurs, disons que notre espoir à tous, est de le voir le plus longtemps possible à Gand. Car c'est un ami à l'amitié duquel on peut se fier. La confiance que l'on a en lui l'a fait nommer administrateur de la Maison des Etudiants, fonctions qu'il remplit avec un zèle et une modestie irréprochables.

ZAZA.

GEORGE POLL

Membre du comité de l'Almanach.
Président de la manifestation Discailles.

Qui ne connait pas ce jeune homme en habit noir et cravate blanche? Qui, dans un bal, n'a entendu cet emblème de correction, adresser, le sourire aux lèvres, les compliments les plus spirituels aux jeunes filles? Que de choses à dire, que d'anecdotes à raconter ! Mais passons : c'est un terrain trop scabreux, sur

lequel d'ailleurs, il ne convient pas de faire des recherches ici. Si George est un mondain, il est aussi étudiant, très étudiant; le quartier latin n'a plus de mystère pour lui.

Ses débuts à l'Université furent pourtant sérieux. Son travail régulier n'était interrompu que par une promenade hygiénique à travers les rues du centre de la ville; la rue des champs le voyait tous les jours à 8 heures et quart. Après avoir contemplé les vitrines de nos grands magasins, George, le cœur allégé regagnait ses pénates. Mais voilà une Innovation ! La manie des voyages prend notre héros; il projette une expédition en Suisse. Et le voilà qui se livre à un entraînement sérieux. Quotidiennement, la canne à la main, il gravit la côte escarpée du mont Blandin. Il finit même par y établir son quartier général. Ayant conçu un projet grandiose, il y trouva un lieu d'exécution convenable. Il s'agissait d'installer un bar américain à la Fancy-fair des Colonies Scolaires; notre ami qui est un raffiné, ne voulait servir que des consommations de tout premier choix; il résolut donc de procéder à une expertise. Flanqué de Bibitte, notre homme échouait chaque jour dans un débit de boissons différent. On discutait longuement les acquisitions; puis on allait déposer le précieux fardeau au nouveau domicile. Lorsque toutes les liqueurs du nouveau monde et de l'ancien y furent représentées, nos compagnons décidèrent de procéder à la grave opération de la dégustation. Ils jeûnèrent pendant trois jours, s'abstinrent de toute débauche pendant une semaine. Attablés l'un en face de l'autre, ils débouchèrent les précieux flacons. Le soir tombait, la nuit vint... triste moment où l'on perd la notion exacte des choses.

Ces ascensions répétées au Blondinsberg avaient complètement épuisé George. Il visita la Suisse en

chemin de fer et en funiculaire. Un an après nous le retrouvons à Paris : à ce propos, je ne puis m'empêcher de communiquer au lecteur quelques fragments du journal que George tient si soigneusement :

« Mercredi 6. — Ce projet me ravit; Henri est un charmant compagnon. C'est hier après-midi que nous avons fixé notre itinéraire définitif. J'étais occupé à épousseter quelques bouquins poudreux et à donner le coup de torchon quotidien au plancher, quand Henri (qui paie très bien mes services) entre deux bouffées de tabac puant, s'écria qu'il était scandaleux pour des jeunes gens de notre âge de ne connaître ni le tombeau de Napoléon, ni la Vénus de Milo. Puis il me décrit les charmes de la ville Lumière. L'expédition fut bientôt organisée, et je pris congé d'Henri, non sans avoir touché mon salaire bien mérité ».

. . . . . .

« Dimanche 10. — Quelle soirée ! Quelle nuit ! Où étais-je? Je tâche en vain de coordonner les divers épisodes dont j'ai pu me rendre compte aux moments de lucidité. La taverne de l'Olympia est bien près du théâtre du même nom; mais la rue Victor Massé en est bien loin...

« Ah... j'y suis : une course jusque là !... De grands chapeaux... un intérieur élégant, si l'on oublie de parler d'une pipe et d'une infecte odeur de tabac dans cet escalier serpentant. Perte de mon porte-monnaie, que je retrouve peu après, délivré d'un louis : c'était le prix de l'audition : une odieuse machine à parler qui d'une sinistre voix de canard, avait entonné le refrain de « Viens Poupoule »....

« Quand je revins à moi, la fraîcheur de l'air me fouettait le visage. Ce brave Henri m'avait emmené hors de cet enfer. Pour calmer ma juste indignation, je me réfugiai au café de la Paix.

« Henri m'a dit que nous étions rentrés fort tard et

que les cognacs coûtaient 1 fr. 25 pièce. Il manque d'ailleurs beaucoup plus d'un louis dans ma bourse »

Excusons cette prose un peu incohérente due à l'esprit surexcité de notre ami, et laissons le voyageur pour nous occuper de l'étudiant, du camarade dont il nous est permis d'apprécier les qualités tous les jours. Est-ce à dire qu'il n'ait pas de défauts? Qui sait? Sa modestie nous les cache. Je parlerai de ses talents.

Depuis deux ans, nul n'ignore que George est un orateur distingué. De commun accord, ses amis l'avaient désigné à la présidence de la manifestation Discailles. George s'y est taillé un réel succès. Rappelant les rapports cordiaux qui avaient toujours existé entre le professeur et ses élèves, il sut émouvoir son public jusqu'aux larmes.

George manie aussi la plume avec une certaine élégance; ses collaborations à l'Almanach le prouvent. Et, puisqu'il faut parler de ses talents, n'oublions pas de dire qu'il inspire une juste crainte aux lièvres et faisans de Beernem.

Ai-je rempli ma tâche, cher lecteur? Ai-je bien fait sentir ce que l'aspect mélancolique de George a de superficiel? Ajoutons encore que notre ami est un terrible maniaque; qu'un soir, ne trouvant pas la Flandre libérale sur sa table de nuit, il en fit un cauchemar affreux : il rêva qu'on le faisait passer comme poire dans l'Almanach.

Bientôt George arrivera au terme de ses études; il est devenu un jeune homme rangé et possède un sérieux fond de bloqueur; la question du flamand aux examens le préoccupe vivement. Regrette-t-il les folles équipées d'autrefois? Le fait est que dernièrement il me confiait d'un air triste : « J'ai mangé mon pain blanc avant mon pain noir. » Mais je n'attache aucune importance à ces paroles prononcées dans un moment de neurasthénie !

Rappelons enfin, que George fut toujours l'un des plus dévoués de nos membres. Sans jamais accepter de titres honorifiques, il sut se distinguer dans nos fêtes de charité, et prit une part active à l'élaboration de nos Almanachs.

Il vient de refuser la présidence des Colonies Scolaires.

PAULUS.

RENÉ DUIVEPART

Président de la Médecine.
Membre du Comité de l'Almanach.

« Oui, Mademoiselle, j'ai lu « La faute de l'abbé Mouret », c'est tout bonnement superbe.

.....

Oh non, Mademoiselle, à mon très humble avis, nous devons reconnaître à Zola ce grand mérite d'avoir osé jeter aux yeux de tous, la vie telle qu'elle est, dans sa brutalité réaliste, mais nullement exagérée.

L'Abbé Mouret, c'est le portrait de tout homme qui se sent vivre, ils sont légion les abbés Mouret.

Chacun de nous y retrouve un peu de ses appétits amoureux. Mais qui ose les dévoiler à l'appréciation malveillante des autres? Non, ce que nous appelons brutalité chez Zola, est simplement de la franchise. »

Un heureux hasard a voulu que je sois le témoin involontaire de cette confession, que le vicomte (pardon, que Monsieur) René Duivepart, assis à ma droite faisait par une chaude soirée d'hiver, à une demoiselle assise à ma gauche.

Je l'appelle un heureux hasard, car il me donne la solution d'un problème difficile.

Mon héros a mis son « veto » sur toute appréciation de sa vie intime (peut-être craint-il aussi de ma part l'hypocrisie qu'il reproche aux critiques acerbes de Zola, en ce cas qu'il se détrompe).

Or, cette vie ne fut pas toujours aussi vierge d'idylles que celle du camarade Van Wetter, et j'aurais été en dessous de ma tâche, de biographe sincère, en passant ses histoires d'amour sous silence. Ce hasard sauva donc la situation, car il me permet de laisser à la perspicacité des lecteurs, (tous intelligents) de l'Almanach, le soin de déduire de ses propres paroles ses idées sur le culte de Vénus.

Que ceux-là pourtant, qui dans leurs pérégrinations nocturnes, rencontrent notre sympathique et anti-clérical président déambulant seul et mélancolique par les rues désertes, ne voient pas en lui l'éternel vautour en quête de quelque nouvelle proie ! Non, c'est son âme d'artiste qui le pousse dehors, à la recherche de... l'inspiration; c'est Pierrot faisant ses confidences à la lune.

« Que de fois seul dans l'ombre à minuit demeuré, ai-je souri de l'*attendre*, et plus souvent pleuré... Car artiste, il l'est de toute la force de terme, profondément épris de l'art sous toutes ses formes.

Artiste par le cœur, capable de garder une âme d'artiste (lyrique) cachée modestement dans l'intimité de ses sentiments les plus purs, mais sentant parfois aussi le besoin de jeter sa gourme artistique, de traduire ses impressions par le crayon ou le pastel.

Les rares privilégiés, à qui il fut permis de franchir le seuil de... sa chambre à coucher (pardon, de son atelier) à l'heure où l'artiste travaille (!) se seront pénétrés de la profonde vérité qu'il y a dans les vers de Boileau : « Un beau désordre... »

Au milieu d'un chaos de bouquins, de papiers, de couleurs éparpillées sur le tapis servant de palette, d'armes exotiques et de bibelots à vingt centimes, l'artiste, enveloppé de sa toge plus qu'antique, rêve en extase devant une bonne grosse tête de curé bien joufflue, sous laquelle il vient de griffonner gravement son glorieux pseudonyme de « Sale Gueux ».

Profanes, qui franchissez le seuil de ce temple de l'art, contemplez silencieusement cet homme, ne troublez pas son rêve extatique, laissez-le pour quelques instants têter le lait de sa muse, car ce lait est trop faible hélas, pour le bercer d'un profond sommeil.

Au moindre bruit de pas vous verrez brusquement apparaître sur sa physionomie sereine, les stigmates du réveil pénible, ses traits se crisperont, vous assisterez en quelques instants à la métamorphose de cet artiste en homme d'action. Bientôt l'un aura tout-à-fait disparu pour faire place à l'autre et si le milieu n'était plus là pour témoigner de la réalité des choses, vous vous croiriez sujet à une profonde hallucination.

C'est le président de la Médecine qui vous apparaît maintenant; le président zélé, sincèrement dévoué à sa chère société, celui qui dès son entrée à l'Université savait diagnostiquer le mal terrible dont la Médecine était atteinte, qui osa bravement faire valoir son diagnostic devant ses confrères plus âgés; c'est celui qui, à son entrée en candidature en médecine, osa prendre la responsabilité du traitement qu'il avait proposé pour sauver la médecine périclitante. C'est enfin celui qui fit de cette société ce qu'elle est aujourd'hui : un des cercles prospères de la Fédération.

Vous qui troubliez son rêve d'artiste, laissez-lui au moins son rêve de franc libéral, car de celui-ci sortira bientôt une réalité qui déjà commence à se faire jour.

Déjà les jeunes carabins libéraux sentent le besoin de se réunir et de fraterniser, le jour n'est pas loin où

toute la jeunesse libérale de notre faculté sera incorporée dans les rangs de la médecine, et ce sera là l'œuvre du camarade Duivepart.

En ce jour de gloire et de triomphe, ses copains ne manqueront pas de lui faire une manifestation grandiose; ils lui offriront peut-être, une toile montrant au premier plan le héros du jour, la main droite reposant sur un crâne coiffé d'un tricorne, dans la main gauche une énorme palette, sur laquelle une grande tache bleu ciel écrase une petite tache jaune, à l'arrière plan le Théâtre Flamand.

ARY-JANUS.

JEAN C. M. CAPSIS

Porte-drapeau adj: et ex-secrétaire adj. de la G.
Ex-trésorier de la Société Hellénique.
Ex-chef d'orchestre.
Boute en train.

Nous avons trouvé dans les annales de Capsis, un document qui semble mieux que tout autre décrire le personnage : c'est une lettre de son tuteur.

Cher Pupille,

Je regrette autant que je déplore les écarts d'une jeunesse débordante de vie. Malgré les promesses que tu arrachas à tes amis de ne rien me dévoiler de tes faits et gestes, un soir après de multiples libations et certains actes spirites, les amitiés se resserrèrent et un de tes intimes me fit l'exposé de ta conduite extra-

ordinaire : tu aimes les femmes ! pourquoi? Par snobisme !

Tu perdis, ô profane, devant deux témoins auditifs et oculaires, cachés, l'un sous un canapé, l'autre dans un placard, tu perdis ce qu'une jeune fille — par définition — apporte en se mariant !

Cet essai, heureux pour toi, te força à cultiver les déesses de la demi-pudeur, et en outre, à t'éprendre d'une délicieuse personne que tu rencontras à la Fancy-fair des Colonies, tu la revois, tombes en pâmoison à sa vue, nonobstant ce détail, tu as du succès : je le sais !

Avant de prendre une aussi grande ampleur, tes amours furent modestes, mais parfois tragiques ! Tu avais rendu folle cette midinette qui voulut se tuer en mettant du poison dans un GRAND verre de CAFÉ.

Tu instaures de nouveaux procédés déclaratifs d'amour. Sont-ce les frères des Ecoles chrétiennes qui t'ont inculqué d'envoyer des billets doux respirant de fugitives pensées? Tu en composes partout, même sur les tables de cabaret !

Tu promènes l'élue de ton cœur à travers la ville et faubourgs ANNExés. Tu te montes une garde-robe de smoking, habit, redingote, jaquette, gilets de fantaisie éclatants de couleurs bigarrées. Tu vas même jusqu'à te faire envoyer des pots de confiture par de gros camions pour épater ta patronne et ton voisinage !

Aberration, hystérie, folie... ! !

Est-ce vrai que tu noies ta tristesse dans les fonds de verres?

Le « Ganda », le « Valentino », les tavernes sont les lieux favoris de tes agapes; lorsque ta mélancolie devient violente, tu adoptes des goûts bizarres et exotiques : tu te perds en entretiens philosophiques avec ton ami Vakis !

A la Fancy-fair des Colonies, tu fus d'une adresse particulière : faisant l'office de garçon de café, tu

débouchais les bouteilles de champagne avec un brio tel, que tu baptisais tous les convives.

Tu t'es adonné au noble jeu du billard pendant onze mois, ce qui te permit, après absorption de mixture connue, de faire six points en une heure et demie. Le surmenage intellectuel et musculaire que tu avais déployé, te contraignit à chercher un repos nécessaire au Refuge.

Tu as bon cœur, tu es généreux et confiant en tes amis, à cause de celà, que de « colles » n'envoyas-tu pas à ton surveillant?

Joues-tu encore tant du piston et de la grosse caisse?

Un conseil avant de terminer cette lettre qui te parait fastidieuse : ne vas plus de façon excessive aux bals des plus beaux salons de notre ville universitaire, quelle rage t'a saisi de déposer tes cartes de visite chez tant de personnes huppées ?

Tu m'oublies, moi qui ne te PERDIS CAPSIS !

Pupille bien aimé, retourne à l'affection de tes frères ne leur cherche pas querelle en leur faisant des niches, et en leur infligeant des défaites au jacquet, laisse-les gagner de temps en temps, ne sème pas la zizanie dans les ménages, ne prends pas les sapins pour lieux de tes ébats chorégraphiques et crois-moi, quoique irascible parfois,... etc....

Ton

SOCRATE.

Pour copie conforme,

A. G.

RICHARD SCHUL

Surnommé « Pitje ».
Ex-secrétaire de la Générale.
Grand Maître des Caviars.

En l'an 1903, un petit jeune homme, aux épaules tombantes, au faciès sympathique, naïf et décoloré, fit son apparition à la cité des Comtes.

Ayant passé premier son examen d'admission, il se crut quitte envers la science et pris la décision de passer les autres à son aise, une calvitie précoce lui interdisait le travail à la lampe. Il fut bientôt jugé digne, ainsi que son ami Louis, d'être admis au cercle respectable des Caviars, dont les Instruits formaient la tête. Son insouciance, sa haute idée sur la vertu des femmes (qui lui valut plus d'une discussion orageuse) furent la cause de multiples surnoms à lui octroyés. Ses rages, aussi subites qu'inexpliquées, lui donnèrent le nom de « Petit Roquet » bientôt remplacé par celui plus familier de « Pitje ».

Le hasard des colocataires lui fit faire la connaissance de l'ami Lucy, chansonnier habile, atteint, comme notre héros, de deux redoutables maladies : la flemmite aigue et la perte des cheveux; celle-ci fut énergiquement combattue par des mixtures savamment combinées, qui ne firent qu'accélérer le mal. Un service anthropométrique et la faculté des sciences ne purent qu'en constater les progrès foudroyants.

Rappelons brièvement les scènes comiques et indescriptibles qui se passèrent chez Pitje, en compagnie du Caïman, du peintre et d'une charmante personne voilée, que la discrétion m'oblige à ne pas citer, les péripéties abracadabrantes d'une chaise lancée d'un

deuxième étage à la tête de votre serviteur, ainsi qu'un souper exquis et intime en compagnie, sur lequel je n'insiste pas plus. J'oublie d'ajouter que notre ami Richard, cultivant de parfaits talents culinaires, ne manque jamais de préparer de pantagruéliques goûters à la disposition des amis.

Notre personnage fut de toutes les vadrouilles, tragiques et autres, du trio Stoopstrochschul et s'y fit valoir par son habileté à glisser entre les doigts des wakers; l'Eden, la Mère et autres locaux respectables en ont gardé, paraît-il, un excellent souvenir.

Mais que vous dirais-je de Richard amoureux ? Il adore toutes les femmes, d'un amour platonique, et ne manque d'être intimidé à leur vue; il fut ardemment épris d'une charmante « Hilda » dont il ne voulut pas comprendre les intentions amoureuses, car il aime la pureté et craint le remords; il finit par trouver « pelantes » ces idylles à heures fixes, et rompit.

La notion du temps (vous citerais-je à ce sujet certain voyage enchanté à la cité de Rodenbach) est chose inconnue pour lui; celà lui sert de prétexte pour ne pas aller au cours, ou, s'il y va, d'y lire de vieux journaux en commençant par le feuilleton, de s'y nettoyer les ongles, ou d'y gonfler de petits cochons en baudruche, achetés à l'intention de petits neveux qui pourront se fouiller. Il adore les lectures sentimentales et les sports, jongle adroitement avec assiettes, couteaux, verres de lampe, etc., fait du foot-ball, du tennis, rigole chez les profs et les trouve rasants de se fâcher pour si peu.

Pitje fut membre du comité de la Générale; « l'enfant du comité »commença avec zèle ses fonctions de bibliothécaire, tomba sur un bouquin qui lui plut, il le lut, en lut d'autres, mit tout en désordre, et, aux applaudissements de l'assemblée, fut félicité pour son dévouement.

Tout ceci fait de notre ami Richard un excellent garçon, d'un caractère doux et généreux; aussi est-il indistinctement estimé par tous ses camarades, qui le regretteront vivement après son départ de notre Alma Mater.. ZAZA.

BATON

Punchiste.

Alfred Baton est un « Campenaire ». Demandez aux wallons ce que signfie ce vocable. Ils vous dirontqu'on désigne ainsi les habitants de Stambruges, les « marchands de toiles », qui jouissent dans le sud du pays d'une réputation toute spéciale. Les traits, qualités et défauts,qui caractérisent les naturels de son patelin, Fred les possède au superlatif et il en est très fier : bon cœur, serviable, gai, nullement timide, d'un caractère très communicatif, mais quelquefois impulsif, irréfléchi, légèrement blagueur et hableur, pratiquant volontiers la moquerie sans aller jusquà la méchanceté. Si vous ajoutez qu'au physique c'est un petit bonhomme trapu, rouge de figure, vous aurez le portrait du camarade Baton.

Profondément pénétré des plus sérieuses et des plus nobles dispositions à son entrée à la boîte, la triple, l'audenaerde, les petites femmes, les bons camarades, toutes choses excellentes auxquelles, dans l'innocence de son cœur, il n'eut aucune peine à s'habituer, le confirmèrent rapidement et pleinement dans ses bonnes résolutions. Pendant six mois il s'en paya une de tranche ! Ses capacités stomacales et bibatoires qu'il ignorait d'ailleurs, mais dont il devint rapidement très

fier, furent vite reconnues et admirées dans le milieu spécial et très distingué dans lequel il vivait. « Ah ! quel bon temps, quel temps c'était». Ayant établi son quartier général chez *Delvoie* et chez *Lafritte,* Fred gagnait de la panse, prenait une trogne fleurie et réjouie, plaisante à voir, partait tous les soirs en expéditions mystérieuses dont il ramenait en cachette la proie dans son antre. Il y a à ce propos une histoire burlesque de bottines payées à un oiseau fort honorablement connu de la gent estudiantine avec laquelle le vieux copain de Baton, l'ineffable « Poil de zinc », lui coupait irrévérencieusement la chique chaque fois qu'il avait le verbe un peu haut. Baton qui ne manque pourtant pas de culot, au contraire, en restait chaque fois tout baba.Etrange ! Mais, ô malheur ! Il parait, ce sont les mauvaises langues qui l'affirment, que les bottines firent trop bien leur effet. Trois mois de diète et de repos absolu à tous les points de vue, vinrent lui ancrer d'une façon souveraine dans la boussole, la différence sensible entre les roses et les épines de l'existence.

Retapé, la sève recommence à pousser. Les vadrouilles reprennent dans sa vie la place qu'elles n'auraient pas dû perdre. Aussi Fred rate-t-il son examen avec une rare élégance .Il déménage du « quartier latin » et va établir ses pénates au boulevard de la Citadelle avec sa vieille branche , Fabry (Edmond l'hystérique). Nous voguons maintenant en plein sur les vagues embaumées de l'idylle : une gentille et jolie brunette, mignonne à ravir, aux grands yeux de gazelle effarouchée, un morceau de roi, quoi ! Une année de roman sentimental, coupée de péripéties vaudevillesques. Baton travaille pendant que la jouvencelle lui tient compagnie, en bloquant ses rôles, car elle occupe l'emploi... d'ingénue, dans un théâtre quelconque. Il ballade en ville toute la smala, le vieux, la vieille, la

môme, flanque des tamponnes au paternel. Le brave homme ne parle que le flamand. Baton n'en connait pas un mot, il faut bien occuper le beau-père... Ici se place un incident : un beau jour, en jouant avec un révolver-joujou, c'est du moins Fred qui l'affirme, il se flanque une balle dans la main. Blessure peu grave, en vérité, Fabry a toujours vu dans cet accident une tentative ou plutôt un simulacre de suicide. Mystère profond et insondable! Toujours est-il que notre copain fut admirablement cajolé et dorloté pendant sa convalescence. Chose étonnante, la jeune fille en ce moment avait une entorse. Vous comprenez, les deux tourtereaux se soignaient réciproquement. C'était touchant.

Au mois d'octobre suivant se place une période dans la vie de Baton. Rentré à Gand, il tombe immédiatement malade, et très gravement. Pendant trois mois il fut en danger de mort. Admirablement soigné par ses docteurs et ses parents, il en réchappa pourtant, mais fut absent un an. Il est revenu cette année à la boîte, mais depuis ce temps, et avec raison, il est devenu sage et rangé. Il a repris femme et file de nouveau le parfait amour.

Comme sociétaire, Fred est ce qu'on peut appeler un chic type. Membre de la Générale, du corps des Punchistes, de la Wallonne, partout il se montre excellent camarade, jovial et boute en train dans toute la force du terme.

Avant sa maladie, Baton affectionnait et cultivait remarquablement la vadrouille. Sur ce chapitre, il était hors pair. Je n'en citerai que deux ou trois qui firent époque dans sa vie; aux fêtes de Lille, il se distingua d'une façon tellement scandaleuse, que n'eut été l'affection profonde qui unit les « wakers » du beau pays de France au monde estudiantin, il aurait pu, du moins, c'est Willemaer qui l'affirme, méditer

au violon pendant quelque temps sur les dangers du siège à main armée d'une maison close. A Mons, idem.

C'est chez lui, quand il est cuité, une véritable manie de vouloir casser quelque chose. Un beau jour, ici à Gand, en compagnie de ses inséparables d'alors, François et Edmond, il courut grand risque d'être le héros d'une sale affaire pour avoir, à deux heures de l'après-midi, pris le milieu de la Place d'Armes pour un dégueuloir et une pissotière. Le tout heureusement se borna à une nuit passée au bloc. Rentrant le lendemain chez lui, tête nue, les vêtements déchirés, Fred était fier comme un paon d'avoir reçu le baptême du « Rolleke ». Ceci vous en dit assez long sur sa mentalité spéciale.

Joueur de couillon comme tout wallon qui se respecte. Caractéristique : en jouant, gueule comme quelqu'un qui crie au feu, et triche effrontément, enguirlande ses partenaires d'une façon éhontée.

Au total, un brave garçon et un des derniers étudiants qui se sont amusés.

O. P.

EMILE MARTENS

Président du 't Zal, etc., etc.

Mon cher Gombault,

Je parviens enfin à répondre à ta demande, de poirifier mon ami Miele pour l'Almanach !

Cet animal est difficilement abordable. Depuis quinze jours je suis à ses trousses et réussis à le découvrir *au Tatter* « *'t Zal* » entouré de quelques marchands

de chevaux (pour lui amère broux de noix dont Lisette est le doux noyau), en train de discuter les avantages des moteurs à quatre pattes sur les moteurs Shunt des trams de la ligne de Terplaeten. Dès qu'il me voit, il me flanque à la figure une avalanche de compliments et d'incroyables formules de politesse avec moulte pardons de n'avoir eu le temps de répondre à mon appel de presser la poire. « Ah, mon cher ami, dit-il, il y a eu réunion du comité du 't Zal et tu conçois que ces histoires-là, combinées à celles du comité du Willemsfonds me laissent à peine le temps de respirer. Et puis, une minute ! tiens, hier encore, le cerbère Edmond et le camarade Jules, le grand chef de la Mecque, ont dû se passer de me souhaiter la bienvenue, en cet antre de turpitude qu'on appelle la boîte. Je me suis levé à 7 heures, et après avoir admiré dans l'armoire à glace mon beau physique, mes superbes biceps, marque « Stade Gantois », 36 centimètres, et déterminé pratiquement le coefficient de résistance de mes haltères, (où le profane voit s'aligner de redoutables chiffres), j'ai à peine eu le temps d'aller embrasser Loutje, pour arriver bon dernier comme dans mes courses à pied, à une répète de description. Le chef de la cérémonie avait déjà quitté les lieux de l'exécution. Du reste, tu conçois bien, Charles, après qu'un jour j'eus agrémenté la séance des effluves enivrantes d'une somptueuse tartine au fromage de Herve, que la précipitation d'un départ matinal m'avait obligé à fourrer en poche, Messieurs les répétiteurs s'esquivent à mes visites déjà rares. Oui, depuis qu'une jeune et innocente Mecque a remplacé la vénérable Mecque de 1908, la Mecque des Paul et des Charles, ces dignes concurrents au championnat des arrivées tardives, je déteste la boîte. Car tout çà n'vaut pas l'amour ! Oui l'amour ! Actuellement, je sais hélas, au dépens de la paix de mes jours et de mes nuits, ce qu'il coûte d'en avoir ».

— Miele, tu deviens fou ! Alleï, alleï, pas d'sentiment !

— Non, mais je suis au dernier étage de l'amour de l'étudiant. Pour moi, vois-tu, noble copain, c'est un calvaire à quatre stages. 1. Celui des servantes et des cuisinières (le cresson et le beefsteack goûtent à toute heure, sans parler des bouchées crevettes). 2. Les femmes mariées. 3. Les couturières, voire les petits trottins. Le 4e enfin, celui du collage. Eh bien, je les ai connu tous pour arriver à aimer et adorer une petite femme ! Je suis amoureux fou de Lisette. Tiens, je viens juste en effet, sacrifier à mon idole et lâchement immoler à sa jalousie une paire de portraits ! »

— De Bertha sans doute ! Oui, mais enfin, tu deviens fou ! Je suis venu t'interviewer et tu ne fais que chanter un hosannah d'amour à ta femme, tout en étant le premier à dire d'un copain en pareil cas : « comment peut-on être collé comme çà? » D'ailleurs toi, président du 't Zal, n'est-tu pas honteux de fréquenter une française? On dirait que tu ne vis que d'amour? »

— Non, non, une minute, Poilu ! tu ne te rappelles donc plus la rentrée, où j'ai démoli le drapeau des calotins? « Klauwaert en Geus » est ma devise ! Mon allure martiale, de lutteur de foire plutôt, ne témoigne-t-elle pas que j'ai du courage dans mes veines? Devant moi s'arrêtent les voleurs du quartier de la rue Wennemaer, il y a deux ans de celà, hein ! Qui est-ce qui sait donner un Mephisto si redoutable que je le fis au baptême des casquettes? Mon nez aquilin, ce signe caractéristique des César, des Napoléon, ma chevelure abondante et désordonnée, que je fais couper, par économie, une fois par an, ne me laissent-ils pas prévoir la réalisation de mes grands projets ! Je me coiffe crânement de ma feuille de choux, mène une vie de Bohême, et me fiche du monde ! Il faut du culot

pour parvenir ! La mesquinerie, je la déteste. Pour moi, l'étudiant, unique grandeur du globe, doit avoir les idées grandes. Je ne conçois guère le gros bourgeois qui te promettrait un objet pour Pâques et le donnerait à la Trinité ! A moi, il me faut par hasard, tomber dessus, pour que tu l'aies quatre mois après. Celà prouve simplement que l'esprit du pékin est fait pour s'occuper de détails au lieu de s'adonner à la poursuite d'un idéal, tel que l'Université flamande et le Gouvernement libéral.

Là-dessus, cher Secrétaire, ma poire me lança un «Dag Karel, tot wederziens ! je viendrai demain chez toi, donner des renseignements» et il reprit sa thèse électrozoologique, au milieu de nobles chevaliers de la cravache.... Comme je suis certain qu'il viendra seulement dans trois ou quatre semaines, je te répète, mon cher poète, cet entretien, dans l'espoir qu'il puisse te satisfaire.

Je te pompe cordialement la dextre,

PILSENER URQUELL.

N. B. — Miele vient de m'offrir deux louis si je veux faire paraître son portrait à poil dans un journal sportif ! ! !

JOSEPH ZOPPI, dit le « Noireau »

Grand Maître,

Je suis vos ordres et je vous envoie en votre villégiature, à Lausanne, où vous patinez bien, je suppose, des nouvelles de vos chers Corbeaux. Tous les oiseaux, grand maître, sont en excellente santé. Ils suivent consciencieusement vos préceptes à la lettre, au grand

ahurissement des gros bourgeois, trop paisibles et des calotins, tout en provoquant l'admiration enthousiaste des étudiants en général et des bleus spécialement.

Parmi nous il y en a un pourtant, qui tend à pécher par l'excès de zèle plutôt : J'ai nommé le Noireau !

Jusqu'à présent il n'a su se consoler complètement de votre départ. Mais les séances prolongées au « Ganda »(**), les multiples tonneaux, impossibles sans lui, pas même les femmes (il commence à s'y lancer, je l'ai entrevu l'autre soir avec une donzelle en cheveux), rien de çà n'a pu lui ramener sa bonne humeur de jadis. La tristesse fut grave et incomparable. En effet, le pauvre Joseph a eu cette année tant de déboires. Sans vouloir parler de ses visites répétées au Rolleke, qu'un commissaire trop bienveillant lui avait, à injuste titre, évidemment (il avait dé...posé sa carte de visite au bureau central) assigné comme quartier gratuit à louer, je ne relève que la perte cruelle et irréparable que notre chansonnier a éprouvée en la personne de son ami Edouard, à la belle moustache. Oui, Fréson et Zoppi furent inséparables ! Les vadrouilles de l'un furent impossibles sans l'autre. Les études d'ingénieur paraissant trop stupides à Edouard, il prit l'importante décision d'examiner de près, pendant quelques années, sa boisson favorite, la bonne triple. Sa présence en la cité d'Artevelde étant restreinte à trois jours seulement par semaine, ce fut pour Joseph le coup mortel ! ! !

Plus de vadrouilles.

C'est fini.

C'est la Bohême de Puccini !

Les bonnes cuites monstres qu'il se flanquait avec les Noctambules, dissous hélas, les splendides séances bacchanales chez Carbonnelle avec ses galoches, les

---

(**) Pour la réclame, un tonneau de Munich aux Corbeaux !

tonneaux funambulesques à la Wallonne et à la Générale, qui comptaient comme principal numéro d'attraction. Les duos Fréson-Zoppi, premier prix du conservatoire royal de Bruxelles avec St-Nicolas et « Si je la cogne », en fa mineur ! Tout celà n'existait plus ! Et les excursions en compagnie de sa chère et tendre ombre qui le regardait toujours, les yeux luisants d'un contentement paternel, quand il faisait du chambard, en disant : « J'ai du plaisir, où sont-elles ? Ah, ce fut le summum de la joie,quand un soir, répondant à l'aimable invitation télégraphique de Migeon, en villégiature, rue courte à Ostende, il filèrent tous deux avec quinze francs empruntés à Etienne, en seconde, pour la Reine des Plages. Ils avaient une belle culotte blanche, et faisaient le chic type au kursaal en demandant un triple et re...gardant d'un air ébahi le garçon qui disait ignorer l'existence du nectar des Flandres. Les fêtes universitaires, dont Joseph n'en rate aucune, ne présentaient plus d'intérêt ! A Bruxelles, il s'embêtait, comme tous les Gantois, d'ailleurs. Car çà n'vaut pas les belles escapades à Lille, où il logeait dans la rigole de la rue de l'A....., n'ayant ôté ni souliers ni faux-col, pendant 69, pardon 96 heures. Çà n'vaut pas Liége lequel déplacement, il avait spécialement fait pour donner à bouffer aux poissons rouges du Phare qui en grossissaient d'une façon épastrouillante !

Oui, toutes ces combinaisons n'existaient plus pour Zoppi, Il prédisait déjà la fin du monde ! Mais alors les « Corbeaux » vinrent. Il fut compris dans le nombre des membres fondateurs. Zoppi reprit courage ! Les sorties mensuelles des treize, le banquet funambulesque oléagineux copurchicoxybalisateur lui firent reprendre son ancienne route, ainsi livrée par l'expérience, en compagnie de nos chers oiseaux, maître. Il exploite 9/10 des bourgeois qu'il rencontre, vend des cartes du bal des Corbeaux à profusion, et fait

signer tout l'monde pour l'Almanach ! Enfin, bref, Joseph est redevenu Zoppi. Depuis que son cher et radieux Edouard est membre honoraire des Corbeaux, depuis que je lui ai assuré votre plus prochain retour, il est d'une ébriété mirobolante, d'une gaîté débordante.

Mon cher Maître, daignez accepter ce minuscule rapport, ainsi que les humbles hommages de tous vos oiseaux qui vous disent « à bientôt » !

Le Maître BIDENZINC.

LOUIS TIBERGHIEN

Vice-président des Colonies Scolaires.
Trésorier de la Générale.
Membre du Comité de Fédération.

...« Trez !... »
...« Trez !... »
« Bonjour, mon cher Louis ».

Il me regarda, l'œil hagard, puis se replongeant dans l'Illiade (*) qu'il tenait en main :

« Oh, dit-il », comme Ménélas dut souffrir quand on lui enleva son Hélène ».

Etait-il malade ? je voulus le secourir, mais, inspiré par le divin Homère, il se leva et dit d'un ton de traînante mélopée :

« Oui, je sais, tu viens pour ma poire. Enfin ! Il a fallu de longues négociations et des démêlés avec d'autres membres poirotables pour que le grand

---

(*) En traduction, naturellement.

maître de l'Almanach songeât à moi. C'est toi qui me rappelas à sa mémoire, je t'en remercie. Et pourtant, n'avais-je pas assez de titres? et qui incarne mieux que moi le modèle de l'Etudiant ? »

Depuis l'athénée, à l'âge où on est crédule et naïf, je me distingue par mes relations (platoniques !) dans le corps de ballet. Mes camarades me trouvant gai luron, me donnent le nom de Typhus qui devint bientôt Titi — Ne croyez pas que c'est une abréviation comme le prétendent les mauvais plaisants.

Arrivé à la boîte, je goûte à pleines lèvres à la coupe des plaisirs : je suis de tous les tonneaux et de toutes les vadrouilles. Bientôt, las de ces amusements vains, je voulus du «solide». Je le trouvai, et le.. reste aussi, hélas ! après un voyage à l'exposition de Liége !

Cette aventure me guérit, et quand je fus guéri, je pris de bonnes résolutions. Tu le sais, je les ai tenues. je suis sérieux; j'aime la vie de famille, le calme d'un bon fauteuil, un bon feu, un lit bien chauffé. Je ne me permets plus que de rares écarts : te rappelles-tu le banquet des anciens, où je débitai à un prof ébahi, mes théories sur la vie d'étudiant,et le voyage à Mons où tu me retrouvas donnant et tenant d'une main un paquet de Muratti et de l'autre « le prix décerné à quelque jolie congressiste »...

Mais laissons ma vie privée. Ce qui me donne droit aux honneurs du Panthéon estudiantin, c'est ma vie publique.

Car je suis comitard ! trésorier de la Gé, je te force à me féliciter de mon zèle; tu rognes et je rigole; mes démêlés avec les mauvais payeurs sont légendaires. Vice-président des Colonies, grâce au coup d'état que tu dirigeas, je refusai de devenir président cette année, par modestie, mon cher, par pure modestie ! Tu m'en récompenses en me permettant de m'occuper un peu cette année de la besogne des Colonies !

Tous ces honneurs devaient exciter l'envie. Barbatus Grandiloquens, jaloux de mes titres, me refuse la parole en pleine séance de Fédération : sous prétexte que j'allais dire des bêtises ! C'était vrai, mais devait-il le dire? il fut peu après question d'un duel avec lui, mais il n'osa, car je suis caporal de garde-civique,et sans le demander, mon cher, figure-toi... »

J'en savais assez, et interrompant son panégyrique, je courus confier au grand maître ce que je savais, le priant d'ajouter que malgré ses jeux de mots horribles, Louis est un chaud copain, toujours serviable et le cœur sur la main, et que quand il partira cette année, avec son diplôme d'ingénieur-chimiste, il laissera un vide parmi nous.

G. v. L.

LIÉGE

PAUL GRAFÉ

Le beau Paul, la coqueluche des jeunes filles liégeoises, depuis deux ans déjà, préside aux destinées de la F. E. L. V.

Not'président est certes l'un des plus distingués qu'ait connu le cercle; orateur distingué, esthète, poète délicat à ses heures, violoncelliste excellent, Paul Grafé a su conquérir à Liége de nombreuses et sincères sympathies. C'est un grand garçon bien bâti, portant barbiche noire et, comme Napoléon, peut s'intituler : Paul aux cheveux plats, tant la brillantine a réussi à rendre son occiput semblable à un miroir convexe, que mouche une raie à poux impeccable.

Paul Grafé est doué d'un vif amour de la famille, et s'empresse de regagner Namur dès que ses études mathématiques ou femino-psychologiques lui laissent quelques loisirs. Il affectionne particulièrement les ballades sentimentales vers les hauteurs de la citadelle, tout comme son camarade Marcel N. E. affectionne les hauteurs de Cointe.

Au demeurant, charmant garçon, toujours disposé à obliger ses nombreux camarades. La chronique scandaleuse l'accuse d'avoir entretenu jadis Madame Steinheil.

PIERRE D'ESTOC

Long, maigre et pâle, une barbiche de bouc au menton, une petite moustache folichonne sous un nez arqué; un regard froid et impénétrable qui ne laisse soupçonner aucune des idées qui s'agitent dans son cerveau; une parole brève, parfois cassante et ironique.

Tel se présente à vous Son Jemenfichisme Pierre d'Estoc, l'une des balles estudiantines bien connues.

Pierre d'Estoc est un zig bizarre et indéfinissable qui a déjà à son actif un passé tumultueux. Sorti de l'Athénée de Liége où, aidé d'une bande de valeureux copains, il mena pendant les trois dernières années, un chambard soigné; il entra à l'université avec la ferme intention de ne pas s'y crever à bloquer, mais d'y mener bonne vie car, disait-il, on n'est jamais qu'une fois z'étudiant dans sa vie!

Or donc, Pierre d'Estoc s'affilia à quantité de cercles plus ou moins sérieux, la F. E. L. V. , les Ecoles Spéciales, Fumée, Fanfare, etc.,et voulut même en fonder un nouveau, la *Tribune*, dont les destinées ne sont pas à envier, car le dit cercle vécut à peine trois mois. C'est alors que, séduit par les propositions des camarades Robert Guénard et Monnom, Pierre entra au comité de rédaction de l'Etudiant libéral et devint bientôt avec Robert Guénard, rédact-chef du dit organe. Son dévouement au journal est poussé à un tel point qu'il se charge lui-même de la vente à l'université avec Bachelot, le vendeur officiel, et on peut, en effet, tous les mardis et mercredis, entrevoir la longue visière de la casquette de Pierre d'Estoc forçant les rouspéteurs à cracher les deux sous, prix du journal.

Dans le journal, il est surtout chargé de défendre la noble cause de la morale attaquée et cherche à fonder, entretemps un cercle d'études immorales.

Pierre d'Estoc est un partisan acharné du port de la casquette et, rares sont les occasions que l'on a de le voir en chapeau; il est grand partisan des us et coutumes estudiantins et déplore l'indifférentisme de la génération actuelle.

Pierre d'Estoc est un musicien enragé qui ne rêve que symphonies, opéras, Berlioz, Bach, Beethoven! Quand la musique lui laisse quelques loisirs, il fait un peu de mathématiques. Il est très fort en gueule, ce qui n'a pas été sans lui susciter plus d'une « margaille » avec des copains; il ne mâche pas ses paroles et a une façon toute particulière de savoir être désagréable avec ceux qu'il trouve importuns. Au fond, cependant, pas méchant et cédant toujours au premier mouvement.

Quant au moral, on le dit cyniquement immoral, changeant de femmes très fréquemment et collectionnant leurs lettres, mouchoirs et portraits, dont il fait un musée (entrée : 0,13 fr.). Inutile de dire qu'il compte parmi les plus enragés anti-cléricaux à l'université et c'est avec un plaisir non dissimulé qu'il hurle : « A bas la calotte! ».

On dit parfois de Pierre d'Estoc : « c'est un braque » Lui, hausse les épaules et s'en va, l'éternel brûle-gueule à la bouche, en répondant comme le prince chinois : « Hon san Fou ».

ROBERT GUÉNARD

La légende raconte que, des relations suivies existant entre l'ex-princesse de Saxe et le capitaine Koepenick, naquit un brillant rejeton qui se nommait Werner et surnomma Robert Guénard. Une bonne fée se penchant sur son berceau lui prédit un avenir brillant,

une carrière politique active, un grand amour du journalisme et des amours féminines très agitées.

Les prédictions se sont réalisées point par point et Robert, devenu grand garçon — ce qui ne veut pas dire sérieux — entra à l'Université de Liége.

Il ne tarda pas à se faire remarquer brillamment sous le rapport des études, en passant deux examens en une année. Cet effort l'ayant trop affaibli, il s'est crû obligé de reperdre le temps gagné et pour celà, triple la 1re candidature en droit.

Robert Guénard, à peine entré à l'Alma Mater, se lança à corps perdu dans la politique; son activité en faveur de la F. E. L. V. ne se démentit pas un instant, malgré des incidents personnels regrettables.

Il fut l'un des premiers rédacteurs de l'Etudiant Libéral, lancé il y a quatre ans par un groupe de jeunes libéraux dévoués et, à l'heure présente, est l'un des plus actifs collabos de ce journal. Il s'est spécialisé dans l'art du correcteur, et il n'est pas une virgule, pas un point qui n'échappe à l'œil sévère de notre camarade. Il passe parfois ses nuits à corriger les épreuves de l'Etudiant Libéral, et s'en vient le matin suivant, roupionner consciеusement au cours de droit naturel. D'ailleurs, dormir, n'est ce pas un droit naturel ?

Notre camarade s'est encore distingué par le lancement d'un journal littéraire qui lui est retombé en coup de *Fronde* sur l'occiput, d'où résultèrent deux bosses que de mauvaises langues assurent être la preuve irréfutable de ce que sa femme le trompe.

Au physique, Robert Guénard à la carrure d'un bon soldat teuton; il est largement bâti, haut sur guibolles, cou puissant, figure sympathique qui est marquée par deux yeux mélancoliques et doux comme ceux d'un agneau. Robert affecte particulièrement le chapeau mou et le pardessus ample et flottant, à carreaux

clairs; démarche rapide, semblable à celle d'un bolide.

Au moral — Ah ! çà, mais en a-t-il une morale? That is the question ! On dit — mais on dit tant de choses ! — que Robert Guénard est un satyre et même, qu'après un récent voyage à Berlin, il en est revenu avec des mœurs, ô ma chère ! Cependant, de trop nombreuses histoires de femmes circulent sur son compte et, l'interview de ses voisines serait des plus intéressants. Il a même joué son petit Prométhée en enlevant à la Ville-Lumière, lors de fêtes universitaires récentes, la flamme et le feu sacré dont se consumait une gente parisienne pour lui, et en l'amenant à Liége.

Robert Guénard fut aussi un infâme joueur aux cartes et a usé plusieurs paires de pantalons sur les bancs du Café de la Renaissance. A présent, il se dit rangé et déclare qu'il va passer brillamment son examen ! Mais Robert dit tant de choses et en réalise si peu !

Au demeurant, excellent camarade, jamais fâché, toujours content, jamais malade et très dévoué à ses amis.

BRUXELLES

CARL JANSSEN

Grand Vénérable de l'ordre des J. B.
Président du Cercle des J. B.
Centerhalf de l'équipe de foot-ball du bataillon d'administration.
Futur médecin du Roi.

Les gens qui, curieux de biographie minutieuse, compulseront dans quelque cinquante ans l'Encyclopédie à la mode de l'époque, trouveront sur notre ami les détails suivants :

JANSSEN Charles (dit Carl), né à Bruxelles en 1886. Médecin et professeur éminent, membre de la Faculté. Célèbre par l'orientation nouvelle qu'il donna à l'art de la médecine, et par l'audace et l'heureuse fortune qui caractérisèrent les actes de sa profession.

Peut-être cette notice sera-t-elle plus explicite. Je le souhaite et je le crois bien. Mais les détails supplémentaires qu'elle contiendra sont trop imprévus pour que j'ose les pronostiquer d'une façon moins générale.

Voici, dans tous les cas, en quels termes le fabricant de l'Encyclopédie en question le produira — s'il est intelligent — l'histoire de la jeunesse de notre camarade :

Poire par tempérament, simple par intelligence et correct par éducation, Carl Janssen fut un de ces êtres composites quoique nets, qui sont la gloire d'une race et d'une époque.

Dès sa prime enfance, il donna des preuves de sa nature frondeuse qui devait rester à la base de sa vie. C'est ainsi que, en faisant brillamment ses études primaires et moyennes, il suit son point d'honneur à traiter par jeu ce que tant d'autres prennent au sérieux — voire au tragique — et à mériter ses premiers prix non moins que son titre de mauvais sujet.

Encore que nourrit d'un lait foncièrement anticlérical — il fut élevé en nourrice — il se fit une gloire de se distinguer au cours de religion, et, quoique ne sachant même pas acclamer Cambronne dans la langue d'Emmanuel Hiel (il est par contre passé maître dans celle de Rabelais) s'est inscrit au régime flamand de l'Athénée de Bruxelles, qu'il y conquit avec le plus grand fruit son diplôme de sortie.

Son entrée à l'U. L. où il passa tous ses examens avec les plus hauts grades, ne modifia en rien ses façons, hormis que la liberté que lui valut sa nouvelle qualité lui permit de donner cours plus libre à son humeur hasardeuse et bravache.

Ses années de véritable jeunesse furent belles et agitées. Les passades, choisies et discrètes, le poker, le bridge et les bars remplirent les soirées où, par exception, il n'allait ni au théâtre, ni dans le monde. La salle d'armes requit, dans la journée, les loisirs que lui laissaient ses cours et ses devoirs mondains.

Et ceux-ci furent multiples et toujours impeccablement suivis. Elégant cavalier, beau danseur, Carl Janssen fut durant de longs hivers la Providence des cotillons et la roséole des petites oies blanches.

Auprès de ces dites oies comme auprès de celles qui faisaient profession de lancer leur blancheur par dessus les moulins, il jouissait d'un égal bonheur de la prestesse de sa structure physique et de la verve souvent âpre de son esprit. Mais jamais, quelque troublante que fut l'aventure, il ne se départit de la courtoise

maîtrise de soi-même qui fut sa force et sa raison d'être.

Et, avant de terminer l'histoire de cette phase de son existence, je ne puis m'empêcher, tant elle me semble précisément appliquée, de rappeler cette définition de l'ironie un philosophe français : à savoir qu'elle est le résultat du conflit survenu entre l'intelligence et la sensibilité.

Carl Janssen fut un ironiste en ce sens. Son intelligence le mit à même de se rire aisément des ennuis de la vie, et sa sensibilité lui permit de savourer délicatement la joie de la difficulté vaincue — le vainqueur fut-il même un autre que lui —.

Par un raffinement supplémentaire, il saupoudra de flegme et de discrétion cette cuisine sentimentale: il eut le tact de ne pas se montrer glorieux de son intelligence, et il sut se garder de la pusillanime vanité qui pousse trop souvent ceux de son espèce à rougir de leur sensibilité.

Et c'est, armé de ces armes solides, qu'il sourit à son étoile et affronte la vie sérieuse...»

NOAILLES.

FREDDY ERRERA

« Les peuples heureux n'ont pas d'histoire ».Les hommes heureux non plus — dit-on —. Et cependant Freddy a une histoire et Freddy est heureux (j'allais écrire « en » est heureux). Il est vrai de dire que son histoire est raccourcie.

Malgré celà, j'ose à peine affronter la lourde tâche de vous présenter ce délicieux spécimen de l'étudiant sérieux.

D'aucuns naissent un poil « crollé » dans la main. Le petit Freddy lui, naquit le corps couvert de poils « crollés ». Dès sa naissance, il fut désigné comme devant jouer un rôle considérable dans le monde estudiantin et anticlérical. Quoi d'étonnant puisque ses débuts dans la vie furent un acte d'anticléricalisme... « A bas la calotte ! ».

Il fit ce qu'on est convenu de dénommer de « bonnes études moyennes » ce qui équivaut à « de moyennes bonnes études ».

Le gouvernement étonné d'un zèle aussi méritant que rare, et prévoyant (Le Seigneur inspire ses enfants) qu'il aurait plus tard bien des choses à refuser à la famille Errera, daigna lui octroyer une médaille en cuivre aurifié, duquel joujou, Freddy se montra aussi fier qu'un bœuf gras.

Avant que de le vous présenter comme tel, apprenez à connaître l'homme.

Si Freddy n'a ni l'élégance, ni la faconde de son oncle « Paolo » le sympathique recteur, il en a tout au moins l'agitation. Toujours en émoi, toujours affairé ! Lequel de ses amis ne connait pas l'ignoble carnet « Mémorandum » qu'il tire à chaque minute de sa poche? Freddy doit-il... vite, il consulte son mémorandum pour voir s'il en a le temps.

Ses hautes capacités, moins du reste que la sympathie qu'il inspira, l'appelèrent au poste envié de directeur de « l'Echo des Etudiants ».

C'est au cours de ses fonctions directoriales surtout qu'Errera put faire montre de son tempérament agité. Les séances de la rédaction qu'il présida si souvent, étaient de joyeux concerts. Jamais on n'y travailla plus.

Mais sous son gouvernement — qu'il partageait avec notre bon camarade Walter Schmalzigaug,

l'esprit le plus lucide de notre Université — l'Echo marcha de triomphe en triomphe. Nombreuses furent les petites feuilles concurrentes qui essayèrent de le combattre. Elles connurent vite les joies de la défaite. Paix à leurs cendres !

C'est à Errera que l'Echo doit en grande partie ses succès.

Les loisirs que lui laissèrent son « journal » et ses cours, Freddy les partage entre les étudiantes et ses copains.

Aucune étudiante ne lui est inconnue, toutes ont essuyé... le feu de ses attaques... flirteuses, au sens tout honorable du mot, car hâtons-nous de le dire, Freddy est chaste !

Bref, si Gallemaerts (Bleiske) n'était pas là, on le dénommerait le « Jacques-Léon des Etudiantes », nul n'ignorant le rôle considérable que joue cet intéressant insecte auprès de ces dames du demi.

Loin des femmes, le plus grand plaisir d'Errera est de pouvoir vous en raconter une « bien bonne ». Il partage avec son oncle, le monopole des bonnes blagues souvent un peu scabreuses, toujours amusantes, quelquefois spirituelles. Il faut l'entendre vous narrer avec minutieux détails, le récit de telle ou telle gaudriole, qu'il terminera dans un rire grassouillet de petit sale satisfait.

Je ne pourrais clore cette succincte notice sans parler du rôle interuniversitaire d'Errera.

Délégué à tous les congrès d'Etudiants libéraux, il y fit souvent entendre de sages maximes.

Met son bérêt aux grandes occases.

Est depuis trois ans porte-drapeau des Etudiants libéraux.

Est progressiste, a un oncle modéré et l'autre réactionnaire (il fait le désespoir de ce dernier).

Prévisions :

Finira d'une façon quelconque ses études en passant avec la plus grande distinction.

Se mariera puceau et aura beaucoup d'enfants.

Deviendra prof à l'Université. Fera partie du Conseil puis sera recteur à la grande joie des étudiants de l'an 1930...

Aura toujours des amis et... j'en suis.

ANVERS

LOUIS LAMOUCHE

Porte-drapeau de la S. G. E. L.
Commissaire de l'A. G.
Cornifère du C. W.
Phallusphore du cercle des Suaves.
Etc., etc.

Au début de l'année académique 1907-1908, je fus très surpris lors de mon entrée à l'Institut de rencontrer parmi tant de figures étrangères, un jeune homme très blond, presqu'albinos, car il était rasé de frais : mon vieux camarade Louis.

Ce chaud copain que j'ai l'honneur de vous présenter, possède la corpulence d'un champion des poids moyens, c'est déjà vous dire que le gaillard est capable de tenir tête aux bourgeois.

Sa tête très intelligente est ornée de deux yeux bleus qui charment les plus récalcitrantes. Ne nous étonnons donc pas de voir ses phares bien souvent cernés ! Mais ce qui l'enrage, c'est que malgré tous les produits employés jusqu'à ce jour, la moustache se refuse à venir caresser ses lèvres purpurines. Que ne donnerait-il pas pour avoir la mienne !

Qui ne connait ce garçon, le prendrait pour un maniaque. Détrompez-vous vite. Ce brave Louis accepte le temps comme il vient, rit quand tout lui sourit,

tempête quand il éprouve des difficultés et finit toujours alors par dire « Bah, je m'en fous ». Vous vous imaginez aisément ce qu'une humeur aussi joviale, aussi taquine, pouvait donner au contact des Mannheim, des Kalbusch, des De Brakeleer.

Son premier soin en entrant à l'Institut, fut de s'enquérir des différents cercles et de s'inscrire chez tous ceux où règne la franche gaîté. Progressiste dans toute la force du terme, Louis n'oublie pas le cercle libéral où il se fit remarquer à la première séance.

Lors de son baptême, il étonna les membres du jury par ses réponses lubriques et très scientifiques.

Quelle joie pour lui, lorsque la guindaille terminée, la bande joyeuse se dirigea vers les hôtels hospitaliers des abords de la gare et du théâtre royal. Quoique plein il sait distinguer les lieux où se trouvent les plus beaux specimens du sexe faible.

Depuis ce temps l'esprit estudiantin s'est toujours développé chez lui. Durant l'année 1907-1908, et depuis le début de celle-ci, notre « Mouche » n'a pas encore manqué une seule séance et surtout aucune vadrouille et il s'y distingua à maintes reprises. Je me souviens qu'un soir, en sortant du cercle wallon, le brave Louis, qui, vu ses connaissances stratégiques, avait été nommé chef de vadrouille, nous fit pénétrer dans maints bars et déploya toute sa force dans une bagarre survenue avec des m... Le bilan de cette soirée, tout à l'honneur de ce chaud lapin, fut des glaces brisées, des bourgeois rossés. Ne nous étonnons donc pas si le camarade a eu plusieurs fois maille à partir avec la police...

Que de trophées n'a-t-il pas rapportés de ces mémorables sorties ! Mais notre ami excelle surtout dans l'art si délicat de se faire rincer la gargouille par les bourgeois.

A côté de ces qualités, La Mouche en possède d'au-

tres. C'est un chanteur de premier ordre et un diseur de grand talent, et ce qui est beau, c'est que peu de guindailles se passent sans qu'il nous débite quelque chansonnette inédite.

Louis est un grand amateur du sexe faible. L'amour n'a plus de secrets pour lui. Quoiqu'il soit un des habitués des bals du gouverneur, n'allez pas croire qu'il affectionne particulièrement les « bobonnes », très serviables.

J'oubliais cependant de vous dire que comme les grandes célébrités estudiantines belges, Lamouche est né à Chatelet. Il commença ses études moyennes à l'Athénée de Chimay et quitta cette dernière école pour échouer à Mons où, malgré les prières de ses copains, il se refusa obstinément à porter la casquette couleur k. k. pour arborer le symbôle de l'espoir : la nuance verte. Peut-être espérait-il déjà, lors de son entrée dans cet établissement, en sortir avant la première !

Alors qu'il était au pensionnat, il promettait déjà beaucoup. Les escapades au cours des promenades sentimentales (?) du pensionnat pour aller vider quelques demis ou quelques bouteilles de Gand à Ghlin ne se comptent pas.

Cette année, dix jours avant l'examen, Louis, prévoyant la buse inévitable, se mit résolument à l'œuvre. Mais le souvenir de ses amours le hantait sans cesse et malgré son courage et son travail, il échoua. Cet insuccès ne l'empêcha point de passer d'agréables vacances, de faire des promenades sentimentales le long de la Sambre et d'être un des meilleurs clients d'Opitz à Charleroi.

Lorsqu'arriva le 25 septembre, il songea qu'il devait se représenter le premier octobre. Vite il se mit au travail. Vaine tentative, on le coiffa d'une buse.

Croyez-vous que ces échecs aient changé son carac-

tère ? Non. Lamouche veut rester le plus possible étudiant.

Lorsque Louis est dans la dêche, je lui conseillerai pour l'éviter à l'avenir de ne plus louer de quartier, d'ailleurs il a contracté l'habitude de coucher chez des copains. N'est-ce pas là une preuve qu'il est estimé de ceux-ci ? En résumé, Louis est un étudiant dans toute l'acception du terme, un excellent camarade. Anvers espère le garder longtemps.

E. R.

Histoire de la Belle Barbe

présidant aux destinées de l'Association des Étudiants Libéraux de l'Institut supérieur de Commerce d'Anvers.

Le 13 avril 1889, la bonne ville de Binche était en liesse. N'allez pas croire que ce soit à cause de la foire du surlendemain: oh non ! nos braves « Binchous » avaient bien autre chose à faire, qu'à s'occuper de chevaux et animaux « cornus », car ce jour, bien heureux entre tous, allait voir se lever avec lui une des futures gloires de la vieille cité ! ! !

Eugène était né, et à peine avait-il vu le jour, que se manifestaient déjà chez lui, les sentiments élevés qui ne devaient pas tarder à lui donner une supériorité incontestable sur tous ses concitoyens.

On raconte même, mais les renseignements exacts manquent, que sa précocité était tellement grande, que deux jours après sa naissance, trois poils de sa belle barbe, devenue aujourd'hui historique, avaient déjà vu le jour ! !

Son enfance se passa dans le malt, et détail bizarre

qui mérite d'être noté, il ne lui fallait jamais comme joujous que des polichinelles barbus qu'il décorait de noms bien plus bizarres encore.

Sa collection renfermait entre autres, un Samson splendide donnant le bras à la femme à barbe de Barnum, dans une boite spéciale il avait rangé par ordre de date, S^te Barbe, Léopold II, et l'empereur d'Allemagne muni d'un « Bartbinde » à 2,50 frs.

A l'école moyenne de Binche où son souvenir est encore vivace, il sut acquérir une réputation irréprochable.

A l'Athénée de Mons, où nous le retrouvons quelques années plus tard, nous le reconnaissons à peine. Sa mâle personne s'auréole d'une splendide barbe, dans laquelle se jouent tous les tons de l'arc en ciel et au milieu de laquelle se retrouve cependant le brave sourire de notre Eugène d'autrefois.

Il rehaussait de sa présence les heures de cours plus ou moins abrutissantes de MM. les Professeurs.

Mais où ses aptitudes se révélaient le plus, c'était au cours de chimie. Là s'épanchait toute sa science; là, dans ce modeste laboratoire, perdu au milieu des fioles et des bocaux, penché pendant des heures au dessus d'un bec Bunsen qui lui roussissait la barbe, il mélangeait, agitait, chauffait, pesait les produits les plus disparates afin d'en faire jaillir un remède contre l'absorption de la vitalité humaine par un système poilu trop précoce et trop énergique.

Que de découvertes heureuses, que de révélations inattendues, que de décompositions intéressantes dues au génie toujours tendu de l'agneau eugéniforme.

Il faut ajouter qu'il se trouvait puissamment secondé par des collaborateurs infatigables qui comme lui, trouvaient dans la chimie des jouissances inéluctables et se grisaient avec joie des effluves enivrantes d'H_2S et de SO_2.

Oh ! Eugène, te rappelles-tu ces combinaisons charmantes d'appareils savamment conçus par l'agneau abelesque et non moins bien exécutés par tes élèves, et auquel tu apportais toi-même ce « je ne sais quoi » qui rendaient palpables et réelles les conceptions les plus hardies.

Mais pourquoi rappeler ces moments auxquels se rattachent tant de souvenirs inoubliables et « frappants » (explosion d'un tube de H) ? ! ? !

Pendant ses heures de loisirs, Eugène se consacrait entièrement à ses camarades.

Nommé secrétaire de l'A. G. E. P. A. A. R. M. (je n'ai jamais bien su ce que cela voulait dire) il s'attacha tout de suite à ses nouvelles fonctions,ne faiblissant jamais et apportait à l'accomplissement de sa noble tâche, des ardeurs inconnues qu'il puisait dans les profondeurs non moins inconnues de sa belle barbe ! ! ! !

Il termina brillamment ses études moyennes. Mais ici, malheureusement, se dresse au milieu de sa barbe immaculée un de ces poils rétifs que l'on voudrait pouvoir arracher, mais que ma qualité de biographe m'oblige à rapporter ici.

Je veux parler du banquet qui chaque année vient réunir une dernière fois les élèves sortant de l'Athénée, avant que les nécessités de la vie ne les sépare à jamais,

Cette année là, Eugène, flambant, resplendissant dans sa barbe d'or, réuni une dernière fois à ses amis, tâchait d'oublier dans un copieux dîner toute l'atrocité de leur prochaine séparation... ! ! !

Eugène, comme toujours et partout, se distinguait par sa verve intarrissable, si bien qu'à la fin du banquet, la salle offrait un spectacle effroyable :

Gisant sous la table, les yeux mi-clos, le pauvre Eugène râlait; le long de sa belle barbe quelques heures auparavant si belle, coulait un flot noirâtre ressem-

blant de loin à du vin rouge. A côté de lui, les chaises renversées, les verres cassés, témoignaient encore la lutte qu'il avait eu à soutenir avant de succomber; et dans un dernier effort, ses lèvres croyaient encore de murmurer : A boi-oi-re... à boir...e.

. . . . . .

Il faudrait des volumes pour pouvoir être à peu près complet, car non content de briller par sa barbe, Eugène se distinguait aussi comme « sportman ».

Que n'ai-je la plume d'un Homère ! ! ! pour pouvoir chanter en vers les victoires au tennis, ses succès aux concours colombophiles (Dax), ses prouesses à la pelote, et par dessus tout ses qualités inappréciables dans le noble sport de la natation.

Dans l'eau, Eugène se dissout (au moral naturellement) et fait place à un autre être qui parait d'essence divine, tant sa sveltesse est grande. Il semble se jouer des flots, pareil au Neptune de l'Antiquité; — Sa belle barbe qui s'irise des feux de mille diamants, flotte, laissant derrière Elle un sillon que les sirènes de ses rêves ne parviennent pas à combler...

Sitôt livré à lui-même, ce grand esprit, cette barbe célèbre, se lança dans la politique. Libéral acharné, il trouvait dans la lecture des journaux des voluptés toujours nouvelles auxquelles il associait ses camarades en les initiant aux mystères de la politique.

Membre de l'A. G. E. L. d'Anvers, en 1908, ses précieuses qualités l'élevèrent bientôt au fauteuil présidentiel où il remplit comme toujours, ses fonctions avec le désintéressement et le dévouement que nous lui connaissons.

Je serais incomplet, si je ne mentionnais ici les deux mois qu'il passa en Allemagne, à Mannheim. Ses nombreuses qualités avaient décidé le gouvernement belge à l'envoyer par là pour faire des études de mœurs.

Inutile de vous dire qu'il s'acquitta très conscien-

scieuement de sa tâche. Même trop bien, peut-être, car ses « études de mœurs » comme il les appelle, ne se bornaient pas aux cours de la « Internationale Wirthschaftskursus », mais s'étendaient aussi et surtout aux sentiers remplis d'ivresse du « Schlossgarten » où il allait goûter plus souvent que de coutume, les douceurs de mœurs plutôt françaises ! Et encore aujourd'hui, malgré son retour parmi nous, il ne parvient pas à oublier les charmes de la Gretchen qui a ravi son cœur et sa barbe.

Oh ! Binchoises ! pleurez, pleurez bien fort, Eugène n'est plus pour vous ! Fernande et autre Germaine, tâchez d'oublier l'infidèle qui a cru trouver au-delà du Rhin, des sensations qui ont chassé de son cœur et de sa barbe vos images chastes et si dignes d'être chéries ! !

CHASSEZ à votre tour, le souvenir de l'ingrat, et SACHEZ qu'il est d'autres cœurs qui sauront vous apprécier car s'ils n'ont peut-être pas une aussi belle barbe, ils possèdent... le reste.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter une heureuse année à la belle barbe, encore de longs jours à vivre avant de tomber sous le rasoir d'un vulgaire coiffeur et enfin à faire longtemps encore le bonheur de son propriétaire et de ses contemplateurs.

RAPH.

MONS

ARTHUR CANTILLON

Notre Rédact-Chef.

Arthur est un type, un type bizarre comme... lui-même (ce qui n'est pas peu dire).

D'abord, il a une tête « professionnelle » : une face ronde, entourée d'une barbe bien fournie, agrémentée d'une moustache idem, d'un nez qui doit respirer avec délices les senteurs parfumées des demi-mondaines de Pommerœul (peau d'Espagne et d'ailleurs), lequel nez est flanqué d'une paire de lunettes dont les verres ronds donnent à toute sa face un aspect plantureux et réjoui.

Il faut le voir arriver le matin, pipe en bouche, une serviette gonflée de livres sous le bras, avec sa démarche à balancement caractéristique d'ours qui danse; il arrive près de vous, vous serre cordialement la main et vous lance à la tête un : « Ah gros ! comment ça va ? » alors... il a le sourire !

Au fait, bon garçon, très avancé pour son âge; signe distinctif : a des idées préconçues et irréductibles sur la morale, malheureusement, comme tous les hommes de poids, il a soin de faire autrement que ce qu'il dit. Il vous débite avec un imperturbable sang-froid, des théories logoarchiques, abracadabrantes, soporifiques et autres; il aime la Vertu, la Beauté; il exalte la moralité des capitalistes... et puis, au fait,

qu'est-ce que celà peut bien vous faire ? je vous dis celà parce qu'il faut bien vous dire quelque chose.

Nous avons l'honneur insigne de posséder comme rédact-chef un tendre satyre doublé d'un anti-calotin convaincu; Arthur passait dernièrement en face d'un collège de Jésuites, il se mit tout-à-coup à crier comme un putois : « A bas la calotte ! », pourquoi ? nul ne l'a jamais su; il rencontre de vertueuses nonnettes, il leur fait des yeux en coulisse. Avez-vous déjà vu Arthur faire des yeux en coulisse ? — Non ? — Eh ! bien, c'est tout un poème que les yeux d'Arthur en coulisse, ou les yeux en coulisse d'Arthur,ou en coulisse les yeux d'Arthur... Ah ! zut, alors ! je m'fous dedans. Quelle fichue langue !

Arthur est parfois aussi quelque peu libidineux; ainsi, il me demandait dernièrement si j'avais déjà embrassé une nonnette : il trouve que cela a une saveur ammoniaco-salée ! Drôle de goût !

Il a des aperçus originaux sur de nouvelles méthodes éducatives, il prétend — et c'est une de ses marottes — que dans les athénées on devrait se passer des langues mortes, ce qui permettrait de consacrer plus de temps à l'exercice des vivantes.

Un jour, je le rencontre sur le boulevard, et il me crie : « Eureka ! j'ai écrit un article apathique : *Les Epatants* ! je crois que le monde en sera ému ! »

Arthur est un ironiste à froid; dans son récent article sur Maxime Gorki, s'étale en lettres de feu (c'est le cas ou jamais de le dire) le mot : *apyrexie*; notre rédact-chef m'avoue ingénument que dix minutes avant de l'écrire, il ne le connaissait pas... C'est charmant.

Une autre fois on m'avait prévenu de ce qu'il voulait imposer ses vues — et peut-être autre chose— à une petite normalienne qu'il rencontrait sur le train.

Je prends mon air de moraliste des grands jours,

je me drape dignement dans mon pardessus et je l'aborde en l'insultant violemment : « Misérable, qu'as tu fais de tes principes rigides ? »

— J'ai voulu les lui faire entrer dans la tête (?) et... elle n'a rien voulu savoir !

— Oh ! il ne faut pas me la faire; je sais tout, c'est honteux ! »

Là-dessus, il pâlit, rougit, bleuit, me regarde, éclate de rire, et de sa voix la plus sépulcrale (c'était au moins un contre-ut) : « Satyre va ! »

Vous comprenez que ça m'a dégoûté et que je suis parti.

Au demeurant, Arthur est un excellent copain, un chic-type qui sait ce que c'est que l'amitié et qui se couperait en quatre(on en aurait tout de même encore pour son argent) pour vous rendre service.

Quand le tourbillon de la vie nous aura saisis et séparés, nous retrouverons peut-être, un jour, Arthur bourgmestre, député, ministre, — que sais-je — dramaturge, philosophe... ou même journaliste, enfin tout, excepté commerçant.

M. H.

DE VALÉRIOLA ou KIEKE FRED

NOTRE PÈRE.

Iconoclastes et Profanes qui ne connaissez pas cet illustre Escholier montois, célébrité de la Gent Estu-

---

Avis aux bourgeois. — Cette poire étant écrite dans le style naturaliste estudiantin, nous conseillons fortement aux bourgeois susceptibles quant au choix des expressions, de ne pas la lire. Nous déclinons toute responsabilité, au cas où ils seraient scandalisés.

diantine (ne pas confondre avec l'agent nº 2), recueillez comme autant de joyaux précieux les révélations que je vais vous faire, et je vous en conjure, ne les divulguez pas.

Notre père est un type de haute stature, la figure encadrée par une barbe d'un blond vaguement roux, bien fournie et taillée en carré, le nez aquilin et digne d'attention, les yeux gris au regard fixe.

Bruxellois pur sang, il s'est spécialisé dans la connaissance approfondie des deux langues : le langage estudiantin et le marollien. Malgré cela, il est le partisan le plus acharné de la théorie du docteur Zamenhof : « Il faut se passer des langues ». Dès qu'il lui fut permis d'habiter Mons, notre père fixa son quartier général dans une maison de... tolérance de la rue du Bossu, où il vit en concubinage avec son fils et tout un sérail féminin. Ce fut à partir de cette époque également qu'il entra véritablement dans la vie estudiantine de l'Institut; d'abord secrétaire (sans se fouler !) de la Générale (libérale), il fut cette année élu vice-président (sans couleur politique); le cercle des I.D. O. (anarchiste) vit en lui un porte-drapeau idéal, le défunt « Cercle d'études sociales » (pseudo Cercle socialiste révolutionnaire) l'accepta comme membre éminent; récemment, l'Interscolaire des Etudiants libéraux le nomma vice-président.

Kieke Fred adore d'être délégué : aussi chaque fois qu'un congrès ou une fête a lieu, il se présente. Chaque fois une forte majorité le choisit, car nul ne pourrait mieux représenter la Générale (vadrouillante) que lui. C'est en effet le vadrouilleur par excellence. Il ingurgite avec une facilité surprenante une quantité incommensurable de boissons les plus disparates et les plus hétéroclites. Et quand son verre est vide...il le met en poche. Toujours le premier à monter une blague, il est le dernier à aller se « flanquer au pieu»

Chaque fois qu'il fait une « guinze », voici ce qu'il vous raconte le lendemain :

« Mon cher, nous avons fait hier une vadrouille épatante. Nous sommes tombés sur un bourgeois qui s'est amené avec nous. Il a été salement tapé pendant toute la soirée. On s'est payé sa balle et on l'a enguirlandé. Le zèbre se bidonnait, et comme il était plein, il ne pigeait rien aux discours que je lui faisais. Mais pendant c'temps, il casquait. En rigolant, j'ai cogné et son « boule » a même été f... à moule. C'est tout de même un chic type, tu sais. J'ai malheureusement aujourd'hui une ... bouche de bois et comme j'ai allemand, je vais en piquer une salée. Mon frangin, lui, est encore en train de roupiller. Le veinard, il n'a cours qu'à 10 heures. »

Kieke Fred a souvent maille à partir avec les flics. Mais jamais l'affaire ne « tourne mal ».Une fois seulement, le parquet s'étant mêlé de ce qui ne lui regardait pas, il faillit être « coffré ». La suppression momentanée de son « bouc » le sauva.Ajoutons qu'il est sous la surveillance de la « rousse secrète ». Des gens mal intentionnés ont même laissé supposer qu'il était atteint d'une affection mystérieuse.Je n'en crois rien.

Notre père est très féministe. Chaque samedi, il découvre de nouveaux tuyaux (*sic*) épatants dans tous les coins de la capitale et des faubourgs. Il aime tellement le genre femelle qu'il se plaît, assis majestueusement dans un vieux fauteuil détraqué, et la pipe entre les dents, à dicter ses cours à une jolie petite sténographe.

Il fut professeur de français (quel courage) pendant son dernier séjour en Angleterre. Son élève, (au féminin) lui demanda comment on appelait deux enfants naissant en même temps? Deux jumeaux. Et quand il y en a trois ? « Une triplette », répondit flegmatiquement le grand polisson.

Pour tuer le temps, il s'amuse parfois à contempler au moyen d'une longue vue, ses voisines d'en face qui se pieutent : une bonne étude de mauvaises mœurs, quoi !

Kieke Fred se perfectionne déjà en natation en vue de l'examen de sortie. Pour ce, il étend sur le sol son pardessus de vadrouille, s'étale à plat ventre dessus et fait les mouvements. Il s'exerce ensuite sur le dos, puis dort pendant deux heures pour réparer ses forces.

En bon père de famille, Notre Père ne sort jamais sans son fils. Celui-ci le suit toujours respectueusement, est toujours de son avis et s'exécute bravement quand son papa lui commande de payer la tournée. Il a quelquefois des mouvements de révolte d'ailleurs réprimés. Le Père et le fils sont régulièrement dans la dèche — une fois par mois — Ils prétextent alors une maladie quelconque pour se cloîtrer dans leur harem pendant quelques jours.

En résumé, je dirai que Kieke Fred est un chic type (j'espère que tu me payeras un verre, vieux copain !), gai camarade (La Carotte, le Théâtre de la Nature), loyal, ouvert (la ferme !), aimant et vivant la vie estudiantine.

Grâce à sa paternité précoce, il a conquis une grande popularité dans le monde où l'on ne s'ennuie pas et maint bourgeois s'intéresse à sa position intéressante.

C'est un grand homme de l'Institut (lire : La conspiration de février 1908 : La grève !), mais c'est aussi une poire cuite... à point. C'est pourquoi je vous l'ai servie en espérant que vous l'avez dégustée tel un petit cochon de lait le jour de Noël.

CAROL.

GEMBLOUX

JULIUS BOCK

« Ne pint Bortmeerbeek » vagit Juleke en naissant... Et, collant ses lèvres au verre, il vida quatre décilitres d'une lampée. Ce qu'étant fait, il ouvrit son robinet de nature, inonda la sage femme et sans qu'il soit besoin de lui susurrer « Pss... Pss » il repissa un plein pot de nuit. Malgré les propriétés superlativement laxatives de cette bière, flamande son rectum et ses sphincters anaux ne bronchèrent pas.

Les années n'ont point assoupli son tube digestif ni régularisé ses secrétions. En effet, quand ses études terminées à l'Athénée de Malines, il débarqua à Gembloux une constipation... légère le fit languir pendant dix-sept jours. Heureuse idée qu'il eut de déglutiner une pleine boîte de pilules Dupuis ! (réclame payée). Il fut délivré après 428 heures d'anxieuse attente.

Sa jeunesse fut extrèmement agitée. D'instincts perfides, ce fut un nourrisson égoïste, gourmand, qui ne recula pas devant les plus grandes forfaitures pour satisfaire ses passions et ses vices. A l'âge où les autres mômes ne songent encore qu'à dormir et à s'oublier dans leurs langes, il avait stérilisé quatre nourrices. Fixé par sa ventouse buccale à leurs plantureux têtons il pompait, pompait... Cette succion incessante devait vaincre la robustesse des tempéraments ! Les payses, tôt épuisées, ne pouvaient que regarder tristement

leur poitrine émaciée sur laquelle triomphaient naguère deux demi-boulets de canon imposants. Voilà, physiologiquement Bock.

C'est un fervent admirateur des lettres nationales; il a lu sept fois « Le Carillonneur » et « Le rouet des brumes ». Il n'assiste pas, impassible, au réveil artistique de notre pays; il pond quelquefois. Parmi les nombreux poèmes, bluettes, etc., qu'il conçut suivant les caprices de l'inspiration, citons «Ode de la Constipation » que la Revue des deux mondes vient de refuser à cause d'un verlibrisme indigeste.

Pour le moment il compose un poème épique sur la fameuse équipée des pompiers de Malines qui ont tenté d'éteindre les vitraux de la cathédrale, incendiés par les feux du soleil couchant.

Anticlérical acharné, il remplit avec dévouement la tâche ingrate de secrétaire à la Libérale. La politique le passionne; religieusement il suit les harangues véhémentes de Van Brussel, commente les éloquents mutismes de Van Cauwenberghe, raille les prétentions outrées de Cooremans, car, d'un flamingantisme mitigé, Julius ne s'émerveille guère de l'harmonie de sa moedertaal. Ce n'est du reste qu'un streep vlaming. Que n'ai-je son lyrisme, ô rebelle Polymnie, pour démontrer, comme il le fit un jour de cuite, par la thermochimie, et l'ébullioscopie, que du sang français bout dans ses veines.

Je ne connais rien de ses amours. Il fait de fréquentes excursions à Bruxelles et rentre le lundi avec une sale tête. Sans doute offre-t-il à quelque pierreuse de la capitale ses réserves hebdomadaires, les loisirs lui manquant pour faire de plus fréquentes dévotions.

Dans les mornes couloirs de la boîte où reposent, squelettisés depuis des siècles, les moines de l'ancienne abbaye, il se promène souvent, l'échine voûtée, les

mains derriére le dos et maudit son existence d'interne Un air d'alto chasse vite sa mélancolie... Nous regrettons cet impressionnement, car Bock est un joyeux camarade qui ne demanderait qu'à prouver ses qualités de bon siffleur. Les jours de guindaille, à entendre sa voix mâle, bien timbrée, entonner le chant des gueux, les plus flegmatiques se sentent remués jusqu'aux entrailles, et sous sa conduite s'organisent de bruyantes vadrouilles.

La bourgeoisie ne nous l'enlèvera pas encore : nous le possèderons toute une année à l'externat et potfermil, les cabaretiers de la grand'rue s'en apercevront !...

Quoique peu bloqueur, il subit aisément les épreuves de passage. Nul doute qu'il ne s'illustre et n'attire sur lui l'attention du monde scientifique... et d'une brune appétissante qui lui baîllera une kyrielle de moutards et moutardes héréditairement constipés.

Et erunt duo in carne una, amen.....

RUMEX.

HENRY LABOUVERIE, DIT LE PUCEAU

Président des Etudiants Hennuyers, Porte-drapeau de la Libérale, etc., etc.

Il y a deux ans, un correspondant de l'Almanach, à qui je ne revenais que tout juste prétendit que si on n'écrivait pas ma biographie, je ferais moi-même mon portrait pour l'annuaire libéral en guise de réclame, à mes frais. Il disait aussi que je serais président d'un cercle : en effet, la popularité que j'ai toujours cher-

chée, ne m'a pas fait faux-bond. Wargnies était bon prophète : toutes ses prévisions se sont réalisées.

J'ai visité les différents athénées du royaume : partout je me distinguai par mon zèle et ma conduite. A Charleroi notamment, je disputai à Evrard l'amirauté de la marine suisse et c'est avec le titre de vice-amiral que j'échouai à l'Institut commercial de Mons. Ayant constaté que les professeurs n'étaient pas à ma hauteur, j'allai chercher fortune dans les locaux de l'Ecole des Mines. Je ne suis pas né pour les hautes mathématiques, et je n'eus garde de fréquenter les cours. A la veille des examens, mon père, doutant de mes capacités, s'informa auprès de M. Maquet pour savoir si j'avais quelque chance de passer. Sa réponse fut brève mais significative : « Mon cher Monsieur, j'ignorais complètement que votre fils fut encore ici ». Aussitôt, mes vivres sont coupés. La mort dans l'âme je dus réintégrer le domicile des vieux à Marchienne où des visages souriants m'attendaient. J'y passai les plus heureux jours de mon existence entre une mère qui me connaissait et une accorte servante qui m'adorait. Pourtant, j'avais toujours à la mémoire l'obsédent souvenir de mon passé, de mes débauches, de mes orgies. Je faillis m'engager à la légion étrangère et je décidai un ami à me suivre vers les rives enchanteresses de l'Algérie et du Maroc. Au moment de boucler mes malles, j'eus la lâcheté de le laisser partir seul.

Toujours intéressé à mon avenir, un mois après mon retour, l'auteur de mes jours s'avisa de me demander la carrière que je désirais embrasser. J'en fus touché et très désagréablement, car je me la coulais douce.

Je réfléchis et après m'être creusé la substance grise, je lui dis carrément: « Je me sens attiré par l'agriculture : les travaux des champs, la simplicité, le calme de la vie de campagne me plaisent... »; ça ne

prit pas; c'est un métier qu'on voulait me faire apprendre. Le burin ne me convenait pas plus que le rabot.

Dès lors sachant que ma famille ne supporterait jamais que je portasse un képi galonné, je voulus être télégraphiste.

On ne m'adressa plus la parole pendant onze jours.

Le douzième même question embarrassante. Je tins bon avec Gembloux et je triomphai. Le jury, à la simple inspection de ma tête sympathique, m'admit sans chichi.

La bière de Hesbaye me fait grossir et mes cuites sont toujours aussi fréquentes. Quand l'ivresse couve en ma bedaine, je me trouve atteint de satyriasisme. Pour éviter toute suite judiciaire, les copains ont cadenassé mon pantalon et ont confié la clé à Schurmann qui me la donne dans les bars bruxellois afin que j'exhume...

Les femmes du pays ne sont pas trop mal. Charlotte a de l'attention pour moi et me réserve toujours les plus beaux morceaux. J'ai des adoratrices et reçois des billets doux, des tartes, des friandises que me préparent les mains de Jeanne, ma préférée. Elle me fixe des rendez-vous dans d'obscurs endroits; mon œil quoique accoutumé aux ténèbres, ne voit rien venir. Un empêchement, une surveillance plus active l'a retenue, car le lendemain nouveau poulet. Je m'empresse de me rendre à l'endroit indiqué et après des lieues de marche dans la nuit je me trouve seul avec mon ombre. C'est une blague pareille aux nombreuses fumisteries dont j'ai déjà été victime en ma vie.

Je m'occupe de politique pour tuer le temps; les calotins sont sectaires. On me rosse, on me traîne devant les tribunaux pour des peccadilles. Tous, nom de Dieu, sont sans pitié : je siffle Schollaert et le directeur me colle une censure publique. Je m'en

fous pas mal : aussi longtemps que mon estomac supportera la bière, que ma bouffarde tirera bien et qu'un coup de sang ne viendra pas me faire claquer, je serai le plus heureux des mortels.

Les étudiants qui liront cette humble biographie, voudront bien m'excuser d'en être l'auteur : personne n'a voulu s'en charger. J'ai tenté de me croquer avec une scrupuleuse fidélité, n'exagérant en rien mes qualités, ne dissimulant pas mes vices. Malgré mon intelligence, je ne parviens pas à passer : l'entraînement au blocus manque. Au reste, je me plais bien en première comme cette année je possède suffisamment mes cours, au second semestre, les profs auront le plaisir de ne plus me voir, qu'aux jours de pluie.

H. Labouverie.

Pour légalisation de la signature :

Rumex.

PAUL EVRARD

dit Gonocoque.

Un mètre cinquante-neuf de taille, trois poils au menton, visage quelque peu sombre, le voilà tel qu'il apparaît, grandi toutefois du flamboiement de ses trois étoiles et de son titre de candidat-ingénieur.

Fit son entrée ici, si jeunet, si minuscule, que le sobriquet de « Gonocoque » lui fut de suite conféré sans qu'il en montrât la moindre mauvaise humeur. Subit lors de son épreuve d'admission un terrible interrogatoire du camarade Cornet, jouant le rôle de prof. de dessin. Succomba lors du dit examen dans la définition du paraboloïde et fut renversé d'étonnement lorsque le dit prof. lui eut expliqué la façon très

simple de tracer une ellipse à l'aide de deux piquets fichés en terre et d'un bout de ficelle. Abasourdi, il faillit rater des épreuves plus sérieuses.

Lorsqu'il connut la vérité, il se jura d'être le premier fumiste de l'Institut; il le fut : qui n'a connu les lettres d'amour enflammé qu'il expédia au gros Puceau, signant Julie, se dépeignant sous les traits d'une aguichante paysanne, lui fixant d'imaginaires rendez-vous, en pleine nuit, dans les villages les plus proches; lui envoyant des tartes où les empreintes des dents de l'amoureuse Julie avaient mis une bordure de dentelles.

Un jour, notre farceur trouva chez son patron, qui est imprimeur, un paquet de cartes de convocation pour un cercle de coqueleux; le lendemain, les notabilités professorales et estudiantines recevaient cet avis :

Monsieur,

Vous êtes prié de vous rendre dimanche prochain au grand concours de chant de coqs qui se tiendra au café, etc., etc.

.....

Très sobre à l'ordinaire, lors des vadrouilles, il sait faire honneur à son origine carolorégienne, par le nombre de tasses ingurgitées, ramassant des cuites formidables. Il chante alors « La Chimie », la « Légende de Saint Antoine », joue des pantomimes héroïques, et cela sans jamais se départir d'un calme narquois, que l'on retrouve dans les articles qu'il pond assez souvent dans les périodiques universitaires.

On ne parle pas de ses amours; je soupçonne pourtant quelque idylle, inconnue des masses, venant aux heures de calme illuminer son front parfois sévère et mélancolique, (n'est-ce pas plutôt un mouvement de ce visage de pince sans rire?)

Au fond, un chaud libéral et un bon copain. Que demander de plus?

CHARLES GRÉGOIRE

Il y a quelques années les fréquentations de Charles ne prouvaient guère des convictions anticléricales bien trempées. Toujours flanqué d'un crétin, nous nous l'imaginions être un parfait conservateur ou tout au moins un pâle doctrinaire. Mais aux dernières élections provinciales, il se révèle soudain comme chaud progressiste et mène avec nous, dans les villages la propagande pour la diffusion des idées démocratiques. Dans la suite, il se trouve mêlé à toutes les complications judiciaires qui marquèrent la défaite de nos amis. Nous connûmes le poireau qui, ganté de blanc, botté, l'épée au flanc, représenta de façon si excentrique les étudiants de Gembloux au cercle universitaire Hutois : aussi est-ce avec un certain ahurissement que nous constatâmes cette heureuse amélioration.

Son passé politique n'a donc rien de brillant. Vice-président de la Générale, il se fit souteneur de cette société agonisante. Malgré ses efforts, combinés à ceux du comité, elle mourut après le vôte de la proposition Decoster au congrès d'Anvers. L'enterrement fut joyeux. Les fêtes organisées réussirent pleinement et se soldèrent par un déficit de plusieurs centaines de francs. C'est à Grégoire que revient l'honneur d'avoir mené à bien ces funérailles.

Après le Puceau, c'est le plus volumineux des étudiants. Il porte cependant avec aisance sa masse pachydermique et sait la déplacer. On peut s'en assurer, le soir, dans les rues désertes, quand il suit des gamines sautillantes : celles-ci essayent vainement d'échapper à ce mâle ventru, toujours en mal de rut. Bien qu'on le trouve souvent en compagnie de fillettes,

Charles semble prédictionner les catins septuagénaires. Sa tête revient spécialement à ces vieux chameaux qui savent toujours l'amadouer. Il a gardé de son séjour à l'internat des mœurs bizarres : quand ses chasses ne lui procurent pas de victimes, il rendait visite à certain bruxellois... mais passons.

Aux guindailles Grégoire fait montre de facultés ingurgitatoires remarquables : il vide des streeps avec une étonnante rapidité.

Véritable noctambule rompu à toutes les vadrouilles il est doué d'une grande endurance. Les jours de cuite il se rend rue Brunswich et ne rentre que le lendemain. Malgré ces excursions fréquentes il assiste au premier cours car il est intentionné de terminer ses études cette année. C'est possible : quand il veut, il est à même de passer. Il ne veut pas toujours, car ses doublures sont multiples : sa casquette est cinq fois constellée.

Dans quelques mois il sera brasseur. Nous ne manquerons pas de lui rendre visite. Pour ma part, je m'engage dès à présent à boire avec lui, en vitesse, son premier brassin....

RUMEX.

TABLE DES MATIÈRES.

PAGES.

Dédicace 5
Avant-Propos 7
Comité de publication 9

Partie académique.

Université de Gand. — I. Administration 13
II. Personnel Enseignant . . . 14
III. Renseignements divers . . 16
Cercles Universitaires de Gand 20
» » de Liége 52
» » de Bruxelles. 58
» » d'Anvers 65
» » de Mons 68
» » de Gembloux 74
Fêtes de la Wallonne 79
Inauguration Laurent 83
Presse universitaire 85

Nos Portraits.

M. le Professeur E. DAUGE 3
M. le Sénateur CAMILLE DE BAST 12

Nécrologie.

DENEFFE, J. DE VIGNE, J. WALIN, TUASON 19

Politique et Histoire.

PAUL JANSON. — *Question militaire* 29
PAUL HYMANS. — *La question de la défense Nationale* . 36
ALBERT DEVÈZE. — *Vers l'Union Libérale* 47
ROBERT GILLON. — *La Terrasse de l'Achillcion* . . . 64
HENRI VAN LEYNSELLE. — *St-Just* 70

Littérature.

	Pages.
Gustave Abel. — *La Pudeur*	87
Valère Gille. — *Printemps*	94
Marguerite Coppen. — *Les Etudiants*	95
Maurice Gauchez. — *Puisque se sont fait signe.*	98
Louis Heyse. — *Impression.*	99
» — *Les Cloches*	100
Robert De Smet. — *L'Inutile Printemps*	101
Fernand Servais. — *Kwxizptfptf*	102
Paul Max. — *Deux rondels à Pierrette*	106

Collaborations Estudiantines.

Randaxhe. — *Leur Histoire.*	111
L. Valentin. — *Amore*	125
A. Gombault. — *Claire*	126
L. Raoul. — *Esprit de vin*	132
Maxime. — *Pessimisme*	141
D. Varoujan. — *Le premier péché*	145

Célébrités Estudiantines.

GAND. — van Loo, Gombault, Paté, Hosselet, Glorie, Maurage, Baccu, Poll, Duivepart, Capsis. Schul, Baton, Martens, Zoppi, Tiberghien	151
LIÉGE. — Grafé, Pierre d'Estoc, Guénard	197
BRUXELLES. — Carl Janssen, Errera	202
ANVERS. — Lamouche, La Barbe.	208
MONS. — Cantillon, de Valériola	216
GEMBLOUX. — Bock, La Bouverie, Evrard, Grégoire	222

HOTEL GANDA

RESTAURANT-TAVERNE

Digue de Brabant, 17, 19, 21, rue de Flandre, 48

GAND (Près de la Gare du Sud)

Installations nouvelles de premier ordre

Chauffage à vapeur — Lumière électrique

— TÉLÉPHONE DANS TOUTES LES CHAMBRES —

ASCENSEUR (Lift) — Salle de Bains

CHAMBRES CONFORTABLES DEPUIS FR. 3,00

Dîners et Soupers à Prix fixes et à la Carte

PLATS DU JOUR — PENSION — CUISINE SOIGNÉE

Dortmunder Union Bier
Augustiner Bräu, Munich, Pilsen, Bières Anglaises.

Propriétaire : STENGER & Cie.

Téléphone 1080.

PAPETERIES EN TOUS GENRES

P. ALLAERT

Rue Basse des Champs, 15

Articles pour Dessin et pour Bureaux. — Spécialité de Fournitures pour écoles spéciales. — Boîtes à Compas pour Ingénieurs.

COLS
CHEMISES
MANCHETTES

GRANDE CHEMISERIE

CRAVATES
BONNETERIE
BIJOUTERIE

A L'IDÉAL

GAND, 9, rue des Champs, 9, GAND

Grand choix Gilets de Fantaisie et Cérémonie — Chemises et Cols sur mesure — Spécialité Chemises Zéphir et Flanelle.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS — Londres — Paris — Vienne — Berlin.

LIBRAIRIE SCIENTIFIQUE

E. VAN GOETHEM

RUE DES FOULONS, 1 (près de l'Université)

TOUS les OUVRAGES EMPLOYÉS à l'UNIVERSITÉ

CAHIERS POUR ÉTUDIANTS ET TOUTES FOURNITURES.

CAVE DE MUNICH

GAND, 8, Rue de l'Agneau

(Près de la Gare du Sud et du Nouveau Cirque)

Téléphone 1309

PROPRIÉTAIRE :

Jules CLAEYS

CONSOMMATIONS DE 1ER ORDRE

ÉTUDIANTS, SPORTSMEN !!

SPORTS

Football - Tennis - Athlétisme - Aviron - Boxe - Jeux

General Sport Depôt

GAND, 3, rue du Hainaut, 3, GAND

Imprimerie Administrative et Commerciale

" La Tour Rouge „

F. & R. BUYCK Frères

1ere USINE :
55, rue St-Georges
Téléphone 616

2me USINE :
Coupure, 39 (Rive Gauche)
Téléphone 645

GAND

Fabrique spéciale de Registres

TRAVAUX DE LUXE ET DE LABEUR

Spécialité d'éditions périodiques et journaux

Atelier de lignure et réglure.

Manufacture de Couverts et d'Orfèvrerie

en Métal extra-blanc (nickel) argenté et en argent massif

Orfèvrerie WISKEMANN

Usines à BRUXELLES et à ZURICH

Rue des Foulons, 25
Téléphone 1838

GAND

Couverts - Services de Table - Orfèvrerie de Luxe

UNIS ET DE TOUS STYLES

Services de Thé et à Café. — Plateaux. — Corbeilles. — Candelabres électriques. — Jardinières. — Surtouts de Table. — Services de Toilette. — Vases. — Coupes d'honneur, etc.

ORFÈVRERIE D'ARGENT. — OBJETS SUR COMMANDE

Argenture. — Dorure. — Réargenture. — Nickelage. — Galvanoplastie. — Réparations.

MATÉRIEL COMPLET EXTRA-SOLIDE

pour Hôtels. — Restaurants. — Cafés. — Bars. — Paquebots. — Cercles. — Pensionnats. — Mess d'Officiers, etc.

Catalogues et Devis gratuitement sur demande.

GRAND PRIX
EXPOSITIONS INTERNATIONALES
LIÈGE 1905. — MILAN 1906

PRIX DE FABRIQUE

LA MAISON NE FOURNIT QUE DES ARTICLES DE TOUT PREMIER ORDRE.

Pianos - Harmoniums - Musique - Lutherie

P. & A. BEYER

Successeurs de V. GEVAERT

MAISON DE 1er ORDRE, FONDÉE EN 1846

Digue de Brabant, 14, GAND

TÉLÉPHONES :

801 Bureaux et Magasins **1403** Fabrique

MAISON Ve TABAR

Rue de Flandre, 94

CHAPELLERIE DE LUXE

Recommandée à MM. les Étudiants
pour ses Casquettes (feuilles de choux) et Bérêts

PRIX MODÉRÉS

Photographie
LAHMER

Rue de Flandre, 24, GAND

MÊME MAISON :

Rue Leys, 14, ANVERS

Portraits artistiques et modernes

EN

Platine, Charbon et Bromure

PEINTURE

Agrandissements d'après tout portrait ou dessin.

CADRES ET CHEVALETS

les plus nouveaux et les plus modernes en toutes grandeurs et à tous prix.

L'atelier est ouvert de 8 h. du matin jusqu'à 8 h. du soir.

COLLECTION

DE

L'ALMANACH DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

de l'Université de Gand.

S'adresser au Secrétaire de publication de l'Almanach, rue du Vieil Escaut, 19, Gand. — Envoi franco contre 1.85 fr.

ANNÉE.

1885 avec portrait de F. Laurent (épuisé).
1886 « A. Callier et A. Wagener (épuisé).
1887 « F. Dauge (épuisé).
1888 « E. Discailles.
1889 « E. Poirier
1890 « A. Pauli.
1891 « N. Dumoulin et T. Verstraeten.
1892 « T. Swarts et P. Van Wetter.
1893 « C. Bambeke.
1894 « R. De Ridder.
1895 « C. Van Cauwenberghe (épuisé) .
1896 « J. Massau.
1897 « A. Motte.
1898 « A. Sérésia.
1899 « V. De Neffe et E. Goblet d'Alviella (ép.).
1900 « Paul Thomas et Montéfiore-Levi.
1901 « H. Schoentjens et L. Strauss (épuisé).
1902 « Leboucq et A. Macquet.
1903 « A. F. Renard.
1904 « H. Pirenne.
1905 « A. Rolin et P. Hymans.
1906 « L. Depermentier et E. Braun (épuisé).
1907 « O. Van der Stricht et Ch. Graux (épuisé).
1908 « A. Bley et P. Janson.

ENSEIGNEMENT

Pour apprendre vite et bien une langue étrangère, allez à

l'École BERLITZ

5, rue du Soleil

la seule qui s'occupe exclusivement de l'enseignement des langues vivantes. Professeurs nationaux, 335 succursales et plus de 150,000 élèves. L'École Berlitz, doit ce succès uniquement à la supériorité absolue de sa méthode. Grands prix et membre du jury aux expositions universelles de Liége et St-Louis. — Cours spéciaux pour Étudiants, de 4 à 8 personnes, 2 leçons par semaine, à raison de 15 francs par mois.

Gand, Imp. F. & R. BUYCK Frères.

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé.
Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :
a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.